



HARLEQUIN

*Mariage  
Arrangé*

CAITLIN CREWS  
Mariés  
par contrat

collection *Azur*



HARLEQUIN



CAITLIN CREWS

Mariés  
par contrat



*Mariage  
Arrangé*

collection *Azur*

FLORENCE JAMIN

© 2009, Caitlin Crews. © 2011, Traduction française :

Harlequin S.A.

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin  
Azur® est une marque déposée par Harlequin S.A.

978-2-280-23761-1

Azur

# Prologue

Luc Garnier ne croyait pas en l'amour.

L'amour, c'était une idiotie. Des pleurs, des claquements de porte, de l'hystérie, des serments éternels, une pièce montée, et tout ça, au bout, pour quoi ? Un divorce, dans la grande majorité des cas...

Pour Luc, bien plus que les sentiments, seuls les faits avaient de l'importance. Les faits avaient l'inestimable atout d'être quantifiables, aussi vérifiables que les fabuleux contrats qu'il signait les uns après les autres, faisant exploser chaque année le chiffre d'affaires de son entreprise. Seuls comptaient dans sa vie le travail, le pouvoir et la valeur sonnante et trébuchante de l'argent. Ces convictions acquises dès son plus jeune âge avaient fait de lui un homme extrêmement riche, qui avait donné une dimension internationale à l'entreprise déjà florissante que son père lui avait léguée. Il était désormais à la tête d'un véritable empire industriel.

Luc affichait sans complexe un détachement absolu face à ce qui n'était pas le monde matériel, le seul qui l'intéressait.

Dans sa vie, les sentiments n'avaient pas droit de cité. Pas plus que dans le choix de sa future épouse...

\*\*\*

Un soleil radieux illuminait la façade de l'hôtel Negresco, le célèbre palace de Nice qui dressait sa masse imposante sur l'élégante promenade des Anglais.

Luc y avait ses habitudes depuis des années, et la direction lui attribuait toujours la plus belle suite face à la mer quand il venait pour affaires. Mais cette fois, il y séjournait non pas pour rencontrer des clients, mais pour une tout autre raison.

Il s'agissait toujours de business, mais d'un business bien particulier : il était décidé à trouver l'épouse idéale, et vite. Et quand il avait quelque chose en tête, il arrivait toujours à ses fins sans tarder. Après tout, quelle différence y avait-il entre la signature d'une joint-venture et celle d'un contrat de mariage ? Dans les deux cas, il fallait avoir étudié le dossier, arrêté un choix, anticipé les difficultés. Et tout ça, il savait faire mieux que personne. Il était donc confiant sur l'issue de son voyage.

Il était arrivé de Paris le matin même dans son jet privé pour s'assurer de visu que la jeune personne dont on lui avait tant vanté les mérites sur le papier était à la hauteur de sa réputation.

En effet, il était devenu méfiant.

Combien de fois n'avait-il pas été déçu par des dossiers alléchants lui présentant une fiancée prétendument idéale qui se révélait tout à fait ordinaire ?

La dernière en date, Lady Emma, s'était avérée une catastrophe...

Issue d'une lignée illustre de la noblesse anglaise, éduquée dans le pensionnat suisse le plus

chic et diplômée d'une prestigieuse université, elle avait en principe tout pour elle, et il avait cru avoir enfin trouvé la perle rare.

Mais après deux soirées passées en sa compagnie, il s'était rendu compte que le champagne, dont à l'évidence elle abusait, avait une regrettable tendance à la désinhiber et à la pousser dans les bras du premier venu.

Luc avait aussitôt jeté l'éponge.

Il était prêt à accepter que sa future femme ait un passé — après tout, à presque quarante ans, il n'allait pas épouser une adolescente — mais ne tolérait pas l'idée qu'elle se donne en spectacle aussi vulgairement.

« Elle a beau être lady, c'est l'antithèse de la femme que je cherche ! avait-il confié à son plus proche collaborateur, Alessandro, qui était aussi son seul ami.

— Mais aujourd'hui, elles sont toutes comme ça ! s'était exclamé Alessandro en levant les bras au ciel. Tu n'as jamais entendu parler de la libération de la femme ?

— Je me fiche que les femmes modernes soient libérées, avait rétorqué Luc, l'air sombre. La seule chose qui m'importe, c'est que mon épouse ne le soit pas ! »

Alessandro avait poussé un soupir désabusé.

« Tu ne crois pas être un peu trop exigeant, Luc ? avait-il demandé. Récapitulons : si j'ai bien compris, ta future épouse devra être au minimum noble, ou mieux de sang royal, pour t'éviter une mésalliance eu égard à tes illustres origines. Elle devra être la pureté incarnée, en actes comme en paroles, et devra avoir fait preuve d'une conduite irréprochable depuis son jeune âge, puisque tu ne supportes pas l'idée que sa réputation ne soit pas intacte. Et, cerise sur le gâteau, elle sera intelligente, riche et belle... Moi, il me semble que ça fait un peu beaucoup, si tu veux mon avis, et j'ai bien peur qu'avec un tel cahier des charges tu ne trouves jamais l'oiseau rare ! »

Luc ne s'était pas déridé.

« Tu es bien placé pour savoir que quand je suis déterminé j'arrive toujours à mes fins, mon cher, avait-il affirmé sans se laisser démonter. Je ne transigerai pas sur ce sujet. Je veux une épouse parfaite, et je finirai par la trouver, quoi que tu en penses. Mais désormais, je me fierai un peu moins aux apparences. Emma avait l'air si charmante, si docile ! J'aurais dû me renseigner un peu plus au lieu de m'en remettre à son délicieux minois, et me souvenir des conseils de ma mère qui me disait toujours de me méfier des femmes trop belles...

— Soit. A supposer que tu trouves la femme idéale, reprit Alessandro après un silence, qui te dit qu'elle acceptera de t'épouser, comme ça, de but en blanc ? Les mariages arrangés, il y a longtemps que c'est passé de mode ! »

Luc avait eu une petite moue amusée.

« Voyons, Alessandro, tu divagues ! Tu sais bien que je suis le parti dont rêvent toutes les mères bien nées pour leurs précieuses filles. Richissime, séduisant, et noble par-dessus le marché ! Qui pourrait raisonnablement refuser ma demande en mariage ? »

De nouveau, Alessandro leva les bras au ciel.

« Mais justement, Luc, tu n'y comprends rien ! Il ne s'agit pas d'être raisonnable. Aujourd'hui,

une fille veut se marier par amour. Et ne me rétorque pas que je suis un indécrottable Italien romantique, c'est la réalité ! Il ne s'agit pas de fusionner deux entreprises, mais deux personnes, et pour la vie. Ce n'est pas exactement la même chose, il me semble.

— Pour moi, si, fit Luc d'un air buté. Un contrat est un contrat, un point c'est tout. Chacun doit défendre ses intérêts et y trouver son compte. Que l'enjeu soit économique ou conjugal. »

Comprenant qu'il n'arriverait pas à faire entendre raison à son ami et patron, Alessandro avait préféré couper court à la conversation.

« Eh bien, je te souhaite bonne chance, avait-il murmuré entre ses dents. A mon avis, tu n'es pas au bout de tes peines... »

\*\*\*

Tout en se dirigeant vers l'entrée du Negresco, Luc se remémora cette conversation, et un sourire se dessina sur ses lèvres pleines.

Alessandro se trompait, pensa-t-il. Il était sur une piste dont il était certain qu'elle allait aboutir, comme tout ce qu'il entreprenait d'ailleurs.

Depuis qu'il avait été propulsé P.-D.G. de l'importante société familiale à l'âge de vingt-trois ans, à la suite du décès prématuré de ses parents dans un accident, il avait appris à se battre et à imposer sa volonté quel qu'en fût le coût. Il s'était ainsi forgé une réputation d'homme intraitable au cœur de pierre, que rien ni personne ne parvenait à émouvoir. Cette insensibilité qu'il revendiquait haut et fort était ancrée en lui depuis toujours.

Fils unique d'un couple passionnel et passionné qui n'avait cessé de s'entredéchirer pour mieux se retrouver, il avait été délaissé par ses parents qui ne s'occupaient que d'eux-mêmes et de leur tumultueuse union. Confié à des nourrices diverses et variées, il avait été privé de toute stabilité affective. Le sentiment d'abandon dont il avait souffert avait nourri en lui un profond mépris pour tout ce qui relevait du domaine des sentiments.

Il avait appris à vivre seul, à ne compter que sur lui-même, préoccupé seulement du désir de réussir, de surpasser ses concurrents et d'agrandir sa fortune.

Mais une chose lui manquait : à l'approche de ses quarante ans, il se rendait compte, tardivement, qu'il n'avait pas d'héritier. A qui reviendraient ses biens ? Princesse italienne, sa mère lui avait toujours instamment demandé d'avoir des enfants pour perpétuer le sang royal qui coulait dans ses veines. Comment ne pas exaucer son vœu ?

\*\*\*

Après avoir répondu par un sourire au signe de tête respectueux du chasseur en livrée rouge posté à l'entrée de l'hôtel, il traversa le vaste hall dallé de marbre où de moelleux canapés en

velours attendaient les clients. Puis il pénétra dans le salon Eiffel, célèbre pour son immense dôme et ses chandeliers en baccarat, dans lequel une foule d'invités bavardaient, une coupe de champagne à la main.

Des buffets somptueux, des fleurs à profusion, un orchestre de renom : la soirée était magnifique, et l'assistance particulièrement triée sur le volet, car il s'agissait d'un des galas de charité les plus courus de la Côte d'Azur.

Mais Luc ne prêta pas attention aux jolies femmes en robes du soir, pas plus qu'aux doctes messieurs en queue-de-pie.

Il cherchait l'organisatrice de la soirée, la princesse Gabrielle de Miravakia, sa future épouse.

Ou du moins en avait-il décidé ainsi, même si elle ne le savait pas encore...

Il n'eut aucun mal à la trouver.

Sa silhouette longiligne était mise en valeur par une élégante robe noire à la coupe aussi sobre que parfaite. Peu de bijoux — mais de grand prix — un maquillage discret, ses cheveux d'un blond parfaitement naturel (il s'en était assuré) retenus en un sage catogan par un ruban de velours noir, Gabrielle était tout simplement l'image de la distinction et de la discrétion, de la sophistication et de la classe. En fait, tout ce qu'il aimait.

Elle souriait avec douceur à ses interlocuteurs, et chacun de ses gestes était empreint d'une incroyable grâce.

Il tempéra son enthousiasme.

En effet, la belle Gabrielle de Mirakavia remplissait à merveille son rôle d'hôtesse de ce prestigieux gala où se pressaient six cents invités de marque. Mais qui était-elle réellement ? Serait-elle digne de porter son nom ?

Il prit une coupe de champagne sur le plateau que lui présentait un serveur et s'éloigna légèrement pour mieux regarder la jeune femme qui allait d'un groupe à l'autre, souriant inlassablement sans rien perdre de sa grâce et de sa féminité.

Il avait pris ses renseignements et savait qu'elle passait la semaine à Nice. Elle assisterait à un certain nombre de manifestations où elle représenterait son pays à la place de son père.

Il aurait donc tout le temps de l'observer.

Un instant, il songea qu'il serait peut-être une nouvelle fois déçu, mais tout à coup l'optimisme prit le dessus.

Si elle était aussi parfaite en réalité qu'en apparence, il avait trouvé celle qu'il cherchait.

Sa future femme...

# 1.

« Fais ton devoir. »

Ces paroles étaient les seules qu'avait prononcées son père pour lui faire comprendre qu'elle devait accepter sa décision.

Elle était restée silencieuse, aussi incapable de s'opposer à lui que de prendre conscience qu'elle allait épouser un inconnu.

« Je veux pouvoir être fier de toi », avait-il ajouté d'une voix ferme, pour bien lui faire comprendre que de toute façon la chose était déjà réglée.

Gabrielle avait gardé le silence, pétrifiée, et son père en avait logiquement conclu qu'elle approuvait ce plan.

Comment d'ailleurs aurait-il pu en être autrement, alors que depuis vingt-cinq ans elle lui obéissait les yeux fermés, obsédée par le désir d'être la fille idéale dont il rêvait ?

\*\*\*

Tout en avançant au bras de son père jusqu'à l'autel, sa longue traîne en dentelle portée avec précaution par dix enfants d'honneur vêtus de satin blanc, Gabrielle se rendait à peine compte que dans quelques minutes elle s'engagerait pour la vie avec un homme qu'elle n'avait pas choisi. Elle portait la robe qu'avaient revêtue avant elle toutes les mariées de la dynastie, un somptueux travail de broderies d'or et de dentelle, ainsi qu'une magnifique tiare en diamants, symbole de la monarchie de Miravakia qui, depuis des siècles, régnait sur cette petite île au large de l'Italie.

\*\*\*

Dans la cathédrale où ses parents s'étaient unis, où les obsèques de sa mère avaient été célébrées en grande pompe, une assistance composée du gotha européen ainsi que de nombreux représentants des familles régnantes était réunie pour fêter le mariage de la fille unique du roi Joseph de Miravakia, destinée à lui succéder un jour.

Gabrielle remercia le ciel de porter un voile en tulle : en lui cachant le visage, il dissimulait surtout son expression angoissée, et ses yeux embués de larmes.

Jamais elle ne s'était sentie aussi mal à l'aise, sous le regard de ces centaines de gens qui, guettant ses moindres faits et gestes, allaient assister à sa première rencontre avec celui qui, dans quelques minutes, serait devenu son mari.

Elle retint ses larmes et serra plus fort le bras de son père pour se donner du courage. « C'est pour toi que je fais tout ça, pensa-t-elle, la gorge serrée. Pour attirer ton attention et te satisfaire, comme je l'ai fait tant de fois sans jamais y parvenir... »

Depuis sa plus tendre enfance, Gabrielle n'avait eu de cesse de plaire à son père, dans l'espoir d'éveiller l'intérêt de cet homme aussi inaccessible qu'insensible.

Au collège, elle avait été une élève modèle. Non contente d'être la première de sa classe, elle était devenue une pianiste émérite et dessinait à merveille. A l'université, elle avait travaillé dur alors que tous ses camarades profitaient de leur vie d'étudiant pour écumer les bars et les clubs londoniens.

Brillamment diplômée, elle avait renoncé à la carrière qui s'offrait à elle pour se consacrer corps et âme aux œuvres caritatives qui avaient toujours mobilisé les femmes de la famille régnante, répondant ainsi aux vœux de son père qui tenait à ce qu'elle fasse ainsi son apprentissage de future reine.

Mais quels que soient ses efforts et ses succès, le roi Joseph restait de marbre, et pas un compliment ne sortait de sa bouche.

Jamais elle n'aurait imaginé accepter d'épouser un homme qu'elle ne connaissait pas, et pourtant c'est ce qui s'était produit.

Etait-ce une volonté de reconnaissance mal assumée, un manque de courage, le besoin viscéral d'être aimée par ce père inaccessible ? Elle n'en savait rien, mais elle n'avait tout simplement pas pu lui dire non.

\*\*\*

Tout avait commencé, trois mois auparavant, sur un étrange quiproquo...

« J'ai accepté une proposition de mariage », lui avait annoncé un jour de but en blanc le roi Joseph à la table du petit déjeuner, délaissant pour une fois la lecture des journaux du matin.

Plongée dans le programme chargé de sa journée, qui incluait une inauguration d'école et une visite d'hôpital, Gabrielle avait levé le nez de son agenda et était difficilement parvenue à dissimuler sa stupéfaction.

« Une proposition de mariage ? » avait-elle répété, étonnée.

Depuis le décès de sa mère après une courte maladie lorsque Gabrielle avait cinq ans, jamais son père n'avait évoqué un remariage. Que se passait-il donc ?

« J'ai trouvé exactement le parti qui convient : la combinaison idéale entre des origines nobles et une grande fortune. Tout cela renforcera encore le prestige de notre monarchie », avait-il conclu.

Il parlait comme s'il s'agissait d'un contrat commercial, avait pensé Gabrielle étonnée, et nullement d'une union entre deux êtres humains. Mais son père n'avait jamais été doué pour évoquer ses sentiments, et c'était un euphémisme... Peut-être l'arrivée d'une belle-mère l'adoucirait-elle un peu ? Il était parfois si difficile...

« La période des fiançailles sera écourtée, avait-il poursuivi. Je ne vois pas l'intérêt d'attendre. »

En effet, s'il avait enfin trouvé l'âme sœur, pourquoi patienter ? avait songé Gabrielle.

« Tu as sûrement raison », avait-elle dit prudemment.

Sur qui s'était porté son choix ? s'était-elle demandé, le cœur battant. Il avait d'ordinaire la dent si dure avec les femmes qu'elle s'était toujours dit qu'aucune n'aurait grâce à ses yeux. Et pourtant si, il avait fini par se décider à rompre son veuvage ! En tout cas, elle n'était pas surprise qu'il s'agisse d'une femme de sang royal. Jamais il n'aurait condescendu à épouser une roturière.

« Inutile de préciser que tu garderas ton calme pendant la cérémonie, je l'espère ! avait-il ajouté fermement. Pas d'effusion, pas de crise d'hystérie, pas de larmes ! N'oublie jamais qu'en toutes circonstances tu dois tenir ton rang.

— Bien sûr, papa.

— J'espère que tu pourras tout boucler en un temps record, Gabrielle. Je fais confiance à tes talents d'organisatrice pour tout régler au mieux. »

Décidément, il était incroyablement pressé ! avait-elle songé, de plus en plus étonnée.

— Pas de problème, papa, avait-elle fait docilement. J'ai une équipe formidable sur laquelle m'appuyer. Tu me donneras les détails, et... »

Mais déjà Joseph s'était levé, son café terminé.

« Nous en reparlerons tout à l'heure, Gabrielle. J'ai à faire. »

Elle avait réprimé un sourire. C'était typique de son père ! avait-elle pensé. Il évoquait à demi-mot un sujet des plus intimes, et tout à coup se refermait comme une huître sans même lui avoir donné l'information essentielle.

Elle s'était levée à son tour, hésitant à lui poser la question qui lui brûlait les lèvres. Parfois, il l'impressionnait tellement qu'elle en avait presque peur.

« Un instant, s'il te plaît », avait-elle balbutié timidement.

Il s'était arrêté et avait froncé les sourcils, visiblement contrarié.

« Qu'y a-t-il, Gabrielle ? Je croyais t'avoir indiqué que j'avais à faire.

— Mais tu ne m'as même pas dit qui tu allais épouser ! s'était-elle exclamée.

Les traits de Joseph s'étaient crispés et il avait tapoté le dossier de son fauteuil d'un geste exaspéré. Un silence glacial s'était installé dans la vaste salle à manger.

« Ma petite, il va falloir écouter un peu mieux ce qu'on te dit, si tu veux un jour être reine, avait-il fait observer d'un ton sec. Sache que c'est toi qui vas te marier. »

Et sur ces paroles lapidaires, il avait quitté la pièce sans ajouter un mot.

\*\*\*

Ils approchaient de l'autel et une bouffée d'angoisse s'empara de Gabrielle au souvenir de cette pénible scène. Son pouls s'accéléra, et il lui sembla tout à coup qu'elle allait étouffer. La panique la saisit, et elle dut faire un effort surhumain sur elle-même pour retrouver son souffle.

Les dés étaient jetés, et il était trop tard pour revenir en arrière. Il n'était même pas imaginable

de faire une scène à cet instant, devant les centaines d'invités, et d'avouer à son père qu'elle voulait tout arrêter.

Elle se reprit et tenta de se persuader qu'elle devait éprouver de la gratitude pour son père, et rien d'autre. En lui trouvant le mari qu'il jugeait idéal, il ne voulait que son bien. Gabrielle lui faisait confiance pour avoir choisi un homme qui lui conviendrait.

Elle s'accrocha de plus belle à la manche chamarrée de l'uniforme de parade que portait le roi Joseph et continua à avancer.

Dans quelques secondes, elle ferait face à celui qui allait devenir son mari, qui serait roi à ses côtés, qui lui donnerait les enfants que la dynastie attendait.

Son mari, un parfait inconnu !

Comment avait-elle été assez folle pour se laisser convaincre ? songea-t-elle, de nouveau assaillie par la panique et le désarroi. Son père avait disposé d'elle comme d'un objet, sans lui demander son avis ! Il vivait tellement dans le passé et dans la vénération de ses ancêtres qu'il pensait probablement que, comme à l'époque des mariages arrangés, les femmes n'avaient pas voix au chapitre.

Gabrielle ne s'était jamais rebellée, et avait toujours obéi à ce père inaccessible, dans l'espoir d'en être aimée un jour. Le moment n'était-il pas venu de prendre enfin son destin en main, d'exister en dehors de lui, de l'affronter ?

Pourquoi ne pas tourner tout simplement les talons, avouer qu'elle s'était trompée et quitter les lieux ?

Jamais elle ne s'était sentie aussi déchirée entre ses devoirs de fille et de princesse et ses aspirations profondes.

Mais à cet instant l'orgue monumental entama la *Marche nuptiale*, les cloches se mirent à carillonner à toutes volées et on entendit les hurrahs de la foule massée devant le parvis derrière un cordon de sécurité, prête à faire la fête à sa future reine.

Alors, la gorge serrée, Gabrielle continua sa progression vers l'autel, aussi soumise qu'une bête allant à l'abattoir.

Magnifique dans sa redingote qui accentuait l'élégance de son long corps viril, Luc ne put réprimer un sentiment de triomphe en voyant sa fiancée passer le porche de la cathédrale au bras de son père et avancer vers lui.

Enfin, il se mariait ! Enfin, il avait trouvé celle qu'il cherchait... L'épouse discrète, élégante et bien née qui ne lui opposerait jamais la moindre résistance, au contraire de ce qu'avait fait sa mère avec son père.

Leur mariage serait harmonieux, équilibré, dénué de passion et de conflits, et ils construiraient la famille qui était la raison même de leur union. Il ne tolérerait aucun manquement à la règle de bonne conduite qu'il s'imposait à lui-même : pas d'écarts, pas d'impudeur, pas d'indiscrétion. Jamais la presse à scandale ne trouverait quoi que ce soit à redire sur son épouse, qui se consacrerait exclusivement à ses œuvres, ses enfants et son mari.

La princesse Gabrielle était exactement celle qu'il lui fallait, comme le prouvait, s'il en était besoin, la docilité avec laquelle elle avait suivi les conseils de son père.

C'est avec le roi Joseph qu'il avait traité, après avoir pris tous ses renseignements sur la jeune femme.

Il n'avait strictement rien trouvé de négatif à son encontre. Elle était connue pour son action caritative, sa vénération pour son père, son respect de la tradition et de la monarchie. En dehors de sa beauté hiératique, elle semblait presque d'un autre âge par la sagesse de son comportement, et cela lui convenait fort bien. Pas de danger qu'il la retrouve un jour une bouteille de champagne à la main, sur les genoux d'un parfait inconnu, comme il en avait fait la sinistre expérience avec lady Emma...

Ce n'est qu'après avoir discrètement suivi Gabrielle pendant son séjour d'une semaine à Nice que Luc avait approché le roi Joseph. Le test s'était révélé positif : elle n'avait pas commis le moindre écart, sa conduite avait été en tout point exemplaire.

Les premières discussions entre les deux hommes s'étant avérées concluantes, rendez-vous avait été pris pour finaliser le contrat à Paris, contrat que leurs avocats et notaires respectifs avaient préparé à l'issue de multiples rencontres où chaque détail avait été évoqué.

Luc s'était donc rendu au Bristol, célèbre palace parisien où le roi Joseph avait ses habitudes.

Un valet de chambre l'avait introduit dans la vaste suite où séjournait le monarque.

« Tout me semble parfait », avait déclaré Joseph après avoir fait signe à Luc de prendre place sur une bergère tendue de soie.

Le valet de chambre leur avait servi une coupe de champagne et ils s'étaient porté un toast mutuel, scellant ainsi leur accord.

« A ma fille ! » avait tout à coup déclaré Joseph avec solennité.

Luc avait alors pris conscience que Gabrielle n'avait même pas été informée de ce qui se tramait pour elle.

« Ne pensez-vous pas qu'il serait utile que nous nous rencontrions avant le mariage ? avait-il suggéré subitement à son futur beau-père.

Ce dernier avait haussé les épaules.

« C'est inutile. De toute façon, elle est d'accord avec tout ce que je lui propose. Avec vos emplois du temps respectifs, ce serait de toute façon difficile à organiser. Vous aurez tout le temps de faire connaissance après, n'est-ce pas ?

— Vous êtes sûr qu'elle ne s'offusquera pas que nous ayons tout organisé dans son dos ? avait insisté Luc. C'est une façon de faire un peu démodée, de nos jours... »

Joseph s'était redressé et avait affiché son air le plus royal.

« Ce mariage va renforcer le prestige de notre monarchie, et c'est tout ce qui compte pour ma fille, affirma-t-il d'un ton qui n'admettait pas la contradiction. J'ai élevé Gabrielle dans l'idée qu'elle serait reine un jour, et qu'elle devait être digne en tout point de cette lourde tâche. Si je lui explique que vous serez un prince consort parfait, elle me croira. »

Luc avait dégusté une gorgée du champagne millésimé.

« Votre fille semble avoir pris son rôle de princesse très à cœur. Tous les gens qui l'ont rencontrée en parlent avec un infini respect.

— J'espère bien ! s'était exclamé Joseph. Elle sera une souveraine proche de son peuple. D'ailleurs, il va sans dire qu'elle ne pourra pas mener le pays toute seule lorsque je ne serai plus là. Je suis certain que vous saurez lui donner les conseils dont elle aura besoin. Elle est parfois fragile, mais, rassurez-vous, toujours docile. Vous n'aurez pas de problème avec elle, ajouta-t-il sur le ton de la confiance. »

Luc avait acquiescé de la tête.

« Au royaume de Miravakia ! s'était alors écrié le vieil homme en levant son verre. Et aux femmes qui savent rester à leur place ! »

\*\*\*

Les accents majestueux de la *Marche nuptiale* résonnèrent de plus belle dans la cathédrale, et Luc songea aux paroles de son beau-père.

Gabrielle saurait rester à sa place, se dit-il. Il y veillerait...

A travers son voile, la jeune femme aperçut la haute silhouette de son fiancé, et distingua ses traits virils. Les photos et les articles de journaux n'avaient pas menti : il avait une incroyable prestance, songea-t-elle, le cœur battant.

Pendant les quelques semaines qui s'étaient déroulées entre la décision de son père de la marier et le jour J, elle avait en effet eu le temps de se renseigner sur son futur époux.

Il était né d'un riche industriel français et d'une princesse italienne, tous deux décédés une dizaine d'années auparavant. Homme d'affaires doué d'un flair extraordinaire, il avait développé l'entreprise familiale à tel point qu'il se retrouvait désormais à la tête d'un véritable empire.

Leurs regards se croisèrent pour la première fois et Gabrielle eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous elle. Bouleversée, elle baissa la tête, vaincue par l'aura de puissance et de virilité qui entourait Luc Garnier.

Elle était arrivée au bas des marches qui menaient à l'estrade, sur laquelle deux fauteuils recouverts de velours rouge les attendaient.

Le moment hautement symbolique où son père s'effacerait devant celui qui allait devenir son mari était venu. Le roi Joseph s'arrêta et Gabrielle lui lâcha le bras.

Allait-elle être aussi soumise en tant qu'épouse qu'elle l'avait été en tant que fille ? Perdait-elle l'autorité d'un père pour retrouver celle d'un mari ? se demanda-t-elle, en plein désarroi.

De nouveau, elle fut prise d'une irrésistible envie de fuir. Pourquoi lier son avenir à celui de cet homme qu'elle ne connaissait pas, qui ne l'avait choisie que pour le prestige de sa naissance ?

Et s'ils n'avaient aucun point commun ? Si elle commettait la plus grande erreur de sa vie ?

Puis elle songea à sa patrie, à cette île magnifique qu'elle aimait tant, à ce peuple enthousiaste qui attendait de fêter sa sortie de la cathédrale, et elle serra les dents.

Impossible de les décevoir...

Il fallait aller jusqu'au bout. Elle ne pouvait pas ridiculiser le royaume de Miravakia aux yeux de tous en abandonnant son fiancé au pied de l'autel. Son père ne s'en remettrait pas.

Alors, résignée, elle prit la main que lui tendait Luc Garnier et gravit les deux marches qui menaient au fauteuil où elle devait prendre place.

Marie-Antoinette avait probablement éprouvé autant d'enthousiasme qu'elle en montant à l'échafaud, songea-t-elle avec un cynisme amer.

\*\*\*

Lèvres serrées, regard fixe, Gabrielle refusait obstinément de le regarder, nota Luc avec agacement tandis que l'évêque accueillait l'assemblée. Voilà qui commençait mal...

Etait-elle impressionnée ? Emue ? Angoissée ?

Sous le voile, il nota ses traits délicats, la ravissante courbe de sa nuque, les quelques mèches blondes échappées de son chignon, la ligne élégante de son long cou gracile.

Il ne l'avait jamais vue de si près, et il constatait avec satisfaction qu'elle était réellement ravissante. Dans quelques heures, il poserait ses lèvres sur la peau veloutée de sa tempe, il jouerait avec ses boucles défaits sur l'oreiller, il lui enlèverait son collier de diamants et détacherait un à un les boutons de son caraco brodé.

A cette pensée, il réprima un brusque accès de désir, surpris lui-même de la violence de sa réaction.

Etait-ce sa délicate féminité ou son air de fragilité qui lui faisait un tel effet ? Ou bien simplement la certitude qu'il la posséderait dans quelques heures ? Il n'en savait rien, mais cette dernière perspective n'était pas pour lui déplaire, loin de là...

Pris d'une soudaine envie d'apaiser la jeune femme, il effleura la main qu'elle avait posée sur le prie-Dieu et la sentit frémir sous sa paume.

— Tout va bien se passer, j'en suis sûr, murmura-t-il avec le ton rassurant d'un adulte qui parle à un enfant effrayé.

Elle ne répondit pas, mais il lui sembla que sous son voile ses traits se détendaient un peu.

\*\*\*

Sa voix était trop grave, sa main trop possessive, songea Gabrielle, au supplice.

Dieu merci, elle avait toujours son voile, comme un dernier et dérisoire rempart contre l'inconnu qui allait bientôt devenir son époux devant Dieu.

L'évêque entama une prière en latin, et la jeune femme eut soudain l'étrange impression d'assister en spectatrice à son propre mariage, comme si cette jeune femme apeurée sur son

fauteuil d'apparat était une autre, comme si elle n'avait rien à faire avec ce grand et bel homme qui semblait si sûr de lui.

La cérémonie se poursuivait.

Docile et presque détachée, Gabrielle se levait et s'asseyait quand il le fallait, murmurait les prières si souvent répétées depuis l'enfance qu'elle les connaissait par cœur.

Puis vint le moment de l'échange des anneaux. Comme par miracle, elle parvint à réprimer son tremblement et à passer l'alliance au doigt de Luc. Ses mains étaient belles, pensa-t-elle, fines et viriles à la fois, distinguées et pourtant puissantes. Qui était Luc Garnier ? se demanda-t-elle, déstabilisée. Arriverait-elle à vivre en bonne intelligence avec lui ?

Il le faudrait bien...

Luc lui prit le poignet d'un geste possessif pour mieux lui mettre son alliance, et un trouble la saisit quand elle sentit ses doigts se glisser entre les siens.

Elle comprenait à présent pourquoi il faisait tant chavirer les cœurs, comme elle l'avait entendu dire à plusieurs reprises par ceux qui l'avaient rencontré. Il dégageait un charme sulfureux, fait d'une masculinité arrogante et d'une volonté de puissance qui transparaissait dans chacun de ses gestes, chacune de ses postures.

Il était dangereux, pensa-t-elle. Dangereux car terriblement séduisant...

Elle s'entendit répondre oui mécaniquement quand il lui demanda si elle voulait être sa femme, et eut la sensation bizarre de jouer dans un film. Elle était là sans être là, et ne participait qu'en apparence à cette grandiose cérémonie à laquelle elle se sentait en fait totalement étrangère.

— Oui, répondit-il à son tour de sa voix de basse.

\*\*\*

C'était fini, pensa Gabrielle, le cœur battant. Luc Garnier était désormais son époux, mais elle ne savait rien de lui en dehors de cette aura de virilité prégnante qui l'entourait, de ce regard de prédateur qu'il posait sur elle à cet instant. Elle frissonna, comme la proie qui admet sa défaite avant même d'avoir combattu.

L'orgue faisait résonner dans la cathédrale les accents majestueux de la musique de Mendelssohn.

Ils se levèrent.

Alors Luc s'approcha d'elle, saisit délicatement son voile de ses deux mains et le rabattit sur ses cheveux, découvrant son visage aux traits délicats.

Cette fois, elle ne put éviter son regard, et une vague de chaleur la saisit quand il la dévisagea avec une incroyable intensité, une lueur étrange dans ses yeux d'un gris insondable.

Puis, comme dans un ralenti au cinéma, il se pencha sur elle et lui prit les lèvres.

Prendre était bien le terme exact, songea-t-elle, affolée. Son geste était un véritable acte de

possession. Ses lèvres étaient fermes et exigeantes, et elle n'avait aucun moyen de se soustraire à son baiser. Probablement souhaitait-il lui indiquer que, désormais, elle était sa propriété...

Il s'écarta tout à coup et fit de nouveau face à l'évêque qui concluait la cérémonie en bénissant l'assistance, sans plus se préoccuper de son épouse. C'était comme si elle n'avait jamais existé, comme si elle ne l'intéressait plus à présent qu'elle lui appartenait.

Gabrielle aurait voulu pouvoir crier sa rage et sa frustration.

Ainsi, elle n'était pour lui qu'un symbole supplémentaire de sa réussite, une épouse bien née qui lui donnerait des enfants et assoirait encore un peu plus son prestige en société. Elle serait son faire-valoir et il la dominerait toute sa vie, exactement comme son père l'avait fait avant lui.

Comment avait-elle pu se laisser entraîner dans une telle folie ?

Quand Luc la prit par le bras pour l'escorter jusqu'au parvis, elle se laissa faire, anéantie, indifférente aux regards admiratifs des invités sur leur passage.

Oui, ils formaient un beau couple ! Mais derrière l'image d'un bonheur convenu, qu'y avait-il ? Au mieux, l'indifférence, au pire, la rancœur !

Elle venait de commettre la plus grande erreur de sa vie, songea-t-elle en quittant la cathédrale sous les hurras de la foule rassemblée derrière les barrières.

Jamais sourire ne lui fut plus difficile, mais, pour ne pas décevoir la population de Miravakia, elle y parvint.

Son épouse avait peur de lui, se dit Luc.

— Je te rends nerveuse, on dirait, lui glissa-t-il à l'oreille.

Côte à côte, ils accueillèrent leurs invités à l'entrée de la salle de bal du palais où se tenait la réception,

Gabrielle sourit à la vieille dame couverte de bijoux qui venait de la féliciter, et se tourna vers Luc.

— Pas du tout, murmura-t-elle d'une voix égale.

Elle était parfaite, songea-t-il. Délicate, chaleureuse, sachant trouver le mot juste pour chacun, faire croire d'une inflexion de voix à son interlocuteur qu'il était unique et que sa présence lui faisait réellement un immense plaisir.

En tant que princesse héritière, elle était évidemment rompue à ce genre d'exercice. Hôtesse parfaite, elle respirait le tact et la distinction. Il ne regrettait pas son choix.

Les invités se succédaient, pour la plupart membres du gotha européen, et Luc songea que malgré leurs origines prestigieuses peu d'entre eux avaient autant de classe que Gabrielle.

Pendant qu'elle échangeait quelques mots avec une de ses amies vêtue d'une somptueuse robe du soir en lamé or, Luc eut tout le loisir de l'observer.

Elle n'était pas simplement jolie, avec ses yeux vert émeraude, ses boucles blondes et son teint diaphane, elle était belle, d'une beauté aussi majestueuse que naturelle. Un léger gloss faisait briller ses lèvres pulpeuses, son caraco ajusté mettait en valeur sa poitrine ronde et sa taille de guêpe. Elle était l'incarnation de la féminité, pensa-t-il, admiratif. Puis il se remémora la lueur angoissée qu'il avait décelée dans son regard pendant la messe et s'interrogea, mal à l'aise.

D'ordinaire, il se préoccupait peu de l'effet qu'il avait sur les autres, et se félicitait même en général de leur inspirer de la crainte, ce qui renforçait son pouvoir sur eux.

Mais Gabrielle était sa femme, et une femme devait se sentir en confiance avec son mari. Il tenta de se persuader que son anxiété était peut-être due à l'excès d'émotion provoquée par la cérémonie et les invités de marque autour d'eux.

Le jour de son mariage n'était-il pas le moment le plus important dans la vie d'une femme, comme on le lui avait souvent affirmé ? Gabrielle était sous le coup de l'émotion, tout simplement, et les choses rentreraient dans l'ordre dès qu'elle se serait habituée à vivre avec lui.

Pourtant, il éprouva le besoin de lui parler en tête à tête avant le début de la réception pour établir enfin le contact. Il n'aimait pas cette défiance dans son regard.

La longue file des invités qui faisaient la queue pour féliciter le jeune couple s'amenuisait. L'épreuve était terminée, enfin ! se réjouit Luc. C'était le moment ou jamais d'échanger quelques mots avec Gabrielle, avant de rejoindre la grande salle à manger d'apparat où un somptueux dîner allait être servi.

— Viens, murmura Luc en saisissant son épouse par le bras, j'aimerais te parler un instant loin de cette foule.

Sans attendre son assentiment, il l'entraîna vers la terrasse qui surplombait la mer.

— Mais les invités nous attendent, balbutia-t-elle faiblement.

— Ce ne sera pas long. De toute façon, le temps qu'ils s'installent tous...

Ils s'immobilisèrent face à l'horizon. Le soleil entamait sa descente vers les flots, les teintant de rose orangé. C'était un de ses endroits favoris du palais, et l'heure qu'elle préférait pour admirer le panorama, mais jamais Gabrielle ne s'était sentie aussi mal.

Toujours muette, elle observa la côte italienne proche d'une dizaine de kilomètres que l'on distinguait particulièrement bien tant l'air était pur.

— Regarde-moi, dit Luc.

La gorge de Gabrielle se noua.

Luc Garnier lui paraissait plus inquiétant encore en tête à tête que face à l'évêque qui avait reçu leurs vœux.

Qui était-il ? songea-t-elle. Qu'attendait-il d'elle ?

Elle restait immobile, et il dut se faire violence pour ne pas se pencher vers elle et l'embrasser juste derrière l'oreille, là où sa peau semblait si douce.

Enfin, elle réussit à lui faire face.

— Tu vois, tu y es arrivée ! constata-t-il avec un demi-sourire. Ce n'était pas si difficile...

— J'ai épousé quelqu'un qui m'est parfaitement étranger, murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

— Tu apprendras à me connaître, enchaîna-t-il d'un ton qu'il voulait rassurant.

Un éclat trouble assombrit les yeux émeraude de la jeune femme.

— Crois-tu ? dit-elle, dubitative.

Elle remit en place une de ses boucles blondes et Luc nota sa nervosité.

— Tu as peur de moi.

Ce n'était pas une question, mais une constatation.

Elle eut un petit rire qui sonna désagréablement aux oreilles de Luc.

— Je ne te connais pas assez pour avoir peur de toi, rétorqua-t-elle.

Il s'approcha et lui effleura la joue de l'index, aussi doucement que l'aurait fait un souffle de vent, et elle frémit sous sa caresse. Un instant, il fut tenté de l'attirer à lui et de l'embrasser, avec ou sans son consentement : après tout, elle était sa femme ! Mais il renonça. S'imposer à elle n'était pas la bonne tactique. Il devrait se donner le temps de l'appriivoiser, de vaincre sa défiance.

Elle s'écarta brusquement, comme si elle avait deviné ce qu'il avait failli faire.

— En fait, je ne sais rien de toi, constata-t-elle.

— Peut-être, concéda-t-il, mais ce n'est pas le sujet. Tu as prononcé des vœux, et tu es connue pour respecter tes engagements, pour accomplir ton devoir en toutes circonstances. Est-ce exact ?

— Je... fais en sorte d'honorer les souhaits de mon père, c'est vrai, balbutia-t-elle, sur la défensive.

— Alors c'est parfait, déclara-t-il. Moi aussi, je suis connu pour tenir mes engagements. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus sur moi aujourd'hui. Le reste viendra peu à peu.

Ils restèrent quelques secondes face à face, puis elle s'éclipsa vers leurs invités.

Luc resta immobile un instant, les yeux rivés sur sa silhouette, ravissante mariée nimbée de soie et de dentelle.

Il avait marqué un point, se dit-il avec un sourire satisfait.

Elle était sur ses gardes, mais il avait perçu, sans doute possible, son trouble quand il lui avait caressé la joue. Elle n'était pas insensible à son charme, loin de là, et il saurait pousser l'avantage.

Ce n'était qu'une question de temps...

\*\*\*

Pour Gabrielle, l'idée du souper représentait une torture. Non seulement elle savait qu'elle serait infiniment perturbée par la présence de Luc à ses côtés, mais elle était également sûre qu'elle ne voudrait qu'une seule chose : pouvoir se cacher sous la table pour fuir ces centaines de gens qui ne la quitteraient pas des yeux, guettant son moindre faux pas.

\*\*\*

Pour le moment, Luc et elle étaient ressortis un instant sur la terrasse pour profiter d'un instant de calme.

— Pourquoi as-tu décidé de te marier ? demanda-t-elle tout à coup à Luc, prise d'une soudaine impulsion.

Il la dévisagea avec stupéfaction.

— C'est une question très simple, insista-t-elle sans se démonter. Pourquoi te marier maintenant, alors que tu as certainement eu mille occasions précédemment ?

— C'est toi que je cherchais, répondit-il d'une voix posée. Ma merveilleuse princesse, si parfaite que j'ai mis du temps à la trouver...

Pourquoi lui tenait-il ce discours idyllique, se dit-elle, alors que leur union n'était qu'un contrat ménageant deux intérêts, celui de Luc et celui du roi Joseph ?

— Tu l'as trouvée... sur le papier, enchaîna-t-elle d'un ton cynique. Pourquoi n'as-tu pas souhaité me rencontrer ?

— C'était inutile, répondit-il aussitôt.

— Bien sûr, rétorqua-t-elle avec un petit rire amer. Quel intérêt de rencontrer la personne, si de toute façon c'est le contrat qui prime !

Il y eut un silence, et elle sentit sa désapprobation. Tant pis, pensa-t-elle, il fallait qu'elle

s'exprime.

— Je suis un homme de conviction, reprit-il avec un calme étrange. Quand j'ai pris une décision, je m'y tiens.

Elle croisa son regard au gris insondable, et songea qu'aucune de ses réponses ne l'éclairait sur ses motivations profondes.

— Je vois, fit-elle d'un ton sec. En fait, c'est simple : tu as décidé de te marier, tu as étudié des dossiers, et tu as sélectionné le mien.

Exactement comme il l'aurait fait pour acquérir un pur-sang, une voiture de sport, ou tout objet coûteux et prestigieux susceptible de renforcer son image de leader et d'homme de goût.

— Puis-je te demander quel était ton cahier des charges ? reprit-elle. Avais-tu des exigences en matière de tour de taille, de compte en banque, d'héritage futur ?

Tout en parlant, sa colère augmentait, une colère sourde contre ces deux hommes qui avaient disposé d'elle comme si elle était un pion à déplacer à leur gré, et surtout contre elle-même pour avoir accepté de se laisser mener à l'autel comme un agneau à l'abattoir.

Elle avait l'impression atroce d'être en train de devenir folle, de vivre un cauchemar éveillé.

— Gabrielle..., murmura-t-il.

Sa voix, étonnamment douce, exprimait plus la surprise que la désapprobation. Peut-être, contre toute attente, était-il sensible à son désarroi ? Cette pensée permit à Gabrielle de retrouver une contenance. De toute façon, ce n'était ni le lieu ni le moment de lui faire une scène.

— Pardonne-moi, dit-elle, contrite. Je suis un peu nerveuse. Ça doit être le contrecoup des émotions de la journée.

Luc lui jeta un regard soucieux.

— Peut-être devrais-tu manger, conseilla-t-il. Tu n'as rien avalé depuis des heures, et la nuit sera longue. Tu dois garder des forces pour ce qui va suivre.

Elle se figea, aussitôt sur la défensive. Il ne pouvait pas être assez grossier pour faire allusion à leur nuit de noces, à laquelle elle préférerait ne pas penser !

— Allons rejoindre nos invités, enchaîna-t-il. Ils vont finir par se demander où nous sommes passés, ou par croire que nous avons changé d'avis !

Une chose était sûre, c'était que s'ils s'imaginaient que les nouveaux mariés, brûlants de passion, profitaient de quelques secondes d'intimité pour échanger des baisers torrides, ils se trompaient, se dit Gabrielle.

Retenant un soupir résigné, elle suivit son mari à l'intérieur sans le moindre enthousiasme.

Mais quand elle pénétra à son bras dans la salle à manger, resplendissante dans sa somptueuse robe de soie, un sourire suave plaqué sur ses lèvres pleines, personne n'aurait pu deviner qu'elle aurait tout donné pour être ailleurs.

— Aujourd’hui, le royaume de Miravakia souhaite la bienvenue à son futur roi ! lança le roi Joseph d’un ton solennel. Et j’espère bien que ce moment viendra le plus tard possible, vous comprendrez pourquoi, ajouta-t-il sur le ton de la plaisanterie.

L’assistance s’esclaffa poliment, et Luc esquissa le sourire qu’on attendait de lui. Le roi achevait son discours, mais il l’avait à peine écouté. En réalité, il ne s’intéressait qu’à Gabrielle.

Assise à ses côtés à la table d’honneur, indifférente au faste des verres en cristal, des couverts en vermeil et des fleurs somptueuses, elle arborait un sourire quelque peu figé qui le gênait infiniment. Leur rapide conversation sur la terrasse n’avait à l’évidence pas amélioré la situation entre eux, et elle lui semblait toujours aussi lointaine.

Le roi Joseph avait repris sa place non loin d’eux et une nuée de serveurs en livrée apportait l’entrée, une salade de homard servie à l’assiette.

— Et toi ? lança tout à coup Luc à la jeune femme.

Elle sursauta presque, comme s’il la tirait d’un rêve, songea-t-il. Elle était là sans être là, et il commençait à trouver la chose pénible.

— Moi ? répéta-t-elle en écarquillant les yeux. De qui parles-tu ?

— Je te retourne la question que tu m’as posée tout à l’heure. Pourquoi as-tu choisi de m’épouser ?

— « Choisi » me paraît être un terme un peu excessif, tu ne trouves pas ? rétorqua-t-elle avec un sourire ironique. Disons que je suis une fille obéissante, que mon père m’a demandé de faire mon devoir de princesse, et que je me suis exécutée docilement.

Il ne parut pas convaincu par ses paroles. Il continuait à la dévisager avec circonspection, comme s’il cherchait sur son visage aux traits délicats la réponse à ses questions.

— Quand on y réfléchit, c’est surprenant pour une fille de vingt-cinq ans ! fit-il observer comme s’il se parlait à lui-même. La plupart des tes contemporaines vivent en colocation et font la fête avec une bande de copains ! Je suis sûre que l’idée du mariage ne leur dit rien qui vaille.

— Je ne suis pas comme les autres filles, rétorqua Gabrielle.

Et c’est exactement ce qui lui avait plu en elle, songea aussitôt Luc en notant son pouls qui battait discrètement à la base de sa nuque. Ses questions la mettaient-elle mal à l’aise ? En tout cas, elle semblait enfin réagir.

— En effet, fit-il.

— J’ai perdu ma mère prématurément, commença-t-elle, prise d’un soudain besoin de se justifier. J’ai été élevée dès mon plus jeune âge avec l’idée que je devais la remplacer dans son rôle d’ambassadrice de Miravakia et que je deviendrais reine un jour. Comment n’aurais-je pas pu prendre ce rôle à cœur, et donc accepter les responsabilités qui l’accompagnent ? J’ai toujours eu une haute idée du prestige de notre monarchie, et je sais que d’une façon ou d’une autre je suis un symbole. Je n’ai pas droit au moindre faux pas, alors, toute ma vie, j’ai fait attention.

Leurs regards se croisèrent, et Luc remarqua qu’elle avait les yeux brillants. Elle était émue,

mais Dieu merci elle parvenait à contrôler cette émotion ! Il avait toujours détesté ce qui ressemblait de près ou de loin à du sentimentalisme, qu'il assimilait à de la faiblesse.

Gabrielle, heureusement, était une femme forte malgré son âge, et son éducation lui avait appris à garder le contrôle d'elle-même quoi qu'il arrive. Sa relative nervosité s'expliquait uniquement par la solennité de la cérémonie, et il pouvait le comprendre.

Par ailleurs, il appréciait infiniment le fait qu'elle soit capable d'empathie, qu'elle se dévoue corps et âme pour ses actions caritatives. Sa bonté lui avait gagné le cœur de tous ses sujets.

— Ton père peut être fier de toi, enchaîna-t-il. Tu as servi la cause de Miravakia au-delà de toutes ses espérances. Pour lui, tu es le trésor de son royaume.

— Un trésor ? releva-t-elle, cynique. De quel type de valeur parles-tu ? Sentimentale ou financière ? Car en réalité j'ai fait l'objet d'un contrat, j'ai été évaluée comme n'importe quel bien et tu as convenu d'un prix avec mon père pour conclure ce mariage.

Luc fronça les sourcils. Bien sûr qu'ils avaient signé un contrat, avec les conseils avisés de leurs hommes de loi respectifs ! Leur union représentait des enjeux très lourds.

— Voyons, Gabrielle, tu viens toi-même de reconnaître que tu n'étais pas comme les autres filles de ton âge ! fit-il observer. Il est évident que ton mariage constitue une affaire d'Etat, et à ce titre il était normal de discuter dans le détail de chaque détail matériel.

— Peut-être, mais...

— Tu aurais voulu t'évader de ta vie de princesse ? Te fondre dans l'anonymat pour aller faire un tour du monde sac au dos, vivre des aventures sans lendemain ?

Gabrielle blêmit.

— Je n'ai jamais eu ce genre de préoccupations, coupa-t-elle d'une voix blanche. Ce qui compte avant tout pour moi, c'est Miravakia.

Il contempla un moment ses yeux brillants.

— Alors tant mieux, asséna-t-il. Je suis heureux de voir que ton devoir prime avant tout. C'est pour ça que je t'ai choisie, Gabrielle...

Le souper touchait à sa fin, l'orchestre accordait ses instruments avant d'entamer la première valse.

Luc se leva et se tourna vers sa femme.

— Je crois que le moment est venu pour moi d'ouvrir le bal avec mon épouse, déclara-t-il d'un ton grave.

\*\*\*

Il pouvait être incroyablement séduisant quand il cessait d'être aussi directif, songea Gabrielle, le cœur battant. Ses traits s'étaient détendus, accentuant encore son charme, sa voix s'était adoucie, transformant l'être inaccessible et dominateur en un homme infiniment séduisant.

Beaucoup trop séduisant...

Pas question de le laisser prendre sur elle trop d'ascendant, se dit-elle avec méfiance. En homme habitué à imposer sa volonté, probablement était-il déjà persuadé qu'il pourrait faire d'elle ce qu'il voulait.

Elle songea un instant à refuser son invitation à danser, mais comprit aussitôt que c'était impensable.

Tous les yeux étaient tournés vers eux.

Alors Luc s'inclina galamment devant elle et lui tendit la main. Ils échangèrent un long regard, triomphant pour lui, chargé d'appréhension pour elle. Puis, comme au ralenti, elle lui tendit sa main en retour.

Au contact de sa peau sur la sienne, elle ne put retenir un frémissement. Il l'attira à lui, la dominant de sa haute taille. Il émanait de toute sa personne une telle force virile, une telle assurance qu'elle cessa de lutter contre elle-même. Elle redoutait déjà l'idée d'être pressée contre son large torse, de se laisser guider dans ses bras, mais elle n'avait pas le choix.

Tremblante, elle se laissa enlacer, tandis que l'orchestre entonnait les premières notes de la valse.

Alors, comme elle le redoutait, Luc la serra fermement contre lui, ses cuisses se collèrent aux siennes, et il l'entraîna de main de maître dans un tourbillon ébouriffant sous l'œil admiratif de l'assistance.

Luc était un danseur hors pair et elle s'abandonna à son étreinte. Leurs pas s'accordèrent comme par magie, et ils virevoltèrent à perdre haleine. Jamais elle n'avait eu cette incroyable sensation de ne faire plus qu'un avec un compagnon, songea Gabrielle, affolée. C'était comme s'ils avaient toujours dansé ensemble, comme si Luc devinait d'instinct ses réactions, comme si, dans ses bras, rien ne pouvait lui arriver.

Puis le rythme de la valse ralentit quelque peu et des dizaines d'autres couples les rejoignirent sur le parquet poli. Luc desserra son étreinte, et la tension de Gabrielle se relâcha d'autant.

Elle tenta d'engager la conversation pour dissiper le trouble que continuait à provoquer en elle le bras de Luc sur sa taille, sa bouche dangereusement proche de la sienne.

— Je me suis toujours demandé de quoi parlaient les mariés quand ils ouvrent le bal, fit-elle observer d'un ton qu'elle s'efforça de rendre aussi naturel que possible. Mais bien sûr, nous ne sommes pas un couple comme les autres...

— Pas plus que tous les couples princiers qui sont autour de nous ce soir, ajouta Luc. La plupart de ces mariages ont donné lieu eux aussi à des tractations politiques et à des guerres d'intérêt.

— Si je te suis bien, notre union a pour seul but de satisfaire les intérêts de deux clans, fit-elle observer sèchement. Quel romantisme !

Il garda le silence, mais elle sentit son bras devenir aussi dur que la pierre autour de sa taille, et faillit trébucher. Par bonheur, elle parvint à se ressaisir.

— Se marier à quarante ans, c'est tard ! lança-t-elle tout à coup. J'imagine que tu as dû accumuler les conquêtes, n'est-ce pas ?

Luc fronça les sourcils.

— Est-ce vraiment le moment de me soumettre à un interrogatoire en règle sur ce genre de sujet ? rétorqua-t-il d'une voix coupante.

— Je profite de cet instant pour essayer d'en savoir un peu plus sur toi. Ce qui me paraît assez légitime, puisque tu es mon mari ! Peut-être préférerais-tu que nous parlions du temps ?

Décidément, sous ses dehors de femme fragile, elle pouvait être terriblement agaçante dans son obstination, pensa Luc, contrarié.

— Quel est l'intérêt pour toi de te renseigner sur mon passé, mes goûts, je ne sais quoi encore ? Nous avons toute la vie pour apprendre à nous connaître !

— Je n'aime pas l'idée que je vais vivre avec un étranger, expliqua-t-elle sans se démonter. Et je ne comprends pas ta réaction. On dirait presque que tu as peur de mes questions toutes simples !

Elle s'était attendu qu'il la remette à sa place en lui parlant encore une fois de dignité, de devoir, d'engagement, mais il n'en fit rien.

Au contraire, il rejeta la tête en arrière et se mit à rire, du rire franc et gai d'un adolescent.

Elle le dévisagea avec stupéfaction, nota l'éclat amusé de son regard, la fossette qui s'était creusée dans son menton volontaire, la blancheur éclatante de ses dents parfaitement alignées.

Il était incroyablement beau, incroyablement attirant.

Alors, tout à coup, elle eut la sensation affolante que le sol se dérobaît sous elle et qu'elle perdait tous ses repères face à cet homme au charme irrésistible.

Il allait prendre le pouvoir sur elle, et elle n'aurait ni l'envie ni la force de lui résister.

Une vague de chaleur la submergea, et elle tenta en vain de dissimuler son trouble.

Puis, peu à peu, elle reprit son calme.

Elle divaguait, se dit-elle. Luc Garnier était certes un très bel homme, mais elle se sentait parfaitement armée contre lui.

Ce moment de faiblesse était dû à un excès de champagne conjugué à la fatigue de la journée, voilà tout...

Enfin seule ! songea Gabrielle avec soulagement.

Cocktail, dîner, bal : la réception lui avait semblé interminable.

Elle n'en pouvait plus d'avoir souri toute la journée, d'avoir joué la mariée radieuse, alors qu'au fond d'elle-même elle ne s'était jamais sentie aussi déconcertée.

Voilà, c'était fait, ils étaient mari et femme ! Qu'allait-il se produire à présent ? A quoi ressemblerait une vie conjugale qui démarrerait sous de tels auspices ?

Saurait-elle s'imposer face à cet homme dont la virilité prégnante l'affolait, pour lequel elle éprouvait un étrange mélange d'attrance et de répulsion ?

Encore une fois, elle tenta de se convaincre que sa vulnérabilité face à Luc était due à la fatigue et à la nervosité engendrées par cette journée éprouvante. Dès le lendemain, elle reprendrait le contrôle de la situation et affronterait son mari avec une détermination sans faille.

Elle venait de retirer sa tiare et ses somptueuses boucles d'oreilles en diamants quand elle entendit la porte s'ouvrir.

Luc apparut, elle se figea.

La cathédrale était si grande, la salle de bal si vaste que dans un tel contexte elle avait presque oublié à quel point sa stature était imposante, sa carrure athlétique, sa masculinité arrogante. Là, dans cette chambre de dimensions normales, l'évidence lui sautait aux yeux : Luc semblait emplir tout l'espace.

Elle posa les boucles d'oreilles sur la coiffeuse et se força à soutenir son regard.

— Je...

Elle s'interrompit, rougissante. Une atmosphère pesante et lourde de sensualité avait envahi la pièce, la laissant pantelante. Une lueur trouble dans les yeux, parfaitement immobile, Luc la regardait comme s'il avait déjà pris possession de son corps, de ses sens, comme s'il était évident qu'elle allait se soumettre à ses moindres désirs.

Un instant, elle l'imagina s'avançant vers elle et se penchant pour lui prendre la bouche, et sa fébrilité s'accentua encore.

Une bouffée de chaleur la submergea, la tête lui tourna, et elle dut s'accrocher au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber.

Il s'avança d'un pas et, sur ses nobles traits mâles, elle lut sans doute possible l'expression d'un désir brut, presque animal.

Il avait envie d'elle, comprit-elle, effrayée.

Son sang se mit à courir de plus en plus rapidement dans ses veines au fur et à mesure qu'elle comprenait qu'elle était à sa merci et, pire encore, qu'il le savait lui aussi.

Elle baissa les yeux, incapable de soutenir son regard qui était à lui seul une invite ouvertement sexuelle.

Alors il approcha encore et l'enlaça. Elle crut qu'il allait l'embrasser et eut le temps de se

demander si elle allait ou non répondre à son baiser, mais il n'en fit rien. Il se contenta de la serrer contre sa chemise d'un blanc immaculé.

Le souffle de Gabrielle s'accéléra. Elle n'était plus qu'attente.

— Ne t'inquiète pas, je ne te demanderai pas de remplir ton devoir conjugal dès ce soir, déclara-t-il, devinant son désarroi.

Il la sentit se détendre dans ses bras. Elle avait donc si peur de lui ? pensa-t-il, contrarié. Si peu envie qu'il lui fasse l'amour ?

— Nous prendrons d'abord le temps de nous connaître, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle se souvint brusquement du rapide baiser qu'ils avaient échangé pendant la cérémonie, de la pression exigeante de ses lèvres. Il devait être un merveilleux amant...

— Mais nous pouvons tout de même fêter dès à présent notre mariage en bonne et due forme, ajouta-t-il alors d'une voix rauque.

Comme dans un film au ralenti, elle le vit se pencher et poser ses lèvres sur les siennes. Puis sa bouche glissa vers son cou, sa tempe, déposant sur la peau douce une succession de baisers si affolants qu'un gémissement lui échappa.

Sans transition, il se détacha brusquement d'elle. Tentait-il de la mettre à l'épreuve ? s'interrogea Gabrielle. Son regard de triomphe était éloquent...

— Tu m'appartiens, asséna-t-il comme s'il voulait mettre les points sur les i.

Il lui remit en place une mèche de ses cheveux blonds d'un geste presque tendre qui contrastait avec la rudesse de ses paroles.

— Change-toi, dit-il, nous quittons le palais. Nous passerons la nuit sur l'autre côté de l'île.

Il quitta la pièce sans attendre sa réaction, comme si, de toute façon, elle ne pouvait que lui dire oui.

De nouveau, elle était quantité négligeable, et il décidait de tout pour elle comme l'avait fait son père avant lui, conclut-elle avec une rage impuissante.

Mais au-delà de sa détestable arrogance, c'est sa propre faiblesse qu'elle ne supportait pas.

Son manque de courage était tel qu'elle avait accepté ce mariage absurde sans protester, sans poser la moindre question à son père sur le mari qu'il lui avait choisi. Comme toujours, elle avait cru que, en lui obéissant aussi docilement, elle parviendrait à se faire aimer de lui, à l'impressionner favorablement. Et bien sûr elle était arrivée au résultat inverse ! Comment pouvait-on respecter quelqu'un qui n'avait aucune volonté propre, qui se contentait de surnager dans l'existence au gré des décisions d'autrui ?

Elle s'était trompée depuis le début, et récoltait à présent les fruits amers de ses erreurs. Son père ne l'estimait pas plus qu'auparavant, et dans l'intervalle elle avait hérité d'un mari terriblement macho qui n'avait aucun égard pour elle.

Comment avait-elle pu en arriver là ?

Si elle restait, elle se perdait, pensa-t-elle. Car cohabiter avec Luc, c'était prendre le risque de ne pas pouvoir résister à son incroyable pouvoir de séduction, et donc dépendre de lui encore plus.

Il ne le fallait pas... Pour garder un minimum de son estime de soi déjà bien écornée, elle devait reprendre les rênes de sa propre existence, gérer sa vie et non pas se laisser dicter sa conduite par autrui.

Elle jeta un regard autour d'elle, et prit conscience pour la première fois qu'elle était dans une prison.

Elle n'avait plus beaucoup de temps pour s'enfuir...

\*\*\*

Une fois dans le couloir, Luc s'immobilisa, le corps en feu, brûlant d'un désir dont l'urgence le surprit. Ce rapide baiser sur la tempe de Gabrielle avait suffi à provoquer en lui une érection d'une violence inouïe.

Il aurait été si simple de revenir sur ses pas, de pousser la porte, de prendre Gabrielle par la main et de l'entraîner sur le lit. Après tout, il était son mari ! Il imaginait déjà ses gémissements quand il entrerait en elle, son émoi quand il oserait les caresses les plus impudiques, son plaisir quand il lui ferait atteindre l'extase...

Dès le début, il avait été séduit par sa beauté, sa classe, ce qui n'avait rien d'étonnant, car il avait toujours été attiré par ce genre de femmes. Mais jamais il n'avait imaginé qu'elle aurait sur ses sens un tel effet ravageur.

Pour la première fois de sa vie — et en dépit de sa très longue expérience de séducteur —, il était désarçonné par sa réaction face à une femme, dont l'ironie voulait qu'elle soit justement son épouse.

Au fond, c'était parfait, pensa-t-il, et cette attirance pour son épouse légitime le confirmait dans la certitude qu'il avait fait le bon choix.

Il se força à continuer vers l'escalier.

Ce soir, il la laisserait en paix. Il ne voulait pas la brusquer. Il était suffisamment certain de son pouvoir de séduction pour savoir qu'immanquablement elle viendrait à lui.

Ce n'était qu'une question de temps, se dit-il.

Dès le lendemain matin, il avancerait ses pions avec délicatesse, éveillerait son désir, et elle tomberait dans ses bras comme un fruit mûr...

\*\*\*

Jamais elle n'aurait imaginé que sa fuite aurait été aussi facile ! se dit Gabrielle.

Sous ses yeux, Los Angeles s'étalait à perte de vue, incroyable mégapole où s'entrecroisaient des dizaines d'autoroutes en un étrange et foisonnant damier.

C'était si simple de prendre une décision, toute seule, et de la mettre à exécution, toute seule ! Voilà longtemps qu'elle aurait dû agir ainsi !

Alors qu'elle s'en faisait une montagne, quitter l'île avait été un jeu d'enfant.

\*\*\*

Pendant que Luc la croyait en train de préparer tranquillement sa valise pour leur lune de miel, elle avait fourré dans un sac un pantalon, une jupe, quelques chemisiers et une paire de sandales. Puis elle s'était glissée hors du palais sans éveiller l'attention des domestiques qui remettaient en ordre les salons de réception. A quelques minutes près, elle ratait le dernier ferry, mais elle avait accéléré le pas et était montée à bord juste à temps.

Une fois sur la côte italienne, elle avait rejoint Rome par le train et avait pris une chambre d'hôtel sous un faux nom. Son père avait probablement déjà lancé des policiers à sa recherche. Sans parler de Luc, qui devait avoir à son égard des envies de meurtre.

Cassandra avait répondu tout de suite à son appel. Gabrielle n'avait pas vu sa vieille camarade d'université devenue metteur en scène depuis des lustres, mais les deux amies avaient toujours gardé le contact. Gabrielle lui avait demandé de but en blanc si elle pouvait l'héberger chez elle à Los Angeles, et Cassandra avait aussitôt accepté.

« Malheureusement, je ne serai pas là, je suis en tournage à Vancouver, mais la maison est à ta disposition, pour le temps qu'il te faudra », avait aussitôt dit Cassandra.

Gabrielle avait su gré à son amie de ne pas lui poser plus de questions. Elle lui raconterait toute l'histoire de vive voix à son retour de Vancouver.

Le lendemain matin, elle embarquait pour la Californie, et s'installait chez Cassandra exactement quarante-huit heures après avoir dit oui à Luc.

Pas si mal pour la petite fille docile qu'elle avait toujours été, et qui n'avait jusque-là pas pris une seule décision sans en référer d'abord à son papa !

\*\*\*

Elle s'empara de son verre de vin blanc et se renfonça dans les coussins moelleux du fauteuil en osier avec un soupir d'aise, admirant les palmiers qui oscillaient doucement dans l'air chaud. Depuis la terrasse de la maison de Cassandra, située en plein Hollywood, on avait une vue imprenable sur Los Angeles et, au loin, l'océan, et elle ne se lassait pas de contempler le spectacle de cette ville trépidante.

Avec sa végétation du Sud aux senteurs de garrigue, son soleil éclatant, ses maisons au style mexicain, la Californie lui avait tout de suite plu, peut-être parce qu'elle lui rappelait sa Méditerranée natale.

Elle adorait le sentiment de liberté qui caractérisait le style de vie américain. Ici, tout était permis, et la décontraction ambiante qui régnait formait un contraste merveilleusement libérateur avec l'apparat et l'étiquette du royaume de Miravakia.

Cassandra avait insisté pour qu'elle se serve dans sa garde-robe, et Gabrielle ne s'était pas fait prier. Avec ses jeans slim, son T-shirt moulant et ses tennis, elle avait l'air d'une parfaite Américaine, et n'en était pas peu fière. Ses boucles blondes, lâchées, encadraient gracieusement son visage exempt de tout maquillage, et son hâle tout neuf lui donnait bonne mine. Rien à voir avec ses petites robes noires et ses tailleurs Chanel qu'elle se croyait obligée d'arborez d'ordinaire.

Les jeans en eux-mêmes étaient une véritable hérésie : son père avait décrété quand elle avait eu quatorze ans que cette tenue était « vulgaire » et elle avait donc cessé d'en porter dès qu'elle avait quitté le collège. Ainsi vêtue, elle se sentait jeune, pleine d'entrain, comme si le monde était à sa portée.

En bref, elle était une autre femme, et se sentait tout à coup libérée de toutes les chaînes dans lesquelles elle s'était laissée enfermer jusque-là.

Pourquoi avait-elle supporté si longtemps de jouer le rôle de la princesse idéale, de la fille parfaite, de la femme soumise ?

Comment avait-elle pu imaginer un instant que cette vie lui suffirait, la rendrait heureuse ?

Pendant des années, elle avait fait l'impasse sur ses aspirations profondes, refusant de voir à quel point elle se fourvoyait. Elle s'était conformée aux diktats de son milieu et de sa famille, sans même imaginer qu'elle pouvait dire non. On lui avait appris la discipline et l'obéissance, et elle s'était pliée à ces exigences sans jamais les remettre en question. Par manque de confiance en elle ? Par faiblesse ? Par volonté de plaire à son père ? Probablement un peu des trois...

Il avait fallu en arriver à l'impensable, épouser un homme qu'elle n'avait jamais vu pour faire plaisir à son père, pour réagir enfin !

Elle entendit la sonnette à travers les baies vitrées grandes ouvertes. C'était certainement Uma, la femme de ménage de Cassandra, qui avait gentiment proposé de lui faire ses courses en même temps que les siennes pour lui éviter d'avoir à affronter la circulation de la grande ville.

Elle se leva pour l'accueillir et l'aider à ranger les provisions, sans penser à reposer le verre qu'elle tenait toujours à la main.

— C'est trop gentil ! s'exclama-t-elle en lui ouvrant la porte.

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

Elle était nez à nez avec Luc...

Luc, son mari...

La panique la saisit, lui coupant littéralement le souffle, son visage perdit toute couleur et son verre lui glissa des doigts, éclatant en mille morceaux sur les tomates en terre cuite.

Luc ne bougeait pas, ses traits crispés restaient impassibles. Il émanait de toute sa personne un mélange de violence mal contenue et de puissance qui la terrorisa. Sa tenue — un pantalon de lin qui soulignait ses longues jambes et un polo noir à manches courtes qui dévoilait ses avant-bras musclés — accentuait encore sa virilité. Il lui parut encore plus menaçant et dangereux que dans son austère costume de marié.

Cette fois, il était prêt à tout pour lui faire payer l'affront qu'elle lui avait infligé..., se dit-elle en tentant de contrôler l'angoisse qui la submergeait.

Pourquoi n'avait-elle pas continué à fuir, au lieu de s'arrêter chez Cassandra ? Il avait dû éplucher son carnet d'adresses pour trouver les coordonnées de son amie. Elle avait été bien naïve de croire que se contenter de traverser l'Atlantique le mettait hors d'état de nuire.

Pour se venger, il aurait été au bout du monde, elle en était certaine. Peut-être était-ce la première fois qu'une femme lui tenait tête ainsi ? Et pas n'importe laquelle, son épouse légitime !

— Bonjour, Gabrielle, murmura-t-il avec un calme qui n'augurait rien de bon. Je crois que tu as oublié quelque chose en quittant l'île...

Gabrielle déglutit péniblement et il lui sembla qu'un nœud s'était formé dans sa gorge. Elle résista à une absurde envie de fuir : pour aller où, chez qui ? Elle ne connaissait personne à Los Angeles, et de toute façon, où qu'elle aille, il finirait par la retrouver...

— J'ai oublié quelque chose ? répéta-t-elle d'une voix blanche.

Il eut un étrange sourire.

— Oui, ton mari...

Puis, sans plus attendre, il entra dans la maison, écrasant sous ses pieds les éclats de verre comme s'il n'avait rien vu, les yeux toujours rivés sur la jeune femme qui semblait cette fois au bord de l'évanouissement.

\*\*\*

En effet, il n'avait eu aucun mal à la trouver...

Il lui avait suffi de consulter les numéros composés sur le téléphone fixe, et après recoupement avec son carnet d'adresses, il avait tout de suite su chez qui elle était.

La première stupeur passée, il avait eu des envies de meurtre.

Elle avait osé le quitter le jour même de leur mariage, en prenant la fuite de la façon la plus lâche, alors que justement il s'était montré particulièrement gentleman en repoussant leur nuit de

noces pour ne pas l'effaroucher ! Voilà qui lui apprendrait à être trop délicat !

Comment avait-il pu se tromper à ce point sur Gabrielle ? Avait-il été naïf ? Présomptueux ? Avait-il péché par excès d'optimisme ?

En tout cas, il avait encore du mal à croire qu'elle avait été capable de le duper avec un tel aplomb, une telle maîtrise des événements.

Cependant, si elle avait géré sa fuite de main de maître, elle avait commis une erreur fatale en trouvant refuge chez une amie, alors qu'à l'évidence elle aurait dû se replier dans un lieu où elle n'avait aucune attache et où il n'aurait pas pu la retrouver, tout au moins aussi rapidement.

Elle était rouée, certes, mais heureusement sa ruse avait des limites.

Il lui jeta un regard assassin, et songea qu'elle n'avait plus rien à voir avec la jeune fille pure et docile qu'il avait menée à l'autel.

Son jean délavé dessinait agréablement ses lignes féminines, mettant en valeur sa taille fine, ses fesses rondes, et sous son T-shirt trop grand pour elle on devinait ses seins généreux. Où était passée la si classique princesse de Miravakia, habillée en Chanel, sage et digne avec ses escarpins à talons plats et son éternel catogan noué de velours noir ?

Avec son allure décontractée et ses boucles en désordre, elle était infiniment sensuelle, songea-t-il tout à coup en sentant le désir déferler en lui en une vague puissante et incontrôlable.

Il s'en voulut immédiatement de son manque de contrôle. Alors qu'elle l'avait ridiculisé comme aucune femme ne pourrait jamais ridiculiser un homme, il avait toujours envie d'elle ! C'était absurde !

Elle recula brusquement et trouva refuge derrière la dérisoire protection d'un canapé. Elle avait raison d'avoir peur de lui, pensa-t-il. Il allait lui demander des comptes, et la faire payer... Imaginait-elle seulement la gravité de l'affront qu'elle lui avait fait subir ?

— Qu'es-tu venu faire ici ? bredouilla-t-elle.

— A ton avis ?

Elle baissa les yeux, au supplice.

— Je...

— Je ne pouvais pas laisser ma jeune épouse passer sa lune de miel toute seule, me semble-t-il ! asséna-t-il, cinglant.

— Lune de miel ? répéta-t-elle d'un air hagard. Mais il ne s'agit pas d'une lune de miel !

Il s'approcha d'un pas, menaçant, et elle recula d'autant derrière le canapé.

— C'est ce que j'ai trouvé comme prétexte pour expliquer mon départ, expliqua-t-il sèchement. Car tout le monde a su que tu t'étais enfuie le soir même de nos noces et j'ai essayé de rattraper la chose comme j'ai pu. As-tu songé un instant que tu allais faire de moi la risée générale en t'enfuyant ainsi ? Que tous les invités parleraient de moi avec commisération, oubliant qu'ils avaient été ravis de s'empiffrer à notre mariage !

Elle piqua du nez, atterrée. Dans son désarroi, elle ne s'était pas posé ce genre de questions. Elle avait fui sans penser à rien d'autre qu'à s'éloigner le plus possible de cet être qu'elle n'avait pas choisi.

— Je suis désolée, murmura-t-elle dans souffle.

Il s'avança encore, dans une tension presque insoutenable.

— Désolée ! s'écria-t-il d'un ton rageur. C'est tout ce que tu as à dire ?

— Il fallait que je parte, lança-t-elle dans un cri du cœur. C'était trop pour moi ! Je ne pouvais pas...

L'émotion lui rougissait les joues, lui soulevait la poitrine, dessinant ses seins ronds et fermes. Elle était infiniment désirable, songea Luc, et il n'était pas question qu'il succombe à la tentation. Ils avaient d'abord d'autres problèmes à régler.

— Tu as accepté de m'épouser, tu as confirmé ton choix à l'église, devant ces centaines de témoins ! Tu as reçu les félicitations de tes invités sourire aux lèvres ! Que signifie ce revirement ?

— Je ne te connais pas, balbutia-t-elle, en plein désarroi. Tu es un étranger pour moi.

— Premièrement, tu le savais en acceptant de m'épouser. Ensuite, nous apprendrons à nous connaître, je te l'ai déjà dit !

— Tout est ma faute, je le sais, admit-elle en évitant son regard. Je n'aurais jamais dû me laisser convaincre par mon père. Mais j'ai été élevée dans l'idée que je devais me dévouer à mon pays, et je ne me suis pas posé plus de questions.

Il lui lança un regard sans concession, partagé entre l'envie de la punir et celle de la posséder enfin.

— Ce qui est fait est fait, dit-il. Nous sommes mari et femme, et il est trop tard pour revenir en arrière. Mais qu'une chose soit bien claire...

Il s'interrompit et la dévisagea avec une telle insistance qu'elle détourna les yeux.

— Il n'est pas question que notre union se transforme en mariage de convenance comme cela se passe si souvent dans ton milieu, déclara-t-il d'un ton qui n'admettait pas la réplique.

— Ce qui veut dire ? balbutia-t-elle avec appréhension.

— Tu as parfaitement compris. Tu dois remplir tes engagements. Nous serons mari et femme, au sens biblique du terme.

Une vague de chaleur saisit Gabrielle. Elle aurait dû protester, scandalisée, lui assurer qu'il n'arriverait jamais à ses fins, mais en fut incapable. Quelque chose en elle lui soufflait qu'elle était déjà vaincue, qu'elle serait à lui... et qu'au fond d'elle-même elle ne souhaitait que ça, sans vouloir se l'avouer.

— Dis-moi, ma chère Gabrielle, reprit-il comme si le sujet était clos, puis-je te demander quand exactement tu as mis ton plan au point ? Peut-être avais-tu tout prévu bien avant notre mariage ?

— Bien sûr que non ! protesta-t-elle, outrée. Je n'ai rien prémédité ! J'ai agi sur une impulsion, quand j'ai compris que j'avais commis la plus grosse erreur de ma vie... Je n'ai pas réfléchi, j'ai juste pris la fuite !

Il la rejoignit de l'autre côté du canapé, et elle ne bougea pas, comme un animal pris au piège.

— Et à présent, comment envisages-tu la situation ? As-tu une idée de ce que nous allons faire ? demanda-t-il.

Il s'approcha d'elle, et elle respira son odeur enivrante, subtil mélange de sa peau mâle et de son eau de toilette aux senteurs d'agrumes. Il était si près qu'en avançant la main elle aurait pu toucher la toison brune qui lui recouvrait l'avant-bras.

Un malaise la saisit. Jamais elle ne s'était sentie aussi vulnérable. Aurait-elle la force de le repousser s'il tentait de la prendre dans ses bras ? se demanda-t-elle dans un sursaut de lucidité.

Elle eut bientôt la réponse à cette question.

Il se pencha sur elle, la prit par la taille d'un geste possessif et s'empara de sa bouche.

En toute logique, elle aurait dû crier, se débattre, lui dire qu'il n'avait pas le droit, que leur union était une mascarade. N'avait-elle pas fui jusqu'au bout du monde pour lui échapper ?

Mais au moment où elle sentit ses lèvres presser les siennes, sa langue fouiller sa bouche, cherchant la sienne, elle sut qu'elle ne mènerait pas ce combat perdu d'avance. Car son corps était en feu. Luc avait allumé en elle un brasier qui l'empêchait de réfléchir, de raisonner. Dans ses bras, elle n'était plus qu'une femme avide de caresses, de baisers, prête pour l'amour...

Sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle lui passa les bras autour des épaules, bouleversée. Le baiser de Luc se fit plus profond, et il la plaqua contre lui avec violence, les mains sur la chute de ses reins. Affolée, elle sentit son érection et ne put retenir un gémissement.

Il lui écrasait la poitrine contre son large torse, elle sentait chaque muscle de son corps viril pressé contre elle. Un spasme la saisit, déclenchant une onde de choc jusqu'au cœur de sa féminité, la laissant pantelante. Elle n'aurait pas de paix tant qu'il ne lui aurait pas fait l'amour, pensa-t-elle, éperdue.

Il glissa la main dans ses cheveux et continua à l'embrasser, délaissant sa bouche pour son cou, sa nuque, déposant sur son passage mille baisers affolants.

Tout à coup la sonnette retentit et Luc se figea.

— Tu attends quelqu'un ? demanda-t-il à la jeune femme qui peinait à reprendre son souffle.

— Non.

— Tu es sûre ? reprit-il, suspicieux. Et si tu étais venue ici rejoindre un amant ?

— Non, répéta-t-elle d'une voix étranglée. C'est la femme de ménage. Elle me rapporte des courses.

Il s'écarta d'elle et lui lança un regard sans concession.

— J'espère que, cette fois, tu dis la vérité, dit-il. Tu ne me mentiras plus, Gabrielle, c'est compris ?

— Oui, répondit-elle, en plein désarroi.

A cet instant, quoi qu'il lui ait demandé, elle aurait acquiescé.

Elle prit conscience trop tard de l'étendue de sa faiblesse. Comment pouvait-elle lui laisser ainsi prendre l'ascendant sur elle ? pensa-t-elle, désabusée.

De nouveau, il l'observa sans indulgence aucune, comme pour la mettre à l'épreuve.

— Tu comprendras aisément que je n'ai pas vraiment confiance en toi, asséna-t-il. Attends-moi ici, je vais ouvrir. Et sache que si tu en profites pour t'enfuir de nouveau, je te retrouverai, où que

tu ailles...

## 6.

Quelle chance ! songea Gabrielle en reprenant peu à peu ses esprits. Sans l'arrivée d'Uma, Dieu seul sait jusqu'où elle aurait été avec Luc !

Elle avait encore dans sa bouche le goût de ses baisers, sur sa peau l'empreinte de ses mains possessives. Mille pensées affolantes se bouscuaient dans sa tête, son corps tout entier vibrait encore de ses caresses.

Peu importait la façon dont il lui parlait, dont il la traitait, peu importait qu'il la considérât comme quantité négligeable, en sa présence elle se sentait enfin femme à part entière pour la première fois de sa vie, capable de tous les excès, de toutes les audaces.

Luc avait transformé la jeune fille sage en une créature de chair et de sang, sans complexes, prête à tout pour assouvir ses fantasmes.

Par quel miracle avait-il opéré en elle un tel bouleversement, lui faisant oublier en un instant ses principes, ses repères, toutes ces convictions qu'elle croyait si profondément ancrées en elle ?

Elle l'entendit saluer Uma, l'escorter jusqu'à la cuisine, puis ses pas se rapprochèrent et il fut de retour dans le salon, dont il ferma la porte derrière lui. De nouveau, elle était prise au piège, un piège dont en réalité elle n'avait jamais eu l'intention de s'échapper.

Ils se dévisagèrent en silence, et une tension presque palpable s'instaura dans la pièce.

— Tu es bien calme, fit-il enfin observer.

— Que veux-tu que j'ajoute après ce que tu viens de me dire ? rétorqua-t-elle sèchement. Ce n'était pas franchement aimable, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué...

Les traits de Luc se crispèrent.

— Je sais, dit-il d'une voix cassante. Je suis désagréable, arrogant, dur, j'en passe et des meilleures. Tu vois autre chose à ajouter à la liste ?

— Non, pas pour l'instant, répondit-elle sur le même ton.

Il regarda la bouche de Gabrielle, la caressant des yeux comme il l'aurait fait de ses lèvres. La jeune femme frémit, et la vague de chaleur désormais familière l'envahit, comme chaque fois qu'elle sentait son regard posé sur elle. Il émanait de toute sa personne une telle sensualité que chez lui le geste le plus anodin devenait une invite chargée d'une sexualité torride.

— J'ai une idée, dit-il. Une idée qui va te plaire...

Cette fois, il allait l'entraîner dans la chambre à coucher et consommer enfin leur mariage, se dit-elle, tandis que son pouls s'accélérait. Un instant, elle s'imagina nue sur le grand lit, offerte, attendant qu'il se glisse à ses côtés, qu'il la pénètre enfin.

— Ah oui ? balbutia-t-elle d'une voix à peine audible.

Il s'approcha d'elle et elle ferma les yeux, convaincue qu'il allait l'embrasser, frémissant déjà de sentir ses lèvres sur les siennes.

Mais il n'en fut rien.

Il se contenta d'avancer la main et de lui effleurer la joue de l'index, comme pour bien lui

montrer qu'il était le maître, et qu'il avait sur elle un pouvoir sensuel contre lequel elle était incapable de lutter.

Elle attendait encore quand il brisa le silence d'une voix claire.

— Va te changer, nous sortons.

Par miracle, elle parvint à dissimuler sa stupéfaction. Il avait dû trouver très amusant d'entretenir l'ambiguïté sur ses intentions. Pas question qu'il devine sa frustration.

Comme d'habitude, il disposait d'elle sans même lui demander son avis, s'attendant à ce qu'elle obtempère docilement quand il décidait quelque chose pour elle. Il allait être désagréablement surpris, elle en avait assez de se laisser faire.

— Pour aller où, si je puis me permettre de te poser la question ? interrogea-t-elle d'un ton acide.

— Au restaurant. Je meurs de faim, si tu veux tout savoir. Tu m'accompagnes, ou est-ce trop te demander ? C'est ton premier séjour à Los Angeles ?

— Oui.

— Alors il serait peut-être temps de découvrir les lieux. Quelle drôle d'idée d'être venue te réfugier dans un endroit où tu n'as jamais mis les pieds ! fit-il observer d'un ton désapprobateur.

Elle lui lança un regard courroucé.

— Parce que tu crois peut-être que j'ai eu le choix ? Je voulais partir le plus loin possible et Cassandra était la seule personne capable de me recevoir sans me poser un million de questions. Je savais que je pouvais compter sur sa totale discrétion. Je ne regrette pas mon choix, quoi que tu en penses !

— Peut-être ton amie a-t-elle été discrète, mais je t'ai quand même retrouvée en quelques jours, fit-il remarquer avec un sourire narquois qui acheva d'exaspérer Gabrielle. Bon, on y va ? J'ai réservé dans un restaurant branché fréquenté par les acteurs les plus en vue... et les journalistes qui les suivent à la trace !

Elle fronça les sourcils, perplexe.

— Pourquoi avoir choisi ce genre d'endroit ? Je croyais que tu détestais qu'on te reconnaisse et qu'on te prenne en photo !

— Ma pauvre Gabrielle, il faut donc tout t'expliquer ! rétorqua-t-il d'un ton condescendant. Je tiens au contraire à me montrer en public avec toi, pour que toute la presse parle de nous. Tu ne devines pas pourquoi ?

Déstabilisée, Gabrielle secoua la tête en signe de dénégation.

— Parce que tu viens de me faire passer pour un imbécile aux yeux de tous ! s'exclama-t-il avec rage. Tu veux que je te donne des exemples des titres des journaux ces derniers jours ? « A peine marié, déjà largué », « Le célibataire le plus convoité d'Europe fait chou blanc », « Il n'a plus que ses yeux pour pleurer » ! Je continue, ou ça te suffit ?

— Non, ça suffit, j'ai compris le message, balbutia-t-elle d'une voix blanche, effrayée par la lueur assassine qui brillait dans ses yeux. Je n'ai jamais été importunée par les journalistes, je n'imaginai pas...

— Eh bien ça va changer, ma belle ! rétorqua Luc d'un ton abrupt. Ce soir, je compte sur toi pour leur jouer la comédie de la jeune mariée énamourée et te prêter aux exigences des photographes. Il faut que le monde entier sache que nous filons un bonheur sans nuages !

— Je ne sais pas faire semblant, protesta-t-elle faiblement.

Il eut un petit rire sardonique.

— Si, tu sais très bien, corrigea-t-il. Tu viens de m'en donner la preuve.

— Vraiment, je ne vois pas l'utilité de toute cette mise en scène, reprit-elle mollement.

— Peu importe. Demain, j'achèterai les journaux, et je veux voir des photos de nous deux en pleine idylle. Tu devrais y arriver, non ? Bien sûr, pas question de te montrer dans ce restaurant en jean et en T-shirt. J'espère que tu as autre chose à mettre !

Elle préféra ignorer sa déplaisante remarque.

— Quelle importance ? Jean ou pas, notre mariage est une farce ! lança-t-elle, furieuse. Tu ne peux pas m'obliger à parader devant les photographes si je n'en ai pas envie !

Le regard de Luc lança des éclairs, et elle regretta amèrement de l'avoir ainsi provoqué, mais trop tard. Déjà il avançait vers elle et la prenait par les poignets, la retenant prisonnière. Elle n'essaya même pas de se dégager.

— Ce mariage n'est pas une farce, articula-t-il d'une voix sourde sans la quitter des yeux. Ce mariage existe, et il n'y a aucune raison de le remettre en question. Je ne suis pas un adepte du divorce, sache-le. Tu as accepté de m'épouser, tu as jeté l'opprobre sur notre relation en t'enfuyant : tu dois réparer. C'est aussi simple que cela !

Ils restèrent ainsi un moment, comme deux lutteurs avant le combat, se jugeant mutuellement, puis Gabrielle sentit la pression des mains de Luc se relâcher peu à peu.

Son appréhension se dissipa elle aussi, et un autre genre de trouble la saisit. Un trouble qui n'était pas étranger au fait que le visage de Luc était terriblement proche du sien, qu'elle sentait son souffle sur sa peau, qu'elle pouvait respirer son odeur enivrante.

— Tu as compris ? répéta-t-il d'une voix soudain rauque.

Pour toute réponse, elle hocha la tête, tétanisée par l'émotion, et le vit se pencher sur elle.

Eperdue, elle ferma les yeux quand il se mit à l'embrasser.

Le feu qui couvait se ralluma en elle et elle oublia tout pour ne plus songer qu'au bonheur de s'abandonner à ses lèvres pressantes, à sa langue audacieuse.

Mais sans qu'elle comprenne pourquoi, Luc mit rapidement un terme à leur baiser. Voulait-il la provoquer, lui prouver si besoin était qu'elle était incapable de lui résister ?

Quand il s'éloigna brutalement d'elle, elle lutta contre l'envie irrépressible de le retenir, de le supplier de l'embrasser encore et encore, jusqu'à la nuit des temps. Elle avait la sensation affolante que sans lui la vie ne valait pas la peine d'être vécue.

Mais la raison fut la plus forte : pas question de s'abaisser à lui quémander un baiser... Elle ne bougea pas, et parvint par miracle à dissimuler son désarroi.

— Gabrielle, murmura alors Luc d'une voix pensive, Gabrielle...

Il semblait perplexe, décontenancé, ce qui surprit la jeune femme. Jamais elle ne l'avait vu ainsi. Était-il étonné de sa réaction à elle, ou de la sienne ?

Mais il reprit soudain la direction des événements.

— Va te changer, lui dit-il du ton directif qu'elle ne lui connaissait que trop, je t'attends ici.

Luc observait le manège de Gabrielle, et l'agacement en lui faisait place à l'exaspération.

Comment pouvait-elle être aussi double, capable de jouer l'épouse nageant en plein bonheur alors qu'elle n'avait pas hésité à parcourir des milliers de kilomètres pour le fuir ?

Depuis leur arrivée dans ce restaurant branché où se pressaient les célébrités d'Hollywood, elle avait été parfaite. Trop parfaite !

Elle avait pris la pose avec lui devant les journalistes, affiché un sourire suave, et même un air énamouré quand Luc l'avait embrassée dans le cou sous les flashes des photographes.

Alors que ses talents de comédienne auraient dû le ravir, car désormais, comme il le souhaitait, les journalistes seraient convaincus qu'ils filaient le parfait amour, il ne pouvait s'empêcher de penser que depuis le début elle se moquait de lui.

Tout en elle était calculé, songea-t-il, depuis son image lisse et modeste, mélange subtil de fausse humilité et de morgue aristocratique, jusqu'à son incapacité à tenir ses engagements de fille et d'épouse. En fait, elle vivait dans le mensonge.

La goutte d'eau qui, pour Luc, faisait déborder le vase, c'était ce faux dîner en amoureux. Le décor était en place, champagne, fleurs et bougies comprises, mais il ne s'agissait que d'une mise en scène.

— Tu es extrêmement douée pour la comédie, déclara-t-il en lui lançant un coup d'œil réprobateur.

— Si tu veux dire que je sais me conduire en public, c'est exact, rétorqua-t-elle. Disons que c'est le fruit d'une longue éducation.

— Une éducation qui ne t'a pas enseigné à honorer ta parole, enchaîna-t-il d'un ton acide.

Elle baissa les yeux, mal à l'aise.

— J'ai commis une erreur, murmura-t-elle de mauvaise grâce. Mais qu'aurais-tu fait à ma place ?

— Je serais resté, quoi qu'il arrive. Pour moi, une promesse est une promesse, répondit-il du tac au tac.

Elle eut un soupir désabusé.

— Comme c'est facile de me juger alors que tu ne peux même pas imaginer ce que j'ai vécu ! protesta-t-elle d'une voix étranglée.

Il contempla longuement les traits délicats de son visage. La flamme des bougies dessinait ses lèvres pulpeuses, illuminait son teint diaphane, et il songea qu'en la voyant on lui aurait donné le bon Dieu sans confession : pas étonnant qu'il se soit laissé prendre...

— Alors je t'écoute, déclara-t-il tout à coup. Essaie de me faire comprendre ton point de vue, puisque ça a l'air de te tenir à cœur. Nous avons toute la soirée pour discuter.

— C'est peine perdue, rétorqua-t-elle avec une rancœur mal contenue. Tu n'as jamais voulu savoir pourquoi j'étais partie ! La seule chose qui t'intéresse, c'est ta propre réputation. Tu ne me

pardonnerez jamais d'avoir attenté à ton image. Le reste, tu t'en fiches.

Ils se dévisagèrent en silence. Sur la terrasse qui dominait l'océan, une brise légère apportait les effluves iodés des embruns, la nuit était d'une exceptionnelle douceur.

— Si tu n'essaies pas de m'expliquer, il y a en effet peu de chances que je comprenne, fit-il observer d'une voix posée.

En entendant ces paroles frappées au coin du bon sens, Gabrielle se calma immédiatement. Luc avait raison, songea-t-elle. Elle pouvait toujours essayer...

— Tu sais que j'ai perdu ma mère très jeune, commença-t-elle d'une voix voilée par la tristesse comme chaque fois qu'elle évoquait la disparue. Bien évidemment je me suis d'autant plus attachée à mon père... Mon seul souhait était de lui faire plaisir, de correspondre en tout point à ses attentes. Je me suis donc dévouée corps et âme aux affaires du royaume, dans le domaine qu'il m'avait assigné : les œuvres caritatives et l'assistance sociale. J'étais heureuse ainsi. Remplir le rôle de princesse qu'il m'avait destiné me satisfaisait pleinement.

Elle fit une pause, et comprit au regard de Luc qu'il attendait la suite.

— Jusqu'au jour où il m'a choisi un mari sans me demander mon avis, reprit-elle avec une soudaine fermeté. J'aurais dû réagir tout de suite, protester, expliquer qu'il s'agissait de ma vie, de mon avenir, mais je me suis laissé faire. Là a été mon erreur... Ma terrible erreur...

Son expression douloureuse prouvait, si besoin était, à Luc à quel point leur mariage avait été une épreuve pour elle. Ou alors elle jouait décidément bien la comédie...

— Je me suis sentie prise au piège, et je me suis affolée..., reprit-elle après un silence tendu. Je ne voulais pas te quitter comme ça, mais c'était pour moi la seule issue possible.

— Pourquoi ne pas avoir essayé de me parler, de me demander de l'aide ? demanda Luc, sortant enfin de son silence.

— Parce que tu étais un étranger pour moi. Parce que je me sentais coupable de rompre ainsi mon engagement. J'étais dans une situation impossible !

Il la dévisagea d'un regard intense, comme s'il cherchait à pénétrer ses pensées les plus secrètes.

D'un côté, il était tenté de croire au caractère non prémédité de sa fuite. Mais en réfléchissant, le doute s'insinuait en lui.

Tout bien considéré, il avait du mal à admettre qu'elle n'avait pas organisé son évvasion dans un but bien précis, et non au cours d'un accès de panique comme elle le prétendait. Mettre toute la presse au courant du fiasco de leur union n'était-il pas le meilleur moyen de le forcer à accepter une séparation ? En quittant le palais le soir même de leurs noces, elle ne pouvait pas ne pas imaginer que tous les journalistes feraient dès le lendemain leurs choux gras de l'événement, ce qui servirait sa cause !

Non, décidément, il avait de plus en plus de mal à gober sa version angélique des faits...

— Je t'aurais protégée, comme un mari doit protéger sa femme, dit-il d'un ton détaché. Car jusqu'à preuve du contraire, nous sommes toujours mari et femme, dois-je te le rappeler ?

Elle garda le silence.

Sans le regarder, elle porta son verre à sa bouche dans un geste si involontairement sensuel qu'un trouble étrange le saisit.

Comment pouvait-elle avoir un tel effet sur lui alors qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'elle venait de lui raconter, et qu'il savait parfaitement qu'elle tentait de le mener en bateau ? Elle lui mentait, elle le bafouait aux yeux du monde, et il continuait à avoir envie d'elle ! Décidément, il était incorrigible !

Il se rendit compte tout à coup qu'il la désirait depuis la première seconde où il avait posé le regard sur elle à Nice. Pendant la semaine où il l'avait observée à son insu pour s'assurer qu'il faisait le bon choix en l'épousant, il était tombé sous le charme de sa grâce et de sa féminité. Dès cet instant, il avait eu envie de la posséder.

L'ironie du sort voulait qu'elle lui soit devenue plus inaccessible que jamais, alors même qu'elle était son épouse légitime.

— Tu n'as rien à craindre de moi, reprit-il alors d'une voix rassurante.

— Tu me pardonneras si je te dis que j'ai du mal à te croire, rétorqua-t-elle après un pénible silence.

\*\*\*

Le reste du dîner se déroula dans une atmosphère chargée d'électricité.

Etait-ce le fait d'avoir joué l'épouse radieuse, de s'être laissé embrasser par Luc, d'avoir glissé son bras autour de sa taille pour satisfaire les photographes ? Ou de dîner en tête à tête avec lui à la lumière romantique des bougies, dans cet Hollywood mythique où tant d'histoires d'amour avaient débuté ?

Gabrielle se sentait peu à peu envahie d'une étrange langueur. Elle ne cessait de penser que si elle avançait son pied de quelques centimètres elle toucherait celui de Luc, que leurs genoux pouvaient se frôler à la première occasion. Le reflet des bougies dessinait ses traits nobles, son nez fier, son haut front. Jamais il ne lui avait paru aussi dangereusement séduisant.

— A quoi penses-tu ? lui demanda-t-il soudainement comme le serveur leur apportait le café. Tu as l'air bien loin tout à coup !

— A rien, assura-t-elle avec un peu trop d'empressement.

— J'en doute fort ! rétorqua-t-il avec un petit sourire. Bientôt, je saurai lire dans tes pensées, tu devrais te méfier...

— Mes pensées ne sont pas aussi noires que tu as l'air de le croire, protesta-t-elle, blessée.

— En tout cas, une chose est sûre, c'est que tu sais bien tromper ton monde ! Bon, on rentre ? lança-t-il de but en blanc.

Elle se figea, espérant avoir mal entendu. Imaginait-il un seul instant qu'ils allaient passer la nuit sous le même toit ?

— Pour aller où ? murmura-t-elle en lui lançant un regard réprobateur.

— Chez ton amie, bien sûr !

— Mais... tu as un hôtel ici, j'en suis sûre...

— Non, pas à Los Angeles. Je possède un certain nombre d'hôtels aux quatre coins du monde, mais aucun ici.

Elle tapota nerveusement du doigt sur la table.

— Tu as parfaitement compris ce que je voulais dire, Luc, asséna-t-elle, agacée. Je parle d'une chambre d'hôtel ! Tu ne peux pas habiter chez Cassandra, à l'évidence.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que j'y habite moi-même, expliqua-t-elle, au supplice.

Il se pencha vers elle et la fixa d'un regard dominateur.

— Je crains que tu n'aies pas bien compris ce que je t'ai dit tout à l'heure. Tu seras ma femme dans tous les sens du terme, Gabrielle, et tu le sais. Ce n'est qu'une question de temps...

— C'est absurde, Luc ! s'écria-t-elle, la gorge soudain serrée.

— Absurde ? Non, c'est dans la logique des choses, assura-t-il d'une voix grave qui la fit frissonner.

Elle détourna les yeux pour qu'il ne lise pas le trouble dans son regard.

— Parce que tu penses que décider de passer la nuit avec quelqu'un, c'est une question de logique ? interrogea-t-elle d'une voix mal assurée.

Il poussa un soupir de lassitude.

— Ma chère Gabrielle, cesse de jouer la vierge effarouchée, alors que je sais très bien ce que tu ressens. Ton corps me le dit, tout comme ta bouche, tes yeux... N'essaye pas de me faire croire que je te suis indifférent.

— Eh bien si, figure-toi ! affirma-t-elle dans un dernier baroud d'honneur.

Le sourire amusé qui se dessina sur les lèvres de Luc lui prouva à quel point elle était peu crédible.

Il prit la main qu'elle avait posée sur la table et entrelaça ses doigts dans les siens dans un geste de possession sensuelle qui la bouleversa.

L'éclat du désir s'alluma dans les yeux de Luc, tandis qu'un sourire de triomphe se dessinait sur ses lèvres pleines.

— Je te l'ai dit, Gabrielle, tu es une menteuse... Mais cette fois, tu ne réussiras pas à me convaincre.

\*\*\*

Ils quittèrent le restaurant sans ajouter un mot. Gabrielle ruminait sa rage et sa frustration en silence. Elle en voulait autant à Luc de son attitude méprisante et arrogante qu'à elle-même de sa

faiblesse.

Le simple fait de se retrouver en sa présence la mettait dans un état second : que serait-ce alors s'il lui faisait l'amour ? Elle n'osait même pas y penser, mais savait au fond d'elle-même que cette expérience ferait d'elle une autre femme. Luc lui apprendrait sur elle des choses qu'elle ne soupçonnait même pas, des gestes qu'elle n'avait jamais imaginés jusque-là...

Voilà exactement pourquoi elle ne devait pas lui céder ! Cet homme était un étranger pour elle, elle ne savait rien de lui en dehors de son incroyable volonté de puissance, de ce besoin viscéral qu'il avait de dominer autrui, et surtout du fait qu'elle ne comptait pour lui que parce qu'elle portait son nom.

Se donner à lui serait une folie, car il en tirerait profit immédiatement pour asseoir encore un peu plus son pouvoir sur elle. Quoi qu'il arrive, elle devait trouver la force de lui résister.

— Tu as parfaitement joué la comédie devant les photographes, lui murmura Luc à l'oreille alors qu'ils attendaient leur taxi. Un dernier petit effort, s'il te plaît...

Elle se prêta, comme il le souhaitait, à une séance de prises de vue et sourit avec docilité aux paparazzis qui avaient passé la soirée à guetter leur sortie du restaurant.

Ils s'apprêtaient à monter dans la limousine qui devait les amener chez Cassandra quand Luc s'arrêta net.

— Silvio ! lança-t-il d'un ton sec à un des photographes. Je ne pourrai donc jamais me débarrasser de toi ?

— Où va mon prince, je suis, vous le savez bien ! rétorqua Silvio, narquois. Vous avez retrouvé votre épouse, semble-t-il ? Je suis heureux de voir que vous semblez de nouveau filer le parfait amour...

— C'est peu de le dire, rétorqua Luc, glacial. Je présume que tu restes encore un peu ici, pour étoffer ton reportage ?

— Exactement...

— Entre nous, le contraire m'eût étonné... Puisque nous y sommes, je t'autorise un dernier cliché, pour que tout le monde sache à quel point nous sommes heureux.

Sur ces paroles, il enlaça Gabrielle et lui effleura les lèvres le temps de la photo.

Pour Gabrielle, le trajet du restaurant jusqu'à la maison de Cassandra fut un supplice.

Luc ne prononça pas un mot, ne tenta pas un instant d'établir avec elle le moindre contact physique.

Elle osait à peine le regarder, infiniment perturbée de sentir son corps viril si proche du sien. Il lui semblait qu'il remplissait l'habitable tout entier de sa présence, et elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'à lui.

Il avait pris possession d'elle-même, se rendit-elle compte affolée, de son esprit comme de son corps... Comment lutter contre cet adversaire insidieux qui avançait ses pions sans même qu'elle s'en rende compte, la fragilisant chaque instant un peu plus ? Un seul de ses regards avait le don de provoquer en elle un flot tumultueux d'émotions, un seul de ses gestes déclenchait en elle un véritable tsunami de sensations aussi violentes qu'affolantes.

Jamais elle ne s'était sentie aussi perdue, aussi déstabilisée.

La voiture stoppa devant chez Cassandra et Gabrielle sentit son sang s'accélérer dans ses veines.

Qu'allait-il se passer ? se demanda-t-elle avec une angoisse mêlée d'une indéniable excitation. Comment avait-elle pu en arriver à cet instant fatidique où elle allait se retrouver seule avec Luc dans la maison vide ?

Elle aurait dû refuser qu'il vienne avec elle. Si elle avait élevé la voix au restaurant, au risque d'attirer l'attention des autres convives, il aurait bien été obligé de lui obéir !

Au lieu de cela, elle s'était encore une fois laissé mener par le bout du nez, incapable d'imposer son point de vue et d'affronter Luc.

N'avait-elle donc aucun orgueil ? Aucun respect pour elle-même ?

Il était clair que non... Sinon, elle n'aurait pas accepté d'épouser un inconnu, de se plier aux desiderata de son père sans même ouvrir la bouche.

Par faiblesse, elle s'était laissé entraîner dans un engrenage qu'elle n'arrivait plus à arrêter.

Où tout cela allait-il la mener ? Elle n'en avait pas la moindre idée, mais savait déjà qu'elle risquait de ne pas sortir grandie de cette histoire.

Toujours gentleman, en apparence tout au moins, Luc sortit de la voiture et en fit le tour pour lui ouvrir sa portière.

— Viens, déclara-t-il d'un ton qui n'admettait pas la réplique. Il est temps de cesser ces petits jeux ridicules.

\*\*\*

Luc regarda Gabrielle se diriger vers la maison en pressant le pas. Comme si elle essayait

vainement de le fuir, pensa-t-il avec un cynisme amusé.

Imaginait-elle encore qu'elle allait lui échapper ? Si tel était le cas, elle se trompait ! Il avait assez attendu, elle s'était assez moquée de lui. A présent, qu'elle le veuille ou non, il allait rentrer dans le vif du sujet. Ce jeu du chat et de la souris n'avait que trop duré.

D'ailleurs, elle n'attendait que ça, il en était persuadé. Dans la voiture, son émoi était si évident qu'il en avait presque souri. Pendant tout le trajet il avait senti sa tension, sa fébrilité, l'incapacité où elle était de le regarder, de lui parler, et il avait pris un malin plaisir à ne pas prononcer un mot pour attiser encore un peu plus son malaise, pousser sa vulnérabilité au paroxysme.

Il n'avait aucune raison de la ménager, bien au contraire. Sa rencontre avec cet horrible Silvio lui avait rappelé, si besoin était, l'humiliation publique qu'elle lui avait fait subir.

Il ne connaissait que trop ce photographe de bas étage dont il était la cible favorite. Il avait même été jusqu'à lui asséner un coup de poing dans la figure le jour des obsèques de ses parents pour l'empêcher de prendre des photos au cimetière.

Depuis ce sinistre épisode, il avait réussi à le tenir à l'écart, comme les autres, protégeant autant que faire se peut sa vie privée. En dehors de ses liaisons éphémères, dont il se souciait comme d'une guigne, aucun journaliste n'avait jamais pu trouver de faille dans laquelle s'engouffrer en ce qui le concernait.

Jusqu'à son mariage, et la conduite indigne de sa jeune épouse...

Il ferait payer à Gabrielle l'affront qu'elle lui avait fait subir, songea-t-il avec rage en se remémorant le sourire perfide de Silvio quand il avait évoqué leur bonheur conjugal.

Et il savait très bien de quelle façon...

\*\*\*

Le salon était plongé dans l'obscurité. Gabrielle s'immobilisa, au bord du malaise : sa tension était encore montée d'un cran.

A travers la baie vitrée, les rayons argentés de la lune jetaient des ombres diffuses dans la pièce, donnant à la scène une allure fantasmagorique.

Luc la rejoignit quelques instants plus tard, et il lui parut plus menaçant que jamais dans la lumière opalescente, tel un prédateur à la recherche d'une proie pour assouvir sa faim... ou ses pulsions.

Et la victime, c'était elle.

Il avança d'un pas, jouissant de cet instant si particulier. Gabrielle était enfin à sa portée. Elle ne pouvait plus lui échapper, et il anticipait déjà avec délice le moment où il l'entraînerait sur le lit.

— Cette fois, tu ne peux pas t'enfuir, déclara-t-il, soudain grave.

— Je n'en ai pas l'intention, répondit-elle en relevant le menton dans un geste de défi qu'elle regretta immédiatement.

— Depuis le début, tu sais que nous devons en arriver là, ajouta-t-il d'un ton pénétrant. Nous le savons tous les deux, n'est-ce pas ?

Il lui lança un regard qui était à lui seul une telle invite qu'elle baissa les yeux, chavirée.

Ce qui allait se passer était inéluctable, elle en était consciente, et pourtant elle céda à un dernier réflexe de défense.

— Tu es un étranger pour moi, Luc, balbutia-t-elle, en plein désarroi.

Encore un mensonge, pensa-t-elle en son for intérieur. En réalité, elle savait sur lui l'essentiel : qu'il embrassait merveilleusement, que son pouls s'accélérait dès qu'elle l'apercevait, que désormais rien ne pouvait arrêter le désir qu'ils avaient l'un de l'autre...

A cet instant, que fallait-il savoir de plus ?

— Tu m'appartiens, murmura Luc d'une voix rauque.

— Non, je n'appartiens et n'appartiendrai jamais à personne, protesta-t-elle.

— Tu peux penser ce que tu veux, Gabrielle, je sais que j'ai raison.

Cette fois, elle se tut. En plein tumulte, elle ne savait plus où elle en était, ni s'il servait encore à quelque chose de discuter, de protester, d'argumenter...

La réalité était qu'elle n'en avait plus ni l'envie ni les capacités. Luc l'avait envoûtée, annihilant en elle toute volonté.

En toute logique, elle aurait dû lui expliquer qu'elle ne voulait pas se donner à lui, que rien ne l'autorisait à exiger qu'elle consomme un mariage de façade, qu'elle restait maîtresse de son corps quoi qu'il dise. Mais ces paroles qu'elle s'était tant de fois répétées en imagination ne parvenaient pas à sortir de sa bouche, comme si Luc lui avait jeté un sort, lui interdisant toute résistance.

Pourtant, elle savait qu'il y aurait un après et que cet après serait douloureux. Luc aurait la conviction d'avoir remporté une victoire sur elle, ce qui compliquerait encore un peu plus sa situation. Aurait-elle la force de revendiquer son indépendance, de le remettre à sa place s'il tentait de la diriger comme il l'avait fait jusque-là ? Rien n'était moins sûr.

Voilà pourquoi elle devait faire preuve de prudence, tenta-t-elle de se persuader dans un ultime sursaut de raison.

Mais à cet instant, le mot prudence était banni de son vocabulaire. Elle n'était plus qu'un corps en feu, et seul Luc pouvait venir à bout de la fièvre qui la consumait.

Il approcha et, de l'index, lui effleura la lèvre inférieure. Elle se figea, le cœur battant à tout rompre. Puis il se pencha et lui parsema d'une myriade de baisers furtifs la nuque, les tempes. Elle eut la sensation que ses jambes se dérobaient sous elle et ferma les yeux, bouleversée.

Alors elle sentit ses lèvres sur les siennes, et lui offrit sa bouche. Ils s'embrassèrent avec passion, presque avec violence. Leurs dents s'entrechoquaient, leurs langues se cherchaient, leurs souffles se mêlaient. Plus rien ne comptait que cet homme qui lui pillait la bouche, songea Gabrielle éperdue, cet homme qui allait bientôt devenir son amant...

Pourtant, Luc Garnier était un homme dangereux, songea-t-elle tout à coup, affolée, un homme qui n'hésitait pas à se servir de la faiblesse de ses adversaires pour mieux les écraser. Or, depuis sa fuite, elle était son adversaire. Que se passerait-il lorsqu'il lui aurait fait l'amour ? Ne risquait-

il pas de l'humilier, d'asseoir encore un peu plus son pouvoir sur elle, de ne jamais la laisser en paix ?

Il dut sentir son hésitation car il l'enlaça plus fermement encore.

— Gabrielle, murmura-t-il d'une voix rauque en glissant la main sous son chemisier dont les boutons lâchèrent.

Il écarta son soutien-gorge, et s'empara de ses seins, pétrissant la chair douce.

— Tes seins me fascinent, murmura-t-il sans cesser de la caresser. Voilà si longtemps que je rêve de les toucher.

Puis il saisit un de ses mamelons entre le pouce et l'index et le titilla longuement. La sensation était si exquise que Gabrielle, oubliant ses derniers doutes, ne put retenir un gémissement.

Alors il s'écarta d'elle, dévisagea avec intensité son visage en feu, ses lèvres déjà gonflées par leur baiser, et songea qu'il n'avait jamais vu femme plus sensuelle.

— Où est la chambre ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Incapable de parler, elle lui désigna une porte d'un regard. Alors, sans un mot, il la prit par la main et la mena vers le lit de Cassandra.

La pièce était plongée dans la pénombre et il alluma les lampes. Il voulait la voir nue, offerte en pleine lumière à ses regards. Elle était à lui, et il voulait tout connaître d'elle. Entre eux, la pudeur n'était pas de mise.

Une fois dans la pièce, il acheva de la débarrasser de son chemisier et de son soutien-gorge, libérant les globes parfaits de ses seins ronds et fermes. Il ne résista pas à l'invite que représentaient ses mamelons dressés et suçà l'un, puis l'autre, avec une gourmandise experte, prolongeant à dessein sa caresse. Gabrielle se cambra pour mieux faire saillir ses seins. Elle aurait voulu qu'il ne s'arrête jamais, tant étaient extraordinaires les sensations qu'il provoquait en elle.

Il accentua la pression experte de ses lèvres, de ses dents, ce qui tira à la jeune femme un frisson d'extase.

— Luc, balbutia-t-elle, pâmée, Luc...

Il s'écarta d'elle et lui lança un regard où se mêlaient la surprise de la voir si réactive et la fierté mâle de lui avoir donné du plaisir.

— Tu es terriblement sensuelle, murmura-t-il d'une voix rauque, vraiment terriblement, sous tes dehors de jeune fille sage. Décidément, tu caches bien ton jeu. Tu es encore meilleure comédienne que je l'imaginai. Et je suis ravi de découvrir cette Gabrielle que je ne soupçonnais pas.

Gabrielle inspira pour reprendre son souffle. La tête lui tournait, le souffle lui manquait, une vague de chaleur la submergeait.

Luc était un magicien, pensa-t-elle, capable de déclencher en elle des sensations dont elle ne soupçonnait jusque-là même pas l'existence.

Il lui semblait qu'elle était emportée par un mouvement inexorable qu'elle ne contrôlait plus, et qui bouleverserait définitivement son avenir. Elle se sentait prête à toutes les audaces, comme si Luc l'avait désinhibée d'un coup de baguette magique, par le seul pouvoir de son incroyable virilité.

La nuit qui s'annonçait l'angoissait et l'excitait tout à la fois. Serait-elle à la hauteur de ses attentes ? Il devait avoir fait l'amour avec des femmes autrement plus expertes qu'elle !

Interrompant ses pensées, Luc la saisit dans ses bras aussi facilement que si elle avait été une plume et la déposa sur le lit.

Elle se laissa faire, abandonnée, bouleversée de le savoir si fort, si mâle, de songer qu'elle allait être à lui.

A cet instant, le conflit qui les opposait, leur mariage absurde, la volonté de Luc de se laver de l'affront qu'elle lui avait fait en quittant l'île le soir même de leurs noces, lui semblaient nuls et non avenus. A vrai dire, elle n'y pensait même pas.

Seul comptait cet homme à la virilité prégnante qui avait envie d'elle.

Elle n'était plus qu'attente, dans un état second, seulement préoccupée de ce que Luc allait lui faire, de comment il allait la toucher, de la façon dont il la prendrait. Le monde tout entier s'était comme évanoui, il ne restait que Luc...

Il la contempla longuement, si désirable avec ses joues en feu, ses boucles en désordre, ses seins aux mamelons généreux. Il aimait tout d'elle, pensa-t-il, jusqu'à son apparence si maîtrisée qui cachait en réalité un tempérament de feu. Jamais il n'aurait imaginé que Gabrielle, princesse de Miravakia, soit dotée d'une telle sensualité, et cette incroyable dualité décuplait encore son désir.

Avec Gabrielle, il allait de surprise en surprise, et la dernière n'était pas pour lui déplaire.

Enfin, elle allait être sa femme au sens biblique du terme. Elle se souviendrait à jamais de leur première nuit d'amour, se dit-il, le souffle court. Il allait s'y employer...

Il se glissa sur le lit à côté d'elle et l'enlaça. Le cœur battant à tout rompre, elle se serra contre lui, comme pour se pénétrer de sa chaleur, de son odeur. Une vague de désir d'une violence inouïe déferla sur eux, et ils se débarrassèrent à la hâte de leurs vêtements, les jetant en désordre sur le sol. Rien ne devait plus s'interposer entre eux, tant la rage de s'appartenir les tenaillait.

Quand ils furent nus tous les deux, ils s'immobilisèrent un moment dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils prenaient tout à coup conscience de la gravité du moment. Gabrielle songea que dans quelques minutes Luc ferait d'elle une femme à part entière, et une crainte diffuse la saisit. Serait-elle à la hauteur ? Saurait-elle le satisfaire ? Elle était si inexpérimentée, et lui si habitué à séduire !

Jambes entrelacées, souffles mêlés, ils s'embrassèrent avec passion, tandis que le désir montait en eux à l'unisson. Les mains de Luc parcouraient la peau douce de Gabrielle, lui tirant des gémissements de plaisir.

Enfin, incapable désormais de se contrôler, Luc entra en elle. Il s'arrêta aussitôt, effaré.

— Tu es vierge ! s'exclama-t-il. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Il la dévisagea avec stupéfaction, empli soudain d'une profonde émotion.

S'il avait été plus attentif à ses sourires parfois timides, à son regard souvent farouche, à son manque d'assurance, à cette façon bien à elle qu'elle avait de rester en retrait, d'observer sans intervenir, il aurait compris. Mais il avait mis tout cela sur son talent de comédienne...

Comment avait-il pu être aussi aveugle ? Il s'en voulait terriblement...

— Je t'ai fait mal ? demanda-t-il avec inquiétude.

En plein désarroi, elle lui fit signe que non. Pourquoi s'arrêtait-il ? Elle voulait être à lui !

— Viens, implora-t-elle. C'est vrai, je suis vierge, mais quelle importance ? Je suis ici, avec toi, c'est cela seul qui compte.

Tout à coup un sentiment de triomphe déferla sur Luc. Il était le premier, pensa-t-il. N'était-ce pas incroyable, inespéré ? Jamais il n'aurait imaginé qu'une femme aussi belle que Gabrielle n'ait jamais eu d'amant, qu'elle se soit en quelque sorte gardée pour lui.

Il était toujours en elle, hésitant encore à poursuivre.

— Tu es sûre que... ? demanda-t-il.

Cette fois elle cambra le bassin pour mieux le sentir en elle.

— Certaine, répondit-elle dans un souffle.

Son regard avait une telle intensité, sa voix une telle solennité que Luc se sentit libéré. Elle choisissait en toute conscience de se donner à lui, il n'avait aucun scrupule à avoir. Ils étaient deux adultes parfaitement conscients de ce qu'ils faisaient.

Il entra de nouveau en elle avec une infinie douceur, retenant encore sa puissance virile.

— Tu n'as pas mal ? demanda-t-il de nouveau, saisi d'inquiétude.

Pour toute réponse, elle bougea lascivement et s'ouvrit à lui, l'accueillant au plus profond.

— Non, viens, répéta-t-elle d'une voix sourde. Prends-moi !

D'abord, Luc contrôla le rythme de leur danse d'amour, craignant de se montrer trop rapide, trop brutal. Puis il oublia que Gabrielle était vierge. Elle s'abandonnait à lui avec une telle expertise, une telle charge érotique dans chacun de ses mouvements de hanche qu'il fut comme envoûté. Jamais une femme n'avait eu sur lui un tel effet, pensa-t-il, émerveillé.

Leur ballet s'accéléra, leur volonté de s'appartenir devint incontrôlable.

Une vague de chaleur les submergeait, la tension montait en eux à l'unisson. Ensemble ils arrivèrent au point de non-retour, ensemble ils crièrent leur plaisir.

Puis ils s'effondrèrent dans les bras l'un de l'autre, épuisés et comblés.

Longtemps après, Gabrielle s'éveilla.

Luc était profondément endormi à côté d'elle.

Elle contempla avec émotion son magnifique corps mâle, s'émerveillant devant la ligne fuselée de ses cuisses athlétiques, son ventre incroyablement plat, ses épaules musclées, son long cou racé. Il avait la beauté parfaite d'une statue grecque, se dit-elle, éblouie. Et désormais, il était son amant...

Les images de leur longue nuit lui revinrent à l'esprit, et elle rougit malgré elle au souvenir de leurs ébats. Il lui semblait que pas une seule parcelle de son corps n'avait échappé à la bouche insatiable de Luc, qu'il avait enflammé par ses baisers chacune de ses terminaisons nerveuses.

Et le plus incroyable était qu'après quelques instants d'hésitation elle avait elle aussi fait preuve d'une folle audace en allant à la découverte de son corps viril. Dans les bras de Luc, la pudeur n'avait plus lieu d'être. Avec une facilité déconcertante, elle s'était révélée capable des initiatives les plus osées, des baisers les plus insensés, des invites les plus érotiques.

Du début à la fin, leur nuit avait été un festival de sensations, de bonheur donné et reçu, comme si sa véritable raison d'être était de rencontrer Luc et de se laisser guider par lui dans cet extraordinaire voyage, songea Gabrielle, le cœur battant. Pour elle, désormais, il y aurait un avant et un après. Ces heures merveilleuses avec Luc avaient durablement changé sa vision de l'existence.

Elle se plongea dans la contemplation de ses traits purs, étonnamment détendus dans le sommeil. Ainsi abandonné, il avait presque l'air d'un adolescent, ce qui décuplait encore son charme. Un instant, elle faillit se pencher et effleurer d'un baiser ses lèvres si tentantes, mais se retint. Il devait être épuisé, il fallait le laisser dormir.

Il ouvrit soudain les yeux et leurs regards se croisèrent, soudain graves.

— Gabrielle..., murmura simplement Luc en lui prenant la main.

Elle sourit, heureuse de ce moment magique où ils s'éveillaient de nouveau à la réalité après leur extraordinaire expérience partagée, incapable de traduire en mots l'émotion qui la submergeait.

Ils restèrent ainsi longtemps sans échanger une parole, les yeux dans les yeux.

Puis, tout à coup, Luc brisa le silence.

— Tu n'as rien à craindre, murmura-t-il, je m'occuperai de toi...

Elle ne chercha pas à comprendre ce qu'il voulait dire exactement. Sa voix était douce, son regard apaisé, sa paume délicieusement chaude contre la sienne : elle n'en souhaitait pas plus.

Alors il lui effleura la courbe d'un sein. Instantanément ses mamelons se durcirent, le feu en elle se ralluma. Son pouvoir sur elle était tel qu'il suffisait d'un geste presque anodin pour qu'elle s'embrase de nouveau, songea-t-elle affolée.

Elle sentit la vague de chaleur désormais familière l'envahir tout entière avant de se concentrer au cœur de sa féminité, et se lova contre lui, glissant une jambe entre les siennes.

— Que dirais-tu de commencer tout de suite ? murmura-t-elle, soudain lascive.

Quand Gabrielle émergea du sommeil le lendemain matin, elle n'eut même pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que Luc n'était plus là.

Elle s'étira langoureusement, comme un chat repu, et sourit au souvenir de leurs étreintes passionnées. Le soleil californien brillait de tous ses feux, inondant la chambre de lumière à travers les baies vitrées, et avec lui la réalité reprenait droit de cité. La nuit qu'ils venaient de partager lui parut soudain presque irréaliste, déconnectée du présent, et surtout de l'avenir.

Qu'allait-il se passer dorénavant ? A cet instant, elle n'en savait rien. Elle ne voulait pas y penser.

Elle inspira profondément et se résolut à se lever, même si la perspective de se retrouver face à Luc après les folies qu'ils venaient de faire au lit pendant des heures l'affolait.

Pourtant, il allait bien falloir l'affronter.

Après avoir pris une longue douche, elle chercha dans l'armoire de Cassandra la tenue qui la ferait ressembler le plus à Gabrielle, princesse de Miravakia, et non à cette créature désinhibée en jean, cheveux en désordre, qui avait reçu Luc la veille au soir.

Elle trouva une petite jupe noire et un strict chemisier blanc qui cadraient parfaitement avec l'image qu'elle voulait donner d'elle, coiffa ses cheveux qu'elle noua en catogan et mit le collier de perles qu'elle avait emporté avec elle.

Ainsi vêtue, elle se sentait moins vulnérable : ses vêtements étaient une sorte de carapace de respectabilité destinée à la protéger de Luc, à lui cacher sa fragilité.

Avant de quitter la chambre, elle jeta sur elle un dernier regard dans le miroir en pied.

Parfait, pensa-t-elle. Elle était de nouveau la princesse lisse, distinguée et discrète qu'elle avait toujours été. Elle arbora son sourire le plus suave en descendant l'escalier, et eut l'étrange impression que cette tenue était son armure.

Pourquoi redoutait-elle autant l'entrevue qui s'annonçait ? s'interrogea-t-elle, perplexe.

En tout cas, si elle ignorait ce que lui réservait sa confrontation avec lui, elle savait qu'elle serait difficile...

\*\*\*

Sur la terrasse, Luc abrégé son coup de fil professionnel quand il vit Gabrielle arriver. Il demanda à son interlocuteur de faxer les papiers importants à sa secrétaire, s'excusa et coupa court à la conversation, prétextant une urgence.

Il devait s'occuper de sa femme, n'était-ce pas réellement une urgence ?

Il remarqua aussitôt son changement d'apparence.

Comme par un coup de baguette magique, elle était redevenue la princesse de Miravakia dont il

avait fait la connaissance à Nice, élégante, hiératique, infiniment racée. La femme idéale, celle qu'il avait choisie pour porter son nom.

Cette Gabrielle-là était-elle la même que la créature passionnée qu'il avait tenue entre ses bras, que la jeune femme aux allures d'adolescente branchée avec son T-shirt trop large et son jean délavé ?

C'était presque incroyable !

Elle lui adressa un sourire qu'il trouva étrangement figé.

— Désolée d'avoir dormi si longtemps ce matin, dit-elle d'un ton neutre. J'espère que je ne t'ai pas fait attendre...

Quel détachement ! pensa-t-il, étonné. C'était probablement le miracle de sa bonne éducation ; quels que soient les événements, elle restait soucieuse de l'image qu'elle donnait d'elle-même et ne se laissait jamais aller.

Au fond, ce n'était pas pour lui déplaire...

Ne l'avait-il pas épousée parce qu'elle était cette créature exemplaire contre laquelle aucun paparazzi n'avait jamais rien pu dénicher ?

Mais sous la glace brûlait le feu, comme il venait de s'en rendre compte. Sa sensualité torride resterait un secret entre eux deux, il serait le seul à savoir de quelles audaces elle était capable, songea-t-il en retenant un petit sourire au souvenir de certaines de ses caresses particulièrement osées.

— Tu as faim, certainement, dit-il. Regarde, Uma nous a préparé un petit déjeuner.

En effet, sur la table en fer forgé, Gabrielle aperçut croissants et fruits frais, ainsi qu'un pot de café fumant.

Ils s'installèrent face à face à l'ombre de la treille, et la jeune femme jeta un regard sur le jardin en contrebas, un charmant fouillis de lauriers roses, de tamaris et d'eucalyptus.

— Quel bel endroit ! s'exclama-t-elle.

Et tout en dégustant une mangue avec délicatesse, elle se lança dans une digression sur les mérites comparés des climats californien et méditerranéen, évoquant d'un ton posé le taux d'humidité, l'ensoleillement, la végétation.

Luc écoutait sans mot dire, décontenancé par son détachement, sa parfaite maîtrise d'elle-même.

Comment pouvait-elle discuter ainsi de la pluie et du beau temps, comme s'il était un parfait étranger, alors que quelques heures avant elle criait sous ses assauts en le suppliant de la pénétrer encore et encore ?

Décidément, cette femme était un mystère...

— En fait, je dirais que Los Angeles a beaucoup plus de charme que je l'imaginai, conclut-elle en s'essuyant les lèvres avec sa serviette d'un geste discret qui trahissait sa parfaite éducation.

— Et ton mari, enchaîna Luc d'un ton provocateur, tu trouves qu'il a du charme ?

— Naturellement, répondit-elle en se sentant rougir malgré elle. Mais toi, que penses-tu de Los Angeles ?

Il la dévisagea longuement d'un regard scrutateur.

— Tu as un incroyable talent pour changer de sujet quand ça t'arrange ! lança-t-il.

Elle s'en tira par une pirouette.

— Question d'habitude, c'est indispensable quand on est un personnage public. Je ne peux pas dire que j'apprécie toujours, mais je n'ai pas le choix. Tout bon diplomate sait qu'il faut savoir éviter certains sujets...

Encore une des nombreuses facettes de la personnalité de Gabrielle, pensa-t-il, fasciné. Elle était aussi l'icône de Miravakia, celle à laquelle on ne pardonnait aucun faux pas lors de ses nombreuses apparitions officielles.

— N'est-ce pas un peu lourd parfois de représenter ton pays ? demanda-t-il, poussé par une soudaine curiosité.

Elle prit une gorgée de café, songeuse.

— Non, j'y ai été habituée depuis ma plus tendre enfance. Je suis prête à beaucoup de sacrifices pour Miravakia, tu sais. Et toi ? enchaîna-t-elle. Ce n'est pas simple non plus d'être à la tête d'un véritable empire industriel, j'imagine. D'une certaine façon, toi aussi tu es un personnage public !

— En quelque sorte... Mais ça fait plus de quinze ans maintenant, j'ai eu le temps de m'y faire. Lorsque j'ai hérité de la société de mon père à l'âge de vingt-trois ans, je n'étais pas vraiment préparé à de telles responsabilités. Inutile de te dire que j'ai dû me battre pour m'imposer.

Il s'abstint d'évoquer les trahisons, les jalousies, le mépris dont il avait fait l'objet. C'était le passé, et il ne s'intéressait qu'à l'avenir.

— Et tu y es arrivé, constata-t-elle. En développant la société au-delà de toutes tes espérances, si j'ai bien compris...

Elle posa sa tasse de café et prit une fraise entre ses doigts. Puis elle la porta à sa bouche pour la déguster délicatement sans se rendre compte du regard fasciné que Luc posait sur elle.

Jamais il n'avait rencontré une femme douée d'une sensualité à la fois si radieuse et si spontanée, songea-t-il. Car à cet instant, il aurait juré qu'elle n'essayait en rien de jouer de son pouvoir sur lui. Elle savourait une fraise, tout simplement, mais chez elle cet acte anodin était empreint d'une telle charge érotique qu'il devenait tout bonnement une invite sexuelle !

Un instant, il songea à la prendre par la main et à l'entraîner dans la chambre à coucher pour lui faire de nouveau l'amour. Mais il se raisonna.

Le sexe entre eux était incroyable, certes, mais il ne voulait pas jouer de cette arme pour asseoir son pouvoir sur Gabrielle. Il était au contraire décidé à la manier avec douceur, à lui faire une cour lente et contrôlée pour la mettre en confiance. Les choses entre eux avaient mal commencé, et l'équilibre futur de leur relation était à ce prix.

— Quel âge avais-tu quand tu as perdu ta mère ? demanda-t-il tout à coup d'une voix douce.

— Cinq ans, répondit-elle.

Comme chaque fois qu'elle évoquait sa mère trop tôt disparue, le souvenir de son parfum sucré, de sa main fraîche sur sa joue, de son sourire tendre lui revint à l'esprit. Mais à part ces quelques impressions fugitives, elle n'avait rien gardé de sa mère. Elle se plongeait parfois dans la

contemplation des rares photos qu'elle avait d'elle dans l'espoir de faire surgir de sa mémoire les images qui, peut-être, y étaient enfouies, mais sans jamais y arriver.

— J'ai gardé peu de souvenirs d'elle, avoua-t-elle, et j'espère toujours qu'un jour des détails me reviendront. Mais jusqu'ici, j'ai été déçue...

Pourquoi se confier ainsi à Luc, alors qu'elle ne parlait jamais à personne de ce sujet si douloureux ? s'interrogea-t-elle, perplexe. Alors qu'elle aurait dû rester sur ses gardes, elle se relâchait dangereusement.

— Toi, tu as perdu ton père et ta mère en même temps, reprit-elle tout à coup d'un ton pensif. Quelle terrible épreuve.

— Epreuve prolongée par les folles rumeurs qu'ont fait courir certains médias sur les circonstances de leur décès, enchaîna Luc. Comme si la réalité de leur accident de voiture n'était pas suffisamment affreuse ! C'est depuis cette époque que je voue une haine féroce aux paparazzis et aux journalistes. Ce sont de véritables charognards.

Gabrielle se remémora ce qu'elle avait lu sur Vittoria Garnier, la belle et capricieuse aristocrate italienne connue pour ses frasques, ses infidélités conjugales et son goût pour la tragédie. Un vrai personnage de roman ! Rien d'étonnant à ce qu'elle ait attiré sur elle l'attention des médias.

— Pour tout dire, je n'étais pas très proche de mes parents, poursuivit Luc, le regard lointain. Ils étaient tellement occupés d'eux-mêmes, de leurs incessantes ruptures et réconciliations qu'ils n'avaient pas beaucoup de temps à me consacrer. Peut-être n'auraient-ils jamais dû avoir d'enfant...

Alertée par sa voix soudain étranglée, Gabrielle lui jeta un coup d'œil à la dérobée. Son expression était impassible, mais elle comprit à quel point il avait dû souffrir d'être un enfant délaissé.

— Mon père était fou de ma mère, et je crois qu'elle l'aimait aussi à sa façon. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de papillonner, reprit-il. Elle faisait partie de ces femmes incapables de se contenter de l'amour d'un seul homme. Ils n'ont cessé de se déchirer pendant toute leur vie conjugale, mais ils ne sont jamais quittés. Je suis certain qu'ils auraient vieilli ensemble, malgré tout, si leur voiture n'avait pas dérapé sur cette maudite plaque de verglas.

Son regard se voila, et il sembla se plonger dans la contemplation du jardin, comme s'il y cherchait les traces de son enfance solitaire.

— Ce type qu'on a rencontré tout à l'heure, ce Silvio, tu le connaissais de cette époque ? demanda-t-elle, cédant à une soudaine impulsion.

Il leva la tête, surpris.

— En effet. Comment as-tu deviné ? Je lui envoyé mon poing dans la figure au cimetière. Nous avions filtré les entrées pour éviter les journalistes, et il s'est fait passer pour un ami de la famille. Il voulait prendre des photos en cachette. Les journaux ont fait leurs gorges chaudes de la raclée que je lui ai infligée, ce qui ne m'a pas réconcilié avec la profession, comme tu peux l'imaginer. Je ne regrette rien, c'est un vrai sale type.

Gabrielle garda le silence. Elle comprenait mieux à présent pourquoi Luc avait réagi si

violemment à la lecture des journaux après sa fuite. Sa haine des médias datait de la mort de ses parents, et sans le savoir elle l'avait involontairement replongé dans cette atmosphère délétère.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Quand j'ai quitté l'île aussi précipitamment, j'étais si mal que j'avoue n'avoir pas pensé aux conséquences que mon geste pouvait avoir pour toi. Je comprends ta colère à présent.

Un silence dense s'établit soudain entre eux, à peine troublé par le souffle du vent dans les arbres, par le chant d'un oiseau sur le toit.

Ils n'échangèrent pas une parole, mais un courant passa entre eux, empreint de regrets, de compassion, de pardon. Soudain, avant même que Luc ne s'adresse à elle, Gabrielle se sentit plus légère.

— J'apprécie ce que tu viens de dire, dit-il enfin.

La sonnerie de son téléphone portable mit un terme à cet échange chargé d'émotion. Luc répondit, s'excusa d'un signe de tête et rentra dans la maison pour continuer sa conversation.

Gabrielle resta un long moment immobile, le regard vide, l'esprit uniquement occupé de Luc.

Plus elle le côtoyait, moins elle arrivait à comprendre qui il était vraiment.

Et plus elle était attirée par lui...

Depuis le balcon de sa chambre d'hôtel, Gabrielle contemplait le panorama magnifique de la baie de San Francisco. Le Golden Gate avait fière allure dans le jour finissant, et les collines qui entouraient la ville rougeoyaient sous les rayons obliques du soleil couchant.

La voix de Luc lui parvenait depuis le bureau du somptueux appartement qu'ils occupaient depuis trois semaines.

Trois semaines ? Tout était allé à un tel rythme depuis son arrivée aux Etats-Unis exactement un mois auparavant qu'elle avait l'impression d'y être depuis deux fois plus longtemps.

Elle se souvenait comme si c'était la veille du moment où elle avait ouvert la porte de la maison de Cassandra, et, croyant faire face à la femme de ménage, s'était retrouvée nez à nez avec Luc.

A partir de cet instant, les événements s'étaient emballés, l'entraînant dans une spirale folle.

Tout avait changé : désormais, elle était une autre femme, et pas seulement dans son corps.

Mais avait-elle évolué dans le bon sens, vers plus d'autonomie, plus d'indépendance, ou était-elle en train de se perdre elle-même, victime consentante de la fascination que Luc exerçait sur elle ? Jusqu'où irait-elle pour lui ? Ne risquait-elle pas de se soumettre à cet homme qui l'occupait tout entière, de la même façon qu'elle s'était toujours soumise à son père ?

Après leur première merveilleuse nuit, dont chaque instant resterait gravé à jamais dans sa mémoire, Luc avait changé lui aussi. Chagné du tout au tout.

Fini le mari dominateur, l'homme arrogant, le mâle sûr de lui ! Il était devenu courtois, plein de sollicitude, et ne décidait plus jamais de rien sans l'en informer au préalable.

Elle ne le reconnaissait pas, et ne se plaignait naturellement pas de cette métamorphose.

\*\*\*

Le lendemain de ce qui était, en fait, leur nuit de noces, Luc avait entraîné Gabrielle dans une trépidante journée à la découverte de la côte californienne.

Un hélicoptère leur avait fait survoler les interminables plages, les falaises rocheuses et leurs impressionnants à-pics, puis la charmante île Santa Catalina. Après un long bain dans les vagues écumantes, ils avaient fini la soirée dans un restaurant mexicain de Santa Barbara, dont Gabrielle avait pu apprécier l'architecture de style hispano-mauresque qui lui avait rappelé sa Méditerranée natale.

Enfin, une limousine les avait amenés dans les collines, au Ranch San Ysidro, un hôtel d'une élégance raffinée où ils occupaient un cottage niché au milieu des pins.

Depuis leur départ de chez Cassandra jusqu'à leur arrivée au ranch, Luc avait été aux petits soins pour son épouse. A tel point qu'elle avait du mal à se souvenir du ton comminatoire qu'il employait auparavant avec elle, de cette façon qu'il avait de tout décider pour elle sans la tenir au courant, exactement comme si elle avait été un meuble ou une valise.

Par quel miracle avait-il changé à ce point ?

Cette transformation était-elle définitive ?

\*\*\*

Elle ne mit pas longtemps à déchanter. A peine était-elle arrivée dans le cottage qu'elle remarqua aussitôt son sac de voyage posé à terre.

— Tu as fait prendre mes affaires chez Cassandra ? demanda-t-elle, étonnée.

— Oui, bien sûr, puisque tu n'y retourneras pas.

Elle s'arrêta, désarçonnée. Avait-elle mal compris ?

— Et pourquoi pas ? demanda-t-elle.

Il ne sembla pas remarquer son ton suspicieux.

— Mais parce que c'est beaucoup plus simple ainsi ! De toute façon, nous partons pour San Francisco dès demain. J'ai des rendez-vous d'affaires.

Cette fois, elle lui lança un regard sans ambiguïté. Elle était furieuse.

— Pourquoi me dévisages-tu ainsi ? demanda-t-il d'un air innocent.

Sa question décupla la rage de Gabrielle.

— Comment ? explosa-t-elle. Tu ne comprends pas ? Mais c'est pire que tout ! Je ne suis pas contente, figure-toi, pas contente du tout que tu disposes de moi comme si j'étais quantité négligeable ! Tu aurais pu m'avertir !

Soudain elle prit conscience avec horreur de la triste réalité. Elle s'était fait des illusions en pensant que Luc avait changé. En fait, il n'en était rien : il était resté l'être égoïste et prétentieux qu'il avait toujours été. Son numéro de charme n'avait pas duré bien longtemps.

— Tu n'as pas le droit de décréter purement et simplement que je ne retournerai pas chez Cassandra, reprit-elle d'une voix plus mesurée.

Luc s'installa dans un des grands canapés de cuir noir disposés de part et d'autre de la cheminée où brûlait un bon feu et l'observa avec perplexité.

— J'essaie de comprendre, dit-il. Tu es en colère parce que je ne t'ai pas demandé ton avis, c'est ça ?

Elle poussa un soupir désabusé. Faisait-il semblant, ou était-il tout simplement hermétique à toute remise en question ?

Toujours est-il qu'il avait l'air parfaitement à l'aise, aussi triomphant en jean et chemise noire — qui dessinaient à ravir sa silhouette athlétique — dans cet environnement campagnard qu'en redingote et nœud papillon dans la cathédrale de Miravakia. Comme si le monde lui appartenait. Comme si, quoi qu'il arrive, il savait qu'il allait obtenir ce qu'il souhaitait... C'était tout simplement exaspérant !

— Je suis en colère parce que tu ne te soucies absolument pas de ce que je peux penser ou

ressentir ! rétorqua-t-elle.

Il lui fit signe de s'asseoir, et elle obéit. Stupidement, pensa-t-elle en son for intérieur.

Il sembla réfléchir un moment, puis se tourna vers elle.

— C'est notre lune de miel, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il d'une voix posée.

— Oui, répondit-elle, désarçonnée. En quelque sorte. Mais tu sais bien ce que je pense de ce mariage. C'est une erreur, voilà tout.

Elle pensa qu'il allait s'emporter, la mettre face à ses contradictions, argumenter, mais il n'en fit rien.

Il se leva, recula de quelques mètres et se contenta de continuer à la regarder, parfaitement calme.

— En effet, je connais ton avis, tu me l'as donné, confirma-t-il d'un ton sec. Peut-être n'aurais-je pas dû accepter ces rendez-vous à San Francisco, ajouta-t-il après un silence. Peut-être devrais-je me consacrer pendant notre lune de miel à d'autres activités que la découverte touristique de la Californie du Sud. Disons des activités exclusivement... conjugales. Cela changerait-il ton opinion sur le fait que notre mariage est une erreur ?

Elle le regarda interloquée, sans comprendre où il voulait en venir.

Sa stupéfaction s'accrut encore quand elle le vit commencer tranquillement à se déshabiller. Ebahie, elle le regarda défaire sa chemise, enlever son pantalon, puis son caleçon.

Il était entièrement nu, debout devant elle. Le feu jetait des reflets dorés sur sa peau hâlée, accentuant le relief de ses muscles impressionnants, éclairant avec une troublante netteté son long sexe au repos.

Chez Cassandra, elle n'avait pas eu le loisir de l'admirer en pleine lumière, et le spectacle de sa virilité la bouleversa. Il avait la beauté parfaite d'un éphèbe grec, songea Gabrielle, la gorge nouée.

— Pourquoi te déshabilles-tu tout à coup ? balbutia-t-elle.

— Parce que j'ai l'intention de prendre un bain bouillonnant, répondit-il. Le jacuzzi de la salle de bains est très tentant, tu ne trouves pas ?

Fascinée par son membre viril, elle s'exhortait à regarder ailleurs, sans résultat, et sentit son rythme cardiaque s'accélérer quand elle le vit peu à peu durcir, se dresser pour elle, prendre son ampleur majestueuse.

La pudeur aurait voulu qu'elle détourne les yeux, mais elle en fut incapable, éblouie par la force primale du désir qu'elle éveillait en Luc, par l'énergie presque animale qu'il dégageait.

Une vague de chaleur l'assaillit, et elle parvint par miracle à tourner la tête, s'arrachant malgré elle à ce spectacle qui la bouleversait.

— Tu m'accompagnes ? lança-t-il d'un ton dégagé, assumant parfaitement sa nudité.

Il prit son verre de chablis et attendit sa réponse.

— Je ne sais pas, répondit-elle, au supplice. Je n'ai jamais essayé autrement que dans un spa.

— Tu verras, assura-t-il, c'est très différent.

Elle hésitait encore, partagée entre l'envie irrépressible de se jeter dans ses bras, et la volonté de lui faire payer l'épisode des bagages.

Il lui adressa un sourire qui accentua encore son charme dévastateur. Comment lui résister ? songea-t-elle désarmée. C'était tout simplement impossible...

Alors, le cœur battant d'impatience et d'anticipation, elle prit la main qu'il lui tendait et le suivit jusqu'au jacuzzi.

La séquence amoureuse qui s'ensuivit dans les flots bouillonnants resterait à jamais gravée dans sa mémoire, et chaque fois que Gabrielle y repensait le rouge lui montait aux joues...

\*\*\*

Les jours suivants lui réservèrent d'autres surprises, tout aussi excitantes.

Ils remontèrent de Los Angeles à San Francisco par petites étapes jalonnées par des nuits passionnées dans les hôtels les plus raffinés de Big Sur, Carmel, Monterey. Luc avait loué une somptueuse décapotable, et ils roulaient cheveux au vent, caressés par le soleil, merveilleusement libres.

Gabrielle avait cessé de prétendre qu'elle pouvait lui résister.

Chaque soir, quand ils refermaient derrière eux la porte de leur suite et que Luc la touchait, elle devenait une autre femme, une créature sensuelle avide de découvrir de nouveaux plaisirs, de tenter de nouvelles caresses. L'amour physique avec Luc était une aventure sans fin, pensait-elle. Aucune nuit ne ressemblait à la précédente, leur imagination amoureuse n'avait pas de limite. Ils se réveillaient le lendemain épuisés, les muscles endoloris, encore ivres du plaisir partagé.

\*\*\*

Ce périple avait été une sorte de parenthèse merveilleuse, songea Gabrielle, pensive, en contemplant distraitemment le trafic incessant des bateaux allant et venant dans la baie. Mais cette parenthèse était terminée, et elle se trouvait à présent confrontée à une réalité pas vraiment agréable à regarder en face.

En effet, lorsqu'elle faisait le bilan de ces dernières semaines, elle se rendait compte avec amertume qu'elle n'avait cessé de céder aux exigences de Luc, oubliant toutes ses velléités d'indépendance.

Depuis son arrivée à Los Angeles, elle l'avait laissé tout décider pour elle, sans jamais faire entendre sa voix. Ni quand il avait décrété qu'elle ne retournerait pas chez Cassandra, ni quand il l'avait entraînée dans ce voyage le long de la côte, ni quand il lui avait annoncé de but en blanc qu'ils partaient le lendemain aux aurores pour San Francisco où il devait rencontrer des clients.

Comment avait-elle pu trahir ainsi sa volonté de s'assumer, de gérer seule son existence, de

cesser de s'en remettre aux décisions d'autrui pour avancer dans la vie ?

Elle était passée du père au mari en reproduisant exactement le même schéma, celui auquel elle s'était juré de mettre enfin un terme.

Fille soumise, elle était devenue épouse tout aussi soumise...

\*\*\*

— Gabrielle...

Comme chaque fois qu'elle entendait Luc prononcer son nom de sa voix grave, Gabrielle éprouva un trouble délicieux, presque comme s'il l'avait caressée.

Elle se retourna et l'aperçut dans l'encadrement de la porte. Il était habillé de noir, pantalon de laine fine et pull à col roulé en cachemire, et dans cette tenue aussi sobre qu'élégante son charme était tout simplement à couper le souffle.

— Fais attention de ne pas prendre froid, dit-il. Le vent s'est levé.

Elle se contenta de lui répondre par un sourire.

— Tu es ravissante, ce soir, ajouta-t-il en la dévorant des yeux.

Elle portait une veste ajustée qui mettait en valeur sa taille de guêpe et la rondeur de sa poitrine, ainsi qu'un pantalon cigarette qui allongeait encore sa silhouette longiligne. Ses cheveux blonds étaient serrés dans une barrette sertie de perles.

Elle frémit sous le regard de Luc tout en s'émerveillant du pouvoir qu'il avait sur elle. Il s'agissait d'une alchimie purement physique, d'une incroyable adéquation entre leurs corps et leurs épidermes, rien de plus, tenta-t-elle de se convaincre comme chaque fois qu'elle s'interrogeait sur la nature du lien qui les unissait.

— Je suis désolé de t'avoir abandonnée, déclara-t-il. Des coups de fils importants à passer. Tu ne m'en veux pas ?

— Pas du tout, assura-t-elle de son ton le plus posé. J'ai admiré le coucher de soleil, c'était magnifique. Comment aurais-je pu me sentir abandonnée ?

\*\*\*

Ses paroles étaient anodines, mais Luc comprit à sa voix trop policée, à l'imperceptible lueur qui brillait dans ses magnifiques yeux verts qu'elle se défiait de nouveau de lui.

Pendant ces quelques semaines, il avait appris à décoder son langage corporel, l'expression de son visage, les inflexions de sa voix. Il savait exactement quand elle se mettait à jouer son rôle de princesse parfaite, de façon à instaurer entre eux cette distance qu'il détestait.

— Je ne dois pas beaucoup compter pour toi si tu m'oublies à cause d'un simple coucher de

soleil ! fit-il observer, narquois.

— Un coucher de soleil exceptionnel, je te rassure ! rétorqua-t-elle en riant. Tu as fini tes coups de fil ?

— Oui, avec le décalage, de toute façon, je n'arrivais plus à joindre personne.

La brise se renforça et Gabrielle, serrant les pans de sa veste contre sa poitrine, se plongea dans la contemplation de la baie. Luc, lui, restait insensible à la beauté du paysage. Il n'avait d'yeux que pour elle, envoûté par la troublante aura de féminité qui émanait de toute sa personne.

Plus il la côtoyait, plus elle l'intriguait. Il aurait tout donné pour deviner ses pensées, connaître ses secrets. Aucune des femmes qu'il avait fréquentées auparavant n'avait éveillé à ce point sa curiosité, et il s'étonnait lui-même de l'attraction qu'elle exerçait sur lui.

Mais il se rassurait aussitôt : si elle l'obsédait à ce point, c'était tout simplement parce qu'elle était sa femme. Ils étaient unis pour le reste de leur existence, et à ce titre il était naturel qu'il veuille tout connaître d'elle. Cela lui passerait vite...

— Quel genre de patron es-tu ? demanda-t-elle tout à coup en lui lançant un regard aigu.

— Quelle drôle de question ! Pour tout te dire, je n'en ai pas la moindre idée. Mon seul but est que mes employés fournissent le travail que je leur demande.

— C'est tout ?

— Oui, répondit-il sans se démonter. Je pourrais te poser la même question, tu sais ! Quel genre de reine seras-tu, toi ? Il ne suffit pas de vouloir se faire aimer pour diriger des hommes. Un patron doit parfois être impopulaire pour faire le bonheur de ceux qui dépendent de lui. Mais cela demande une forme de courage que beaucoup n'ont pas. Regarde autour de toi ce qui se passe, en politique par exemple, et tu en auras malheureusement l'illustration !

— Je sais, concéda-t-elle. J'espère que je serai ferme quand il le faudra... mais je n'ai pas envie qu'on me craigne.

— Entre nous, l'opinion qu'ont de moi mes employés est le cadet de mes soucis, reprit Luc après un instant de réflexion. Ils sont payés pour faire marcher l'entreprise et pérenniser ainsi leur emploi, point. Il n'y a aucune implication affective dans tout cela.

— Et l'opinion que ta femme a de toi ? l'interrogea-t-elle soudain d'un ton abrupt. Tu n'y attaches aucune importance non plus ?

Il la dévisagea avec une stupéfaction incrédule.

— Mais ça n'a rien à voir ! s'exclama-t-il. Comment peux-tu te comparer à mes employés ?

Les traits de Gabrielle se crispèrent.

— Ce n'est pas si différent, asséna-t-elle sèchement. Eux comme moi, nous sommes à ta disposition, en quelque sorte. Nous restons à notre place...

Luc se remémora brusquement les paroles du roi Joseph quand ils s'étaient rencontrés à Paris pour mettre au point les derniers détails du contrat de mariage. « Gabrielle sait rester à sa place, avait-il assuré. Vous n'aurez pas de problème avec elle... »

À l'époque, l'expression ne l'avait pas choqué. Mais cette fois, elle le mettait profondément mal à l'aise. Gabrielle n'était ni son animal domestique, ni sa subordonnée ! Pourquoi parlait-elle de

sa propre personne en des termes aussi réducteurs ? Avait-elle donc une si mauvaise image d'elle-même ?

Il s'approcha d'elle, les sourcils froncés, et la prit par les épaules.

Elle se laissa faire docilement, mais malgré leur proximité physique il la sentait lointaine, distante. Comme le jour de leur mariage, elle était étrangement calme, d'une sérénité qui sonnait faux et n'augurait rien de bon.

Ce n'était pas cette femme lisse et impénétrable qu'il appréciait.

Il ne parvenait pas à comprendre comment elle pouvait être si double, d'une part la Gabrielle fouguese, merveilleusement libre et impudique, qui lui donnait tout d'elle nuit après nuit, et d'autre part cette femme si maîtresse d'elle-même qu'elle en devenait presque caricaturale.

— Tu veux vraiment continuer cette discussion ? lui murmura-t-il à l'oreille. J'avais autre chose en tête pour finir notre soirée...

Elle leva les yeux vers lui, intriguée.

— Quoi donc ? interrogea-t-elle.

— Ceci, dit-il.

Et il sortit de sa poche un écrin en cuir blanc...

Tout en tendant à Gabrielle l'écrin ouvert, il se demanda un peu tard ce qu'il était en train de faire.

A vrai dire, il avait bien failli ne pas lui offrir la bague, achetée sur une soudaine impulsion qu'il ne comprenait toujours pas...

Les yeux écarquillés, Gabrielle fixa avec une stupéfaction admirative le magnifique diamant taillé en poire qui scintillait de tous ses feux, serti dans une monture en or délicatement ciselée.

Luc lui offrait une bague, sans aucune raison ! se dit-elle en faisant un effort pour ne pas s'abandonner à la joie qui l'envahissait. Quelle était la signification de ce geste si surprenant ?

Elle le dévisagea à la recherche d'une réponse à cette question, mais resta sur sa faim. Le visage de Luc était impassible, et il avait l'air plus gêné qu'ému, constata-t-elle, désappointée.

— La pierre appartenait à ma mère. Je l'ai fait remonter pour toi, expliqua-t-il. J'espère que c'est ta taille.

Il saisit avec délicatesse la main aux longs doigts élégants de son épouse, puis, comme le jour de leur mariage, lui passa la bague à l'annulaire.

Mais pour Gabrielle, tout était différent...

Luc n'était plus l'étranger qui l'avait tant impressionnée quand elle l'avait rejoint au pied de l'autel. Certes, elle avait parfois le sentiment dérangent de ne pas le comprendre, mais son corps n'avait plus de secrets pour elle. Nuit après nuit, ils avaient appris à se connaître, au moins sur le plan physique, et leur incroyable complémentarité sensuelle était pour elle une révélation qui donnait à leur relation un caractère exceptionnel.

Elle bougea la main pour faire scintiller la pierre. La bague lui allait parfaitement.

Gabrielle possédait plus de bijoux qu'elle ne pourrait jamais en porter, hérités de sa mère et de sa grand-mère, mais aucune de ces magnifiques pièces de joaillerie n'égalait à ses yeux celle-ci.

Venant de tout autre homme elle aurait trouvé ce geste infiniment romantique, mais ce terme s'appliquait si mal à Luc... Comment devait-elle comprendre ce cadeau ?

— Le diamant est magnifique, se contenta-t-elle de balbutier d'une voix à peine audible.

Ils restèrent ainsi sans parler, sans se regarder, les yeux fixés sur la bague, et le silence entre eux se fit de plus en plus lourd, chargé de non-dits, d'émotion, d'une incroyable tension.

Puis ils levèrent la tête et leurs regards se croisèrent.

— Il est digne de ta beauté, fit observer Luc d'une voix douce.

Bouleversée par la lueur de tendresse qui brillait dans ses yeux, elle leva la main vers lui et lui effleura la joue d'une caresse légère. Le sourire complice qu'ils échangèrent alors la combla.

A cet instant, elle ne songeait à rien d'autre qu'au bonheur d'être à ses côtés. Peu lui importait les raisons pour lesquelles il lui avait offert cette bague, son attitude trop directive, ce mariage qui n'avait aucun sens : elle ne pouvait plus vivre sans lui...

Dans le taxi, Luc ouvrit son ordinateur portable pour lire ses courriels, mais au lieu de regarder l'écran il jeta à la dérobée des coups d'œil à Gabrielle.

Assise à ses côtés, elle ne cessait de tourner la main en tous sens pour faire briller son énorme diamant, avec un émerveillement de petite fille qui lui sembla absolument charmant. Elle n'avait pas remarqué qu'il l'observait, mais quand il referma son portable elle eut l'air gêné et arrêta brusquement son manège.

— Ce soir, changement de plan ! annonça-t-il avec entrain. Mon dîner d'affaires est annulé, et je t'emmène à Marin County, de l'autre côté du Golden Gate. Je veux te faire découvrir un excellent restaurant français.

Elle ne commenta pas le fait qu'encore une fois il décidait pour elle sans prendre son avis car jusqu'ici elle n'avait jamais été déçue par ses initiatives. Il connaissait les meilleures adresses et savait exactement ce qui lui plaisait. Elle n'allait pas boudier son plaisir.

— C'est vrai que tu es français pour moitié, lança-t-elle en riant. Ce qui veut dire naturellement que tu maîtrises l'art du pot-au-feu et de la poule au pot ?

— Pas du tout ! rétorqua-t-il sur le même ton. Moi et les fourneaux, ça fait deux ! Mais mon père m'a transmis le goût des bons vins, ce qui n'est pas mal non plus, non ?

— Pas si mal, en effet, surtout si tu me fais goûter tes préférés !

Ils échangèrent un sourire détendu, et Luc s'étonna de la merveilleuse complicité qui régnait entre eux... lorsque Gabrielle ne se remettait pas à jouer à la princesse inaccessible aux moments les plus inattendus.

Il ne parvenait pas à la cerner, ce qui l'agaçait fortement. C'était la première fois de sa vie qu'une femme provoquait en lui un tel abîme de perplexité, or il détestait ne pas maîtriser les situations, les hommes... et encore moins les femmes.

— J'avais projeté de t'emmener ensuite dans la Napa Valley et, à défaut de bordeaux, de te faire goûter les excellents vins californiens qu'on y produit, mais malheureusement ce sera impossible. Une urgence me rappelle à Londres. Nous partons pour l'Europe demain, expliqua-t-il d'un ton décidé.

Sans même la regarder, il la sentit se figer à ses côtés, mais elle demeura muette.

Pourquoi persistait-elle à dissimuler ses sentiments profonds ? Il aurait juré que ce qu'il venait de dire lui avait déplu, mais elle restait de marbre, en apparence tout au moins. Elle était pourtant capable de sortir de ses gonds, comme elle l'avait montré en quittant précipitamment le palais après leur mariage ! Alors que signifiait son silence persistant ?

— Tu ne réagis pas ? s'étonna-t-il. Tu n'as pas entendu ce que je viens de t'annoncer ?

Elle sembla réfléchir un instant, se redressa et posa les deux mains sur ses genoux.

— Si, j'ai très bien entendu, répondit-elle d'une voix détachée qui sonna désagréablement aux oreilles de Luc. Voilà bien longtemps que je ne suis pas allée à Londres. Et toi, tu y vas souvent ?

De nouveau, elle lui faisait la conversation comme à un dîner mondain ! C'était ridicule...

— Oui, souvent.

— Si tu le souhaites, nous pouvons séjourner dans la résidence que possède mon père à Belgravia. A moins que tu aies tes propres arrangements.

Il se souvint en effet que le roi Joseph avait mentionné l'existence d'un splendide hôtel particulier dans le quartier le plus chic de la capitale. Mais pour l'heure, peu lui importait l'endroit où ils allaient s'installer à Londres. Il était simplement infiniment las du jeu que jouait Gabrielle. Car il s'agissait bien d'un jeu, il en était de plus en plus convaincu.

— Pourquoi pas ? murmura-t-il enfin. Mais je ne sais pas combien de temps nous resterons.

— Peu importe, enchaîna-t-elle. Je vais faire prévenir la gouvernante de notre arrivée.

Il lui lança un regard noir. Que fallait-il lui dire pour qu'elle réagisse enfin ? s'interrogea-t-il, agacé. Elle semblait indifférente à tout, comme si rester deux jours ou six mois à Londres lui était parfaitement égal ! Mais en réalité il savait bien que ce n'était pas le cas : alors pourquoi ne s'exprimait-elle pas ?

Comment l'obliger à quitter ce personnage caricatural qu'elle s'était fabriqué, à redevenir la Gabrielle qu'il appréciait, cette femme de chair et de sang qui vibrait si intensément dans ses bras ?

Brusquement une idée lui vint. Une idée folle, choquante, mais qui s'imposa à lui comme la seule solution.

Il s'assura discrètement que la vitre opaque qui les séparait du chauffeur de taxi était bien tirée. Il allait lui montrer qu'il était capable de révéler en elle la vraie Gabrielle, ardente et pétrie de contradictions, et non pas cette poupée bien élevée dénuée de toute personnalité.

— Enlève ton slip, ordonna-t-il d'une voix qui n'admettait pas la réplique.

Elle s'écarta brusquement et lui lança un regard horrifié.

— Tu plaisantes ? lança-t-elle d'une voix étranglée.

— Tu as bien entendu. Fais-le, ou je le fais moi-même.

Comme elle ne réagissait pas, suffoquée, il s'agenouilla devant elle et mit sa menace à exécution.

Elle se débattit maladroitement, mais c'était peine perdue. Lutter contre Luc était voué à l'échec, elle ne le savait que trop.

— Ne t'en fais pas, murmura Luc. Le chauffeur ne peut pas nous voir.

D'abord, Gabrielle voulut protester mais s'immobilisa, haletante, quand elle sentit les mains de Luc glisser le long de ses cuisses, puis plus haut encore. Un frisson la saisit. Puis les lèvres de Luc prirent le relais de ses mains et un petit cri lui échappa.

— Luc, voyons, tu es fou ! balbutia-t-elle, affolée.

Il s'arrêta un instant et la regarda, les yeux brillants de désir.

— Je suis peut-être fou, mais c'est une si douce folie...

Il lui embrassa le creux des cuisses, là où la chair est la plus douce, et elle se cambra en arrière sous l'exquise caresse.

Luc continuait son chemin, insatiable. Il voulait lui montrer son pouvoir sur elle, lui prouver qu'entre ses bras la créature si correcte et policée pouvait se muer en chatte en chaleur. Et c'était exactement ce qui était en train de se produire.

Au fur et à mesure que la bouche gourmande de Luc se frayait un chemin jusqu'au cœur de sa féminité, la fièvre gagnait Gabrielle. Renversée en arrière, les yeux clos, elle se cambra pour mieux s'offrir à lui et se mit à gémir doucement, puis de plus en plus fort.

— Oui, murmura-t-elle dans un souffle, oui...

Il s'attardait maintenant sur son bouton secret, déclenchant chez elle des spasmes de plaisir, jusqu'à ce que la vague qu'il avait lancée parvienne à son apogée et la fasse onduler d'extase.

Cette fois, il ne s'agissait pas de comédie, se dit-il avec satisfaction en la voyant se pâmer, puis reprendre difficilement son souffle. Elle avait beau être princesse de Miravakia, aussi digne et bien éduquée qu'on pouvait l'imaginer, elle s'était donnée à lui à l'arrière d'un taxi, et dans des conditions particulièrement osées.

Elle lui appartenait, pensa-t-il avec un sentiment de triomphe.

Elle se baissa pour ramasser son slip, mais il l'attrapa avant elle.

— Pas question, murmura-t-il d'une voix sourde. J'adore l'idée qu'au restaurant la si digne princesse de Miravakia sera nue sous sa jupe, et que je serai le seul à le savoir.

Elle ne protesta pas, et il comprit à sa soudaine rougeur que cette perspective l'excitait tout autant que lui.

Mais bien sûr, elle n'en dit pas un mot...

A peine Luc avait-il présenté Gabrielle à Frank et John Federer et à leurs épouses respectives qu'elle fit aussitôt leur conquête. Pourtant les deux frères, qu'il essayait depuis des semaines de convaincre de lui vendre leur chaîne d'hôtels, n'étaient pas des tendres.

Mais elle était dotée d'un charisme exceptionnel, songea Luc en l'observant du coin de l'œil. Non seulement sa conversation spirituelle témoignait de son indéniable culture, mais elle savait aussi avoir un mot aimable pour chacun, esquisser un sourire au moment précis où il le fallait, poser la question qui mettrait son interlocuteur en valeur.

Le dîner qui promettait d'être plutôt guindé s'avéra chaleureux et détendu, grâce à la jeune femme qui mit tout le monde à l'aise sans jamais se départir de sa parfaite distinction.

De temps en temps leurs regards se croisaient, complices, confiants, et Luc s'émerveillait de la sentir de nouveau si proche de lui. Dans la transparence limpide de ses magnifiques yeux verts, il n'y avait plus ni double jeu ni faux-semblants : elle était redevenue la vraie Gabrielle, la seule qui comptait pour lui.

— Votre femme est une véritable beauté, glissa discrètement Frank Federer, l'aîné, à son hôte au moment où le serveur apportait le fromage. Et quelle classe ! Qui aurait pu penser que vous épouseriez une princesse, vous, le mauvais garçon ?

Luc eut un sourire un peu forcé. D'une part il connaissait le franc-parler de Frank, et d'autre part il ne voulait pas se l'aliéner, car il tenait absolument à lui faire enfin signer un contrat en suspens depuis plusieurs mois. Mais la façon dont Frank fixait le décolleté de Gabrielle lui était insupportable. Par bonheur, elle ne semblait pas avoir remarqué son regard insistant, ou tout au moins elle avait l'intelligence de faire comme si...

Elle était en effet particulièrement en beauté dans une robe de soie du même vert profond que ses yeux, dont le généreux décolleté révélait la naissance de sa poitrine ronde, la grâce de son cou altier, son magnifique port de tête. Elle ne quittait plus son énorme solitaire, et Luc ne se lassait pas d'admirer ses longues mains élégantes aux ongles discrètement vernis de rose pâle.

— Que voulez-vous, même les mauvais garçons finissent par se ranger, il faut croire, rétorqua-t-il après un silence.

Il ne savait que penser de l'expression que Frank avait employée pour le qualifier. Avait-il donc une si mauvaise réputation ? Si tel était le cas, son mariage ne pouvait que lui donner l'image de respectabilité qu'il souhaitait, raison pour laquelle il avait d'ailleurs choisi d'épouser Gabrielle.

— Vous avez déniché la perle rare, poursuivit Frank sans quitter des yeux la jeune femme qui bavardait avec son frère. Je vous envie, mon cher...

Luc garda son calme, mais il aurait volontiers intimé à Frank l'ordre de cesser d'importuner sa femme de son regard concupiscent.

— J'ai mis quelques années à la trouver, se contenta-t-il de faire observer d'un ton détaché.

— Le mariage est une affaire trop sérieuse pour la laisser à des gamins, affirma Frank en relâchant un bouton de sa veste de costume, trop tendue sur son ventre proéminent. Mieux vaut prendre son temps, vous avez eu raison.

Sa propre épouse, plus jeune que lui d'une bonne vingtaine d'années, s'était éclipsée pour aller aux toilettes, mais tardait à revenir. Peut-être était-elle en train de flirter avec le serveur, infiniment plus jeune et séduisant que son vieux mari, quoique certes beaucoup moins riche... Luc avait remarqué qu'elle n'avait cessé de l'observer avec un intérêt manifeste pendant qu'il leur apportait les desserts.

— Vous avez bien fait de convoler, mon cher Luc. Même un homme de votre... appétit doit se rendre à l'évidence. A la longue, le célibat, ça ne vaut rien ! Vous allez enfin vous assagir, et c'est tant mieux. La respectabilité, il n'y a que ça de vrai !

Cette fois encore, Luc faillit répliquer à Frank Federer quelques mots bien sentis lui intimant de s'occuper de ses affaires, mais il se tint coi. Inutile de le mettre de mauvaise humeur : ce contrat valait des millions.

Le rire perlé de Gabrielle interrompit leur conversation. Elle était en train de raconter son enfance royale aux deux autres convives qui semblaient captivés.

— ... et le jour où j'ai failli renverser le vase en cristal offert à mon arrière grand-père par l'empereur de Russie ! s'écria-t-elle. Je jouais au petit cheval dans le salon d'apparat, et ça aurait pu très mal se terminer. Je n'ose pas penser à la tête qu'aurait fait mon père si je l'avais cassé ! conclut-elle, amusée.

A l'entendre, son enfance au palais avait été une longue partie de plaisir, ce dont Luc doutait. Il était prêt à parier que la petite orpheline esseulée avait vécu des années plutôt tristes entre un père rigide et sévère et les règles strictes de l'étiquette.

— Vous savez, reprit Frank après un moment de réflexion, je ne vous cache pas que nous étions réticents devant votre offre d'achat. Votre réputation de célibataire sulfureux cadrait mal à avec l'image familiale de la chaîne que nous souhaitons conserver. Votre mariage a tout changé. Et qui pourrait refuser quoi que ce soit à l'époux d'une si charmante personne ? Je suis sûre qu'elle sera un facteur d'équilibre dans votre vie.

Quel toupet ! pensa Luc, exaspéré. Voilà que ce vieux libidineux marié à une femme aussi jeune qu'intéressée lui donnait des leçons de morale ! Il avait une folle envie de le remettre à sa place.

Mais de nouveau, la raison prit le dessus.

— J'en suis certain, déclara-t-il d'un ton posé.

— Je crois que nous allons faire affaire, lança alors Frank Federer.

Les deux hommes scellèrent leur accord d'une poignée de main, geste qui n'échappa pas à Gabrielle.

De l'autre bout de la table, elle croisa le regard de son mari, et ils échangèrent un sourire de discrète connivence.

Sans la présence magnétique de Gabrielle, il n'aurait peut-être jamais réussi à convaincre Frank, pensa Luc.

Il lui devait une fière chandelle, et il lui tardait de lui exprimer sa gratitude.

Il savait d'ailleurs déjà exactement comment il allait s'y prendre...

Londres était si gris et triste après le soleil et la chaleur de la Californie ! songea Gabrielle en nouant un foulard de soie pour protéger ses cheveux de la pluie fine qui tombait depuis le matin.

Elle traversa la rue à la hâte et s'engouffra chez Harrods, le grand magasin le plus sélect de Londres. Une fois à l'intérieur, elle enleva son foulard et déboutonna son imperméable. Par bonheur, son ravissant tailleur Chanel n'avait pas été mouillé, pas plus que ses élégants escarpins en veau noir.

Elle remit en place ses boucles blondes d'un geste de la main et jeta un coup d'œil autour d'elle, ravie de se retrouver dans ces lieux presque mythiques et d'admirer encore une fois la vaste rotonde de verre, les décorations de stuc surchargées et les sols en mosaïque de marbre.

Harrods était en effet une véritable institution londonienne, emblème des traditions immuables et du style de vie anglais. On y trouvait les marques internationales les plus élégantes, mais aussi le plus grand choix de thés, de tartans écossais et de cakes, ainsi qu'une incroyable sélection de coffrets à pique-nique en osier garnis de vaisselle en porcelaine et de verres en cristal.

Petite fille, Gabrielle y avait fait d'innombrables visites avec son père. Le roi Joseph vaquait à ses achats et la laissait en compagnie d'une gouvernante, libre d'errer dans les rayons à sa guise. Ils se retrouvaient ensuite dans le salon de thé au charme désuet scrupuleusement préservé et buvaient de l'Earl Grey à température idéale dans des tasses en porcelaine fleurie, accompagné de scones et de muffins.

Quand elle était chez Harrods, c'était comme si elle se retrouvait en enfance, et elle adorait ça.

— Mais voici la charmante madame Garnier ! s'exclama derrière elle une voix mâle au fort accent italien.

Elle se retourna, surprise. Qui l'interpellait aussi familièrement ?

Elle reconnut immédiatement Silvio, le paparazzi avec lequel Luc s'était battu lors des obsèques de ses parents. Que lui voulait-il ? s'interrogea-t-elle, soudain méfiante.

Il portait un jean délavé et une veste informe qui sentait le tabac à dix mètres, et sa barbe était négligée. Elle s'efforça de dissimuler le dégoût immédiat qu'il lui inspirait. Mieux valait ne pas se mettre à dos un tel énergumène... D'après ce que lui en avait dit Luc, il pouvait être dangereux.

— Je vous dérange, Votre Altesse Royale ? demanda-t-il d'un ton narquois qui déplut immédiatement à Gabrielle. Vous aviez l'air songeur... Triste, peut-être ?

— Pas du tout. Nous nous connaissons ? demanda-t-elle en affichant son air le plus royal.

— Nous nous sommes croisés dans un restaurant de Los Angeles il y a quelques semaines. Votre mari venait juste de dénicher dans votre cachette, après votre fuite de Miravakia, ajouta-t-il en la regardant droit dans les yeux. Ce devait être une sale période pour vous.

Quel affront ! pensa-t-elle, choquée et horrifiée tout à la fois. Personne ne s'était jamais permis de lui parler ainsi ! Que lui voulait ce personnage nauséabond ?

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, monsieur. Nous étions en voyage de noces, et nous dînions au restaurant, voilà tout. D'ailleurs, vous ne vous êtes pas présenté, acheva-t-elle d'un ton

glacial. A qui ai-je l'honneur ?

— Silvio Domenico, répondit-il avec une agressivité mal contrôlée. Vous m'avez fait de la peine, ce jour-là, ajouta-t-il d'un ton faussement compatissant qui exaspéra Gabrielle.

— Excusez-moi, monsieur, mais j'ai des courses à faire, déclara-t-elle en s'éloignant.

— Attendez ! J'ai des choses à vous dire, que vous feriez mieux d'écouter.

— Je ne vois pas...

Il la coupa brutalement.

— Vous savez peut-être que votre mari obligeait ses maîtresses à s'engager par écrit à ne rien révéler de leur liaison ? lança-t-il d'un ton mauvais.

Gabrielle accusa le coup. Elle ne devait pas se laisser déstabiliser, pensa-t-elle, car c'est exactement ce qu'il cherchait. D'autant qu'il mentait certainement. Elle n'imaginait pas Luc soumettre ses conquêtes à ce genre d'exigence.

— Je vous avouerais que ce que mon mari a fait lorsqu'il était célibataire ne m'intéresse pas, affirma-t-elle sèchement. Je considère qu'il y a prescription.

— Vous avez tort. Le problème n'est pas ce qu'il a fait autrefois, mais ce qu'on en sait aujourd'hui.

Elle se redressa et le fustigea du regard.

— Cette conversation a assez duré. Au revoir, monsieur, asséna-t-elle de son air le plus hautain.

Comme elle voulait s'éloigner, il la rattrapa par le bras.

— Vous avez entendu parler de Rosalinda, bien sûr ?

Gabrielle resta de marbre, mais elle savait très bien qu'il s'agissait de la dernière petite amie de Luc avant leur mariage, une actrice italienne au corps sculptural, dont elle avait vu maintes photos lorsqu'elle s'était renseignée sur son fiancé. Une véritable beauté, une star dans son pays.

La seule idée que Luc avait fait l'amour à cette créature de rêve la glaçait. Mais, comme elle l'avait dit à cet horrible Silvio, il y avait prescription. Elle ne devait plus y penser.

Elle jeta un regard vers lui et comprit à son air mauvais qu'il ne la laisserait pas en paix tant qu'il ne lui aurait pas dit ce qu'il avait à lui dire.

— Venons en au fait, monsieur Domenico. Si vous avez une information à me communiquer, je vous écoute. J'ai peu de temps à ma disposition, figurez-vous. Que me voulez-vous ?

— Moi, rien. Vous, si, quand vous saurez ce que je sais sur votre mari et Rosalinda.

Gabrielle sentit sa gorge se nouer, mais ne broncha pas.

— Si vous êtes venu me parler du passé de mon mari, vous perdez votre temps. Je vous ai dit que ça ne m'intéressait pas, articula-t-elle avec difficulté.

— Erreur. Je pense que si je vous explique ce que j'ai en ma possession, vous allez être intéressée, Votre Altesse. Très intéressée. D'autant que ce quelque chose pourrait fort bien atterrir dans les services de rédaction de certains magazines que vous ne tenez pas en haute estime. Sauf, bien sûr, si vous vous montrez raisonnable.

Gabrielle sentit un froid glacial l'envahir.

— De quoi s’agit-il, monsieur Domenico ? bredouilla-t-elle piteusement.

— D’un DVD.

— Un DVD ?

Un sourire sardonique se dessina sur les lèvres minces du paparazzi. Il semblait se délecter de voir le doute gagner peu à peu Gabrielle.

— Vous voulez des détails ? demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien voilà, commença-t-il d’un ton triomphant. La jeune Rosalinda a un défaut, elle aime filmer ses ébats au lit. Moi qui ai eu le privilège de visionner la scène, je dois dire que j’ai été impressionné par les performances de votre époux, ajouta-t-il sur le ton de la confiance. Un véritable étalon. Vous avez de la chance. Je...

— Je vous interdis ! coupa Gabrielle, soudain blême. Tout ceci n’est qu’un tissu de mensonges. Jamais Luc n’accepterait d’être filmé dans cette situation !

Silvio éclata d’un rire abject.

— Parce que vous imaginez que Rosalinda lui a demandé de prendre la pose ? Vous êtes naïve, Votre Altesse. Il a été filmé à son insu, naturellement...

Gabrielle eut la sensation atroce que le monde s’écroulait sous ses pieds. Pourtant, autour d’elle, les acheteurs continuaient à se presser devant les stands, les vendeuses à faire leur travail, les ascenseurs à transporter les clients, mais pour elle tout semblait s’évanouir dans un étrange brouillard.

Je fais un cauchemar, se dit-elle, je fais un cauchemar et je vais me réveiller...

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ? balbutia-t-elle enfin.

Silvio afficha un air réjoui.

— Vous ne devinez pas ? Parce que si vous ne vous montrez pas compréhensive, le petit film en question se retrouvera sur internet dès demain matin. Je suis sûr que vous trouveriez ça désagréable, n’est-ce pas ?

Bien sûr, il s’agissait d’un chantage, comprit Gabrielle. De la part de cet ignoble individu, cela n’avait rien d’étonnant. Elle redressa la tête et affronta le regard fourbe de son interlocuteur. Il allait falloir jouer serré.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d’une voix plus ferme.

— Rendez-vous ici même, demain à midi, dit-il, lapidaire. Vous apporterez dix mille livres en petites coupures, et je vous rendrai le DVD. Vous ne préviendrez personne de tout ceci, et vous viendrez seule. Dans le cas contraire, je mettrai cette vidéo en ligne dans l’heure qui suivra. Vous avez compris ?

Elle ne répondit pas. Incapable de parler, elle semblait tout à coup devenue l’ombre d’elle-même.

— A demain donc, ma jolie ! lança d’un ton guilleret Silvio avant de s’évanouir dans la foule.

— Tu es bien silencieuse, fit observer Luc, tandis que le serveur leur apportait le café.

Il se renfonça dans son fauteuil et observa la jeune femme d'un œil intrigué.

Pourvu qu'il ne devine rien, songea Gabrielle, affreusement mal à l'aise.

Ils dînaient au Ritz, mais elle ne prêtait pas attention au décor somptueux, aux personnalités politiques assises à la table à côté, à l'atmosphère de luxe feutré qui régnait dans la magnifique salle aux boiseries dorées. Depuis le début du repas, elle n'avait d'yeux que pour son mari, dont le visage aux traits virils lui paraissait plus fascinant encore sous la chaude lumière des bougies.

— Le soleil de la Californie me manque, répondit-elle en guise d'explication.

Elle aurait dû le mettre au courant de son entrevue avec Silvio, mais elle en était incapable.

Pourtant, elle avait eu mille occasions de le faire depuis qu'ils s'étaient retrouvés dans l'hôtel particulier de Belgravia peu avant de partir au restaurant. Ils s'étaient changés ensemble tout en bavardant de choses et d'autres. Dans la voiture, Luc lui avait raconté sa journée, évoquant même la demande d'interview d'un journaliste, qu'il avait bien sûr refusée. C'était le prétexte ou jamais, mais elle ne l'avait pas saisi.

Ce n'était pas la honte d'avoir cédé à Silvio Domenico qui l'arrêtait, mais la volonté de protéger Luc.

Sa haine de la presse à scandale en général et de l'individu en particulier était telle que cette nouvelle lui porterait un coup fatal. Elle imaginait déjà sa rage, son impuissance, sa souffrance intérieure.

Car elle avait compris que derrière l'homme dominateur et insensible que tous connaissaient, Luc était aussi un être à fleur de peau, beaucoup plus fragile qu'il en avait l'air. Était-ce son histoire familiale, celle d'un enfant livré à lui-même, élevé sans amour, qui l'avait poussé à cacher aux autres sa sensibilité, sa capacité à ressentir et à souffrir ?

Elle l'ignorait, mais la seule pensée du choc qu'il éprouverait en apprenant l'odieux chantage de Domenico l'incitait à garder le silence.

En payant, elle réglait définitivement le problème : Luc ne saurait jamais rien, il resterait préservé de toute cette ignominie dans laquelle, comme elle, il n'était qu'une victime.

Le plus difficile à présent était d'avoir un comportement aussi normal que possible pour qu'il ne se doute de rien.

L'orchestre qui jouait en sourdine depuis le début du repas attaqua un slow langoureux, et Luc se pencha vers Gabrielle.

— Si on dansait ? suggéra-t-il.

Danser ? Voilà qui ressemblait tellement peu à Luc ! songea-t-elle, surprise.

— Tu crois vraiment ? balbutia-t-elle, décontenancée.

— Oui, je crois, confirma-t-il en se levant et en l'entraînant vers la piste où évoluaient déjà quelques couples.

Il la serra contre lui et elle trouva naturellement sa place contre son épaule, leurs deux corps fondus l'un dans l'autre, comme si de tout temps ils avaient été créés pour se compléter, songea Gabrielle, bouleversée.

Ils n'avaient dansé qu'une seule fois ensemble, le jour de leur mariage, et c'était alors la première fois que Luc la tenait dans ses bras. Elle se souvenait comme si c'était hier de son affolement quand elle avait senti son corps mâle contre le sien, du frisson qui l'avait parcourue quand ses cuisses puissantes avaient effleuré les siennes.

Sur le plan physique, l'émotion était la même, aussi vive et troublante qu'au premier jour. Mais Luc n'était plus l'être énigmatique que son père l'avait obligé à épouser. Elle avait appris à le connaître, à l'apprécier, à percer la carapace derrière laquelle il se protégeait. Et il ne lui en était que plus cher...

Au-delà de l'exceptionnelle alchimie sensuelle qui les unissait, elle se sentait en profonde communion avec lui, malgré les circonstances absurdes de leur mariage, malgré sa dureté apparente.

Luc était un écorché vif, un homme que son histoire familiale avait rendu solitaire. Et son seul désir était de le rendre heureux, de l'apaiser enfin.

C'est à cet instant précis que la vérité s'imposa à elle, aussi claire et limpide que le diamant qu'il lui avait offert.

Cela pouvait paraître incroyable, mais elle était tout simplement éperdument amoureuse de son mari ! Comment n'avait-elle pas compris plus tôt ce qui lui apparaissait désormais comme une évidence ?

L'émotion la fit trébucher. Luc la retint en accentuant la pression de son bras sur sa taille.

— Tu ne te sens pas bien ? murmura-t-il, inquiet.

Elle se força à reprendre le dessus et lui sourit.

— Si, très bien, assura-t-elle.

— Veux-tu que nous allions nous asseoir ?

— Non, dansons, fit-elle d'une voix étranglée.

Il l'enlaça de nouveau et elle s'abandonna à son étreinte possessive, tout en se remémorant le moment où elle l'avait vu pour la première fois, impressionnant de virilité et de classe, aussi intimidant qu'attirant. A son insu, il avait aussitôt pris possession de son esprit, de ses sens, de son cœur. Elle avait mis son trouble sur le compte de la faiblesse, de l'appréhension, mais en réalité il avait déjà fait sa conquête.

Elle se serra contre lui, frissonnante d'émotion. Il était l'homme de sa vie, pensa-t-elle, et elle le chérirait jusqu'à la fin de ses jours. Elle ne laisserait personne lui faire du mal, et surtout pas Silvio Domenico.

Dix mille livres, ce n'était rien pour assurer la tranquillité d'esprit de Luc, lui épargner le choc que pouvait engendrer la diffusion d'une vidéo compromettante.

— On rentre ? susurra-t-elle. Tu ne crois pas qu'on serait mieux au lit ?

Il lui rendit son œillade lourde de sous-entendus.

— Je ne crois pas, répliqua-t-il, j'en suis sûr...

\*\*\*

Quand, une heure plus tard, ils pénétrèrent dans leur chambre, Gabrielle s'immobilisa face à Luc et lui prit la main.

— Ce soir, c'est moi qui prends la direction des opérations, déclara-t-elle d'un ton grave.

Il la regarda, étonné et ravi.

— Avec plaisir, enchaîna-t-il tandis qu'une lueur sensuelle s'allumait dans son regard. Je suis à ton entière disposition...

Sous la lumière tamisée des lampes de chevet, elle était plus éblouissante que jamais, pensa-t-il. Sa robe légère dessinait ses courbes féminines, révélant la naissance de sa poitrine, la peau nacrée de ses épaules, et une vague de désir le submergea. Il résista pourtant à l'envie de l'entraîner vers le lit et de lui faire l'amour sans plus attendre.

L'idée d'inverser les rôles n'était pas pour lui déplaire, bien au contraire. Il savait déjà qu'au lit Gabrielle était capable d'une imagination débordante, et sa proposition avivait encore l'envie qu'il avait d'elle.

Il dénoua lentement sa cravate, tandis qu'elle lui déboutonnait sa chemise. Quand il fut torse nu, elle lui posa les mains sur la poitrine et resta ainsi quelques minutes, peau contre peau, tandis que la tension montait en eux à l'unisson.

— Que veux-tu ? murmura-t-il sans la quitter des yeux.

— Toi. Rien que toi. Enlève-moi ma robe, Luc...

Sa voix était grave, son regard implorant. Comment aurait-il pu ne pas lui obéir, alors qu'il avait rêvé toute la journée de son corps magnifique ?

Il s'exécuta sans un mot, prenant à dessein son temps pour attiser encore le feu qui les consumait l'un et l'autre.

— Maintenant, déshabille-moi, murmura-t-elle. Complètement.

— J'aime ce genre d'ordres, fit-il observer en lui dégrafant son soutien-gorge de soie noire, libérant les globes voluptueux de ses seins.

Quelques secondes plus tard, son string assorti rejoignit la robe sur la moquette.

— Et maintenant ? demanda Luc.

— Maintenant, ferme les yeux...

Il lui obéit. Elle prit ses deux mains dans les siennes et les posa sur ses seins dont les mamelons roses s'étaient déjà durcis. Puis elle s'approcha et lui effleura la bouche d'un baiser. Il frémit, comme électrifié, mais se retint de lui répondre. C'était aussi nouveau qu'excitant d'être passif, de laisser les lèvres de Gabrielle presser les siennes, sa langue forcer le barrage de ses dents, de retenir jusqu'à l'insupportable l'envie de l'embrasser à son tour pour la forcer à prendre plus

encore l'initiative.

Enfin, n'y tenant plus, il céda à l'urgence du désir qui l'embrasait. Il la plaqua contre lui pour qu'elle n'ait plus aucun doute sur l'ampleur de son érection.

Alors elle lui déboutonna son pantalon et s'agenouilla devant lui, osant les gestes les plus érotiques. La caresse de sa bouche gourmande était si affolante qu'il ne put retenir un gémissement. Jamais aucune femme n'avait eu un tel empire sur ses sens : comme si elle était douée d'un pouvoir de divination, Gabrielle savait exactement ce qu'il attendait d'elle sans oser le lui demander.

— Gabrielle, murmura-t-il, tu me rends fou...

Elle se releva enfin et l'entraîna vers le lit.

— Je ne peux plus attendre, balbutia-t-il d'une voix rauque en l'attirant à lui.

Alors, éblouie du pouvoir qu'elle avait sur lui, Gabrielle s'assit sur lui et le guida en elle.

Ce fut le début d'une très longue nuit...

Voilà déjà une heure que Luc avait reçu le coup de fil de Domenico, mais il ne pouvait toujours pas y croire.

Et pourtant, il se dirigeait docilement vers Harrods, exactement comme le lui avait ordonné cet homme qu'il détestait.

« Ce que je vais vous raconter sur votre tendre épouse ne va pas vous plaire, avait commencé Domenico d'une voix suave. Elle m'a approché pour me proposer des photos de vous deux pendant votre lune de miel, en intéressante posture. Vous voyez ce que je veux dire ? »

D'abord, Luc était resté muet de surprise et d'indignation.

« Je ne vous crois pas une seconde ! avait-il enfin rétorqué d'une voix cinglante. Si vous continuez, je vous fais arrêter pour diffamation !

— Tout doux, l'ami. Je peux prouver ce que j'avance. J'ai rendez-vous avec elle chez Harrods à midi, et nous procéderons à l'échange. Photos contre billets. Une jolie somme qu'elle m'a extirpée, soit dit en passant. Elle est gourmande, la petite ! Midi, Harrods, rayon maroquinerie. Vous ne risquez rien à venir vérifier ! » avait-il conclu d'un ton guilleret avant de raccrocher brutalement.

Luc avait d'abord eu des envies de meurtre, et puis le doute s'était insinué dans son esprit. Était-ce un piège tendu par le paparazzi ? Gabrielle était-elle réellement rentrée en contact avec lui pour monnayer des photos d'eux en train de faire l'amour ? C'était absurde, évidemment ! Il la savait incapable d'un acte aussi vil. Et pourtant... Le rendez-vous et l'heure étaient précis, pourquoi ne pas s'assurer de visu que Domenico bluffait ?

Avec la sensation terriblement culpabilisante de trahir Gabrielle, il avait prétexté une urgence et quitté à la hâte son bureau.

A mesure qu'il approchait de Harrods, son malaise augmentait. Comment pouvait-il faire l'insulte à son épouse de la croire capable d'un geste aussi abject ? Gabrielle, si délicate, si peu vénale ! Si elle l'apprenait, jamais elle ne lui pardonnerait, et elle aurait raison...

Une fois arrivé chez Harrods, il était sur le point de faire demi-tour devant un stand de somptueux sacs en cuir, honteux et confus, quand il l'aperçut.

Un étai lui enserra la poitrine, et il crut qu'il allait perdre connaissance. C'était bien elle, et à l'évidence elle n'était pas venue faire des courses. Elle cherchait quelqu'un, comme le prouvait son regard agité, son air aux aguets. Elle avait rendez-vous, c'était clair.

A cet instant Domenico surgit de l'escalator et elle le repéra. Elle s'avança vers lui d'un pas décidé, une expression tendue sur le visage. Ils ne prononcèrent pas une parole, mais se contentèrent d'échanger deux enveloppes.

Avec une incrédulité horrifiée, Luc assista à toute la scène, dissimulé derrière un pilier, et il crut que son sang se figeait dans ses veines.

Puis Gabrielle glissa l'enveloppe dans son sac et s'éloigna, aussi gracieuse et élégante que d'habitude, comme si ce qu'elle venait de faire était pour elle sans signification. Domenico quitta

les lieux par une autre porte, non sans avoir jeté à Luc un regard de triomphe narquois.

Luc resta un moment prostré, cherchant sa respiration, anéanti.

Il n'arrivait pas à croire ce qu'il avait vu, et pourtant il n'avait pas rêvé.

Gabrielle avait pactisé avec Silvio Domenico, celui-là même qui avait réussi à s'infiltrer dans l'assistance lors des obsèques de ses parents au mépris de toute décence, et qu'il avait failli étripper de ses mains ! L'être qu'il détestait le plus au monde !

Non seulement Gabrielle le trahissait avec un individu pour lequel il avait le plus profond mépris, mais elle utilisait précisément le genre de méthode qu'il exécrait en le donnant en pâture aux magazines à scandale !

Comment avait-il pu se tromper à ce point sur son compte, partager tant de moments d'exception avec elle, alors qu'elle se moquait de lui et n'hésitait pas à le traîner dans la fange ?

Elle ne valait pas mieux que toutes les autres, que sa propre mère qui adorait mettre en scène ses extravagances pour qu'on parle d'elle dans la presse people. Elle était même dix fois pire !

Il n'aurait dû éprouver que de la rage, mais constatait avec désarroi qu'il ressentait un profond désespoir.

Abasourdi, il commençait à entrevoir la triste réalité : pour son malheur, il nourrissait pour cette épouse indigne quelque chose qui ressemblait bel et bien à un sentiment amoureux...

\*\*\*

Au moment même où elle pénétrait dans le salon, Gabrielle sentit que quelque chose n'allait pas.

Vêtu d'un pull en cachemire noir ras du cou qui dessinait son torse puissant et d'un pantalon qui soulignait la longueur de ses interminables jambes, Luc était installé dans le sofa dans une pose apparemment alanguie, mais son langage corporel témoignait de sa tension. Ses muscles étaient contractés, ses traits crispés, et une lueur trouble assombrissait le gris de ses yeux. Exactement comme le jour où il était venu la retrouver chez Cassandra, furieux, songea Gabrielle, vaguement inquiète.

Elle le dévisagea avec attention et fronça les sourcils.

— Aurais-tu un problème ? demanda-t-elle.

Il la fixa avec une animosité presque palpable. Comme s'il était redevenu l'étranger inquiétant du début de leur mariage, pensa-t-elle.

— As-tu passé une bonne journée ? rétorqua-t-il comme s'il n'avait rien entendu.

— Oui, très bonne, assura-t-elle en affichant un ton léger qui sonna terriblement faux. J'ai déjeuné avec des amies, c'était très sympa. Et toi ?

— Rien de spécial...

Il lui lança un regard accusateur qui acheva de la déstabiliser.

— Dis-moi, où sont-elles ? demanda-t-il d'un ton abrupt.

— De qui veux-tu parler ? rétorqua-t-elle, stupéfaite.

— Pas de tes amies, et tu le sais très bien.

Cette fois, c'était grave, songea Gabrielle. Que lui reprochait-il ?

— Que se passe-t-il, Luc ? interrogea-t-elle enfin. Tu es si bizarre !

Il avait l'air aussi froid et distant qu'au début, avant qu'elle ne tombe amoureuse de lui, avant qu'elle ne pense que leur mariage pouvait marcher, ajouta-t-elle en son for intérieur.

— Tu devrais te méfier, Gabrielle, conseilla Luc d'une voix menaçante.

Le cœur serré, elle le dévisagea sans comprendre. Pourquoi était-il si distant tout à coup, si hostile ?

— Me méfier de quoi ? De qui ?

— Ne me prends pas pour un idiot, tu sais très bien de quoi je parle.

Son regard était glacial, son expression crispée, et brusquement la panique envahit Gabrielle. Comment rentrer en contact avec lui alors qu'elle se heurtait à un mur ?

— Où sont-elles ? répéta-t-il.

— Mais de quoi parles-tu ?

— Des photos, bien sûr ! explosa-t-il avec une violence mal contenue.

Elle écarquilla les yeux.

— Luc, voyons, je ne comprends pas ! s'exclama-t-elle, en plein désarroi.

Il la fusilla du regard.

— Moi, je comprends très bien. Tu devais avoir un appareil automatique, que tu as programmé après l'avoir dissimulé là où il fallait. J'avoue que je n'ai rien vu, ajouta-t-il avec un cynisme amer. Tu t'es bien débrouillée. Tu as fait ce que tu voulais, n'est-ce pas ? Un grand pied de nez à ton père, et à ton mari par-dessus le marché ! Quelle belle preuve d'émancipation ! Si les conséquences n'étaient pas si graves, j'en rirais presque...

— Luc ! balbutia-t-elle, au supplice.

— A vrai dire, c'est la seule explication que je puisse trouver. L'argent, tu en as, la célébrité, tu l'as. Mais tu en avais assez d'être la fille docile, parfaite, celle qui fait toujours tout ce qu'on attend d'elle. Tu as voulu t'affirmer, comme une gamine de quinze ans en rébellion contre son milieu. Avec ces photos, tu casses ton image plus encore que personne n'aurait osé l'imaginer ! Personne ne te prendra plus pour une petite dinde, ça c'est sûr !

— Mais, je...

— Tu avais probablement tout prévu depuis le début, coupa-t-il. Décidément, tu es encore meilleure comédienne que je le croyais, mais cette fois tu fais plutôt dans le sordide ! Peut-être as-tu une nouvelle carrière devant toi : actrice de porno, ça te tente ?

Gabrielle le dévisageait avec horreur. Pourquoi l'insultait-il ainsi ? Brusquement, elle comprit qu'il avait eu vent de son entrevue avec Domenico. C'était la seule explication possible...

— Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit, commença-t-elle d'une voix mal assurée, et qui ne va pas te plaire. Je voulais t'aider.

Il lui lança un regard soupçonneux. Qu'allait-elle encore inventer ? Elle lui avait tellement menti qu'il ne pouvait plus la croire !

— Ah oui ? Et de quoi s'agit-il ?

— J'ai rencontré Silvio Domenico...

Il la dévisagea, partagé entre la rage et la stupéfaction.

— Et en plus, tu as le toupet de l'admettre ! balbutia-t-il, effaré.

Curieusement, elle semblait aussi stupéfaite que lui. Essayait-elle d'éteindre ses soupçons en jouant l'innocente ? C'était trop tard, bien trop tard...

— Alors tu savais ? murmura-t-elle.

— Oui, je savais.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue tout de suite ?

— C'est tout ce que tu as à dire ? hurla-t-il. Alors que toute cette histoire est sordide, que je ne pouvais qu'en sortir déshonoré, et toi avec !

Elle secoua la tête, de plus en plus perdue.

— Mais justement, j'ai cru bien faire !

Quelle menteuse, se dit-il, quelle horrible menteuse ! Comment pouvait-elle continuer à le regarder en face, après sa dégradante trahison ? Comment pouvait-elle oser plaider sa cause ?

Une bouffée de rage impuissante le submergea. Pour la première fois de sa vie, il avait fait confiance à une femme, il avait relâché la garde, et l'ironie du sort voulait qu'il ait choisie la plus indigne de toutes. Gabrielle, cette créature à la fois ange et démon, dont il n'avait rien perçu du sordide manège.

Personne avant elle n'avait osé le mortifier ainsi, l'humilier de la sorte. Elle allait payer. Il ne savait pas encore comment, mais il trouverait.

— Tu croyais m'aider ?

— Oui, expliqua-t-elle d'une voix à peine audible. Domenico m'a approchée hier, il m'a parlé d'une vidéo.

— Arrête, coupa-t-il, lapidaire. J'en ai assez de tes mensonges. Je me suis toujours juré de ne jamais imiter mes parents si je me mariais un jour, et pourtant c'est exactement ce qui se passe par ta faute. J'ai l'impression d'être mon père, que ma mère n'a cessé de mener en bateau, de traîner dans la boue. Il faut croire qu'il aimait ça, puisqu'il lui revenait toujours. Mais moi, c'est différent, ajouta-t-il d'une voix cinglante. Tu m'as eu une fois, tu ne m'auras plus, Gabrielle.

Il comprit alors qu'il lui en voulait encore plus d'avoir révélé en lui la vulnérabilité qu'il avait toujours réussi à cacher jusque-là que d'avoir vendu ces photos. Pour son malheur, il avait laissé Gabrielle ouvrir une brèche dans le mur infranchissable qu'il avait construit autour de lui, et elle en avait honteusement profité. Jamais plus il n'accorderait sa confiance à une femme.

— Luc..., murmura-t-elle d'une voix faible.

— Ce mariage était une aberration, et je n'aurais jamais dû me fier à ce que j'ai vu à Nice. Tu jouais déjà probablement la comédie.

— Nice ? Nous ne nous sommes jamais vus à Nice.

— Si. Je t'ai suivie. Espionnée. Pour m'assurer que tu étais digne de devenir ma femme. Tu

m'as bien berné, n'est-ce pas ? Comme tu as dû trouver ça drôle ! Mais c'est fini, ma belle. J'ai demandé l'annulation de notre mariage. Mes avocats travaillent déjà sur le dossier, pour le régler le plus rapidement possible. Il s'agit d'une annulation pour faute, naturellement, ajouta-t-il.

Gabrielle, blême, se tordit les mains.

— Pourquoi, Luc ?

— Ne perds pas ton temps à discuter, Gabrielle, je ne t'écouterai pas. Tu as trahi toutes tes promesses, ta parole n'a plus de valeur pour moi.

— J'ai cru bien faire ! protesta-t-elle faiblement dans un dernier sursaut. Crois-moi, Luc, je t'en prie ! Je t'aime !

Et en plus, elle osait jouer sur la corde sensible pour essayer de l'attendrir, pensa Luc, hors de lui. Il fixa un long moment son visage aux traits ravagés, ses yeux rougis, et encore une fois songea qu'elle aurait dû faire du théâtre. S'il n'avait pas connu les dessous de l'affaire, il aurait été convaincu qu'elle était effectivement désespérée.

— Une dernière tentative pour m'amadouer ? Cette fois, c'est raté, ma chère.

— Je t'aime, Luc, je t'aime..., répéta-t-elle, à bout d'argument.

Il la saisit sans ménagement par les épaules, et pendant un court instant de folie eut envie de la serrer contre lui et d'écraser sa bouche contre la sienne. Pour la punir, pour s'enivrer encore une fois du goût de ses baisers ? Il n'aurait pu le dire, et peut-être d'ailleurs valait-il mieux qu'il ne le sache pas...

— Tu apprécies ce que je fais avec ton corps, c'est tout, asséna-t-il brutalement. Ne te gargarise pas de mots ronflants. Je m'en vais. Je ne veux plus jamais te voir. Jamais. Désormais, nous communiquerons par avocats interposés.

— Luc...

Gabrielle était à bout. C'était trop de souffrance, trop d'incompréhension. Elle ne put retenir ses larmes, qui se mirent à couler lentement sur ses joues.

Puis, anéantie, elle tomba à genoux sur le tapis et se cacha le visage dans les mains.

Luc la regarda sans dire un mot, puis se détourna et se dirigea vers la porte.

Il fallait qu'il parte, pensa-t-il. S'il restait une minute de plus, il se sentait capable de commettre la plus grande erreur de sa vie : la relever et la prendre dans ses bras...

\*\*\*

Il fallut presque deux semaines à Gabrielle pour comprendre qu'en effet Luc avait disparu de son existence aussi brutalement qu'il y était rentré.

Le lendemain de cette scène atroce, il envoya quelqu'un chercher ses affaires à Belgravia. Gabrielle essaya de l'appeler sur son mobile, mais il ne répondit pas à ses appels. Sa secrétaire, harcelée, finit par lui répondre qu'il avait quitté l'Angleterre pour une durée indéterminée.

La mort dans l'âme, Gabrielle se résolut à prendre contact avec son père pour lui expliquer la situation, et essuya en silence le courroux paternel. Par bonheur, Joseph ne lui demanda pas d'explication. Pour lui, tout était clair : c'était forcément sa faute à elle, elle n'avait que ce qu'elle méritait.

— Rentre, lui ordonna-t-il sèchement. Mariée ou divorcée, tu restes la future reine. Il est grand temps d'essayer de redorer ton blason si c'est encore possible.

Se retrouver à Miravakia dans ces conditions fut pour Gabrielle un terrible choc. C'est seulement là qu'elle prit conscience de la perte irréparable qu'elle venait de subir. Les premiers jours, elle avait vécu dans une sorte de brouillard, tellement choquée qu'elle ne comprenait pas vraiment ce qui lui arrivait.

Mais au palais, dans sa chambre de jeune fille, les nuits d'insomnie se succédaient avec une régularité désespérante. Elle se tournait et se retournait dans son lit, revivant en pensée sa dernière et atroce entrevue avec Luc, anéantie par le chagrin.

\*\*\*

Un matin, elle prenait son petit déjeuner en face de son père dans un silence pesant, selon leur immuable rituel, quand le roi Joseph leva le nez de son journal.

— Quand je pense que tu as été suffisamment gourde pour ne pas être capable de garder ton mari ! s'exclama-t-il d'un ton méprisant. Qu'est-ce que je vais faire de toi à présent ?

Suffoquée d'indignation, Gabrielle reposa sa cuillère.

Depuis son retour, son père n'avait pas eu un seul mot de compassion pour elle, ne s'était pas posé un instant la question de savoir si elle souffrait. Comme d'habitude, il ne s'intéressait à elle que parce qu'elle était la future reine de Miravakia.

Elle ouvrait enfin les yeux sur ce qu'il était vraiment : un homme cruel, égoïste, seulement préoccupé du qu'en-dira-t-on, incapable de se remettre en question. Quand quelque chose n'allait pas comme il le souhaitait, c'était tellement plus simple de décréter que c'était la faute de sa fille, cette incapable !

Depuis sa naissance, elle l'avait déçu : parce qu'elle n'était pas un garçon, parce qu'elle était incapable d'anticiper ses désirs, parce qu'elle était devenue une charge pour lui après la disparition de sa mère. Parce que rien ni personne n'arrivait jamais à le satisfaire.

Comment avait-elle pu passer tant d'années à essayer de lui plaire, en pure perte ? Comment n'avait-elle pas compris qu'elle perdait son temps ?

Elle lui devait le respect car il était le roi, mais elle n'avait pas à subir sa tyrannie plus longtemps.

Elle darda sur lui un regard sans complaisance. Il était impeccablement vêtu, et son visage exprimait une incommensurable prétention.

Il sembla tout à coup à Gabrielle qu'un poids lui était retiré de la poitrine. Non seulement elle

ne le craignait plus, mais elle n'avait que faire de ses reproches, de son jugement. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait libérée du joug paternel.

Il avait fallu qu'elle vive avec Luc, qu'elle l'aime, et qu'ils se quittent, pour parvenir enfin à mettre un terme au terrible rapport de dépendance qui la liait à son père.

Grâce à Luc, elle avait peu à peu appris à devenir elle-même, à s'affirmer en tant que femme. Il l'avait aidée à s'affranchir, à s'assumer, à prendre confiance en elle. C'est de cela dont elle voulait se souvenir, et de cela seulement.

— Pourquoi souris-tu béatement ? lança Joseph d'un ton accusateur. Si tu songeais à la honte que tu as jetée sur notre famille, tu n'oserais même pas me regarder en face !

— Je pensais à Luc, répondit-elle comme si elle se parlait à elle-même.

— Cesse de perdre ton temps avec Garnier, asséna-t-il brutalement. Il t'a oubliée depuis longtemps.

— C'est moi qui suis mariée à Luc, père, précisa-t-elle d'un ton ferme. Pas toi, me semble-t-il...

Joseph resta bouche bée. D'ordinaire, Gabrielle aurait rougi, bafouillé, se serait excusée, lui aurait demandé de la pardonner.

Cette fois, rien de tout ça ! Non seulement elle lui répondait, mais le dévisageait avec une assurance qu'il ne lui avait jamais vue.

— Plaît-il ? s'exclama-t-il d'un ton cinglant.

Ses yeux lançaient des éclairs, mais elle n'y prêta aucune attention. Il était soudain descendu de son piédestal. A cet instant elle n'éprouvait plus qu'une intense pitié pour son étroitesse d'esprit et la sécheresse de son cœur.

— Mon mariage ne regarde que moi, père, reprit-elle sans se laisser démonter. Je crains que tu n'aies pas ton mot à dire sur la question.

Cette fois, il faillit s'étrangler.

— Pour qui te prends-tu ?

Elle le dévisagea avec calme.

— Si tu ne respectes ni ta fille ni la femme que je suis, tu dois au moins le respect à la future reine de Miravakia, déclara-t-elle, impassible.

— Comment oses-tu me parler sur ce ton ? explosa Joseph. Je comprends que Garnier demande le divorce si c'est ainsi que tu le traites !

— Tu ne sais rien de mes rapports avec Luc, fit-elle observer avec calme, ni des raisons pour lesquelles nous nous sommes séparés. Alors abstiens-toi d'en parler.

Elle plia sa serviette et se prépara à quitter la pièce.

Qui pouvait-il comprendre à sa rupture avec Luc ? pensa-t-elle soudain. Elle-même n'y arrivait pas... Luc avait décrété qu'ils allaient divorcer, et elle n'avait pas tenté d'en savoir plus. Elle s'était soumise au diktat de son mari, exactement comme elle s'était soumise toute sa jeunesse à celui de son père.

Mais cette fois, la situation était différente. Elle aimait Luc et se sentait capable de se battre bec et ongles pour tenter de le reconquérir, ou tout au moins pour exiger de lui l'explication qu'il ne lui avait pas fournie. Elle avait au moins droit à ça.

Pas question de s'incliner docilement comme elle l'avait fait jusque-là et de pleurer dans son coin.

Elle se leva brusquement, tandis qu'une énergie nouvelle bouillonnait dans ses veines. Peut-être ne parviendrait-elle pas à sauver leur mariage, mais elle n'allait pas rester passive. Si cet entretien avec son père lui avait appris quelque chose, c'était qu'elle avait le devoir de lutter pour sa propre dignité.

L'été, la chaleur à Rome était véritablement suffocante, se dit Luc en jetant un coup d'œil agacé à la horde bruyante de touristes qui se photographiaient devant la fontaine de Trevi.

Il était de mauvaise humeur, de très mauvaise humeur, et cela depuis des semaines. Et il savait très bien pourquoi.

Il avait laissé Gabrielle à Londres, mais le souvenir de celle qui était encore son épouse le suivait partout où il allait, exactement comme s'il venait de la quitter quelques instants auparavant.

Il s'était d'abord rendu à Paris, où se trouvait le siège de sa société. Le travail avait toujours été sa raison d'être. Il l'avait sauvé de la neurasthénie après le décès de ses parents, et il espérait bien que cette fois encore le phénomène fonctionnerait.

Mais pour la première fois de sa vie, il ne parvenait pas à se concentrer sur ses dossiers, à s'intéresser aux contrats en cours. En salle de réunion, il revoyait le doux sourire de Gabrielle, face à un client il s'imaginait la serrant dans ses bras, il sentait ses lèvres sur les siennes, la douceur de sa peau de velours.

Il était perdu, sans repères, prisonnier d'un maelström d'émotions contradictoires qu'il ne parvenait pas à analyser.

Parfois, il avait l'impression d'être en train de devenir fou.

Il était parti pour Rome, dans l'espoir que cette ville qu'il aimait tant parviendrait à lui changer les idées. Mais rien n'y avait fait. Gabrielle était toujours là, à chaque coin de rue, dans son appartement, entre les draps de son lit.

Gabrielle l'obsédait. Or il n'avait jamais été obsédé par personne, et il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Cédant à une brusque impulsion, il prit son téléphone portable et appela Alessandro, son associé, le seul homme à qui il pouvait se confier.

— Je vais quitter Rome, annonça-t-il. J'ai besoin de prendre l'air, de faire le point.

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas. Peu importe.

A l'autre bout du fil, il y eut un silence.

— Très bien, fit Alessandro. Je prends tout en charge. Va te reposer, tu en as besoin.

Il ne lui posa aucune question, et Luc lui en sut infiniment gré. D'ailleurs il aurait été incapable de lui répondre, tant il se sentait perdu.

— Merci, murmura-t-il simplement avant de mettre un terme à la conversation.

Il quitta la fontaine de Trevi et erra un moment dans les rues commerçantes, passant devant les vitrines luxueuses sans les voir.

— Luc ! cria tout à coup une voix dans son dos.

Il se retourna brusquement et ce qu'il vit confirma ses craintes : il avait bien reconnu la voix honnie de Silvio Domenico.

— Belle journée, n'est-ce pas ? Quel dommage que vous soyez seul ! lança le paparazzi d'un ton provocateur.

Tout en parlant, il sortit son appareil photo de sa sacoche et se mit à mitrailler Luc.

Ce dernier parvint à se contrôler, mais la colère bouillait en lui. S'il n'avait pas été en public, il lui aurait cassé la figure, comme lors des obsèques de ses parents.

— Merci, renchérit alors Silvio. Quelques jolis clichés en perspective. J'imagine déjà les légendes : « A peine marié, déjà abandonné : Luc Garnier, plus dure sera la chute ! »

Luc serra les poings. C'était à cause de ce sale type que tout avait basculé, se dit-il, la rage au cœur.

Il pensa à Gabrielle et se rendit compte tout à coup que les photos compromettantes n'avaient toujours pas été publiées, que pas un magazine n'avait sorti un article sur eux dans les dernières semaines.

Et si ces photos n'existaient pas ? se demanda-t-il soudain dans un éclair de lucidité. Si tout cela n'avait été qu'une perversité de plus de la part de Silvio, une terrible mise en scène orchestrée de main de maître pour lui faire croire que Gabrielle le trahissait ?

Au fur et à mesure qu'il réfléchissait, un doute atroce s'emparait de lui. Peut-être avait-il accusé Gabrielle à tort ? Peut-être n'avait-il été qu'un jouet entre les mains de Domenico ?

— Très bien, cet air soucieux, Garnier ! reprit Domenico, goguenard. Encore une petite photo pour faire pleurer dans les chaumières... Tu n'imagines pas comme nos lectrices se délectent du malheur des célébrités !

Curieusement, Luc sentit sa colère retomber d'un coup. Il n'éprouvait même plus de haine à l'égard de ce sinistre individu. Rien d'autre qu'un dégoût profond, et la volonté de ne plus jamais le côtoyer.

— Je n'avais jamais compris à quel point tu me haïssais, fit-il observer d'un ton détaché.

— Tu n'aurais pas dû me frapper, rétorqua le paparazzi avec un regard mauvais.

— Pourquoi as-tu mêlé mon épouse à tout ça ?

Un sourire diabolique se dessina sur le visage de Silvio.

— Je ne pouvais pas résister, ça a été tellement facile ! Elle n'a même pas discuté quand je lui ai demandé dix mille livres contre une vidéo de toi en pleins ébats avec Rosalinda. Si tu avais vu sa tête !

Luc blêmit. Ainsi, c'était bien ça...

Silvio avait tout manigancé pour lui faire croire à la culpabilité de Gabrielle. Le rendez-vous chez Harrods, l'échange d'enveloppes, rien n'avait été laissé au hasard, et il s'était laissé prendre comme un débutant.

Il avait suffi que cet homme ignoble insinue le doute dans son esprit pour qu'il condamne Gabrielle. Elle avait tenté de se justifier, mais il ne l'avait même pas laissée parler, aveuglé qu'il était par la rage ! Comment pourrait-il jamais se pardonner ?

Il ne répondit pas à Silvio. Pour lui, le photographe avait cessé d'exister.

Une seule chose comptait à présent : retrouver Gabrielle.

\*\*\*

Gabrielle arriva à Rome déterminée.

Quelle différence entre la jeune mariée en plein désarroi qui y avait fait escale dans sa fuite vers les Etats-Unis, et celle qu'elle était devenue, sûre d'elle et de son amour, décidée à faire entendre sa voix envers et contre tout !

Elle était une autre personne, une femme amoureuse prête à tout pour reconquérir son mari. Rien ni personne ne pourrait l'empêcher de mener le combat de sa vie...

\*\*\*

La ville, elle, n'avait pas changé, et elle retrouva avec plaisir la cité éternelle et ses mille et un visages, témoins contrastés d'une histoire millénaire.

A un jour près, elle avait raté Luc à Paris. Il était parti la veille de son arrivée, pour une destination inconnue.

Devant ce coup du sort, elle avait failli céder au découragement. Comment le retrouver, s'il avait décidé de la fuir ? Où se cachait-il ?

Alors elle s'était souvenue d'une de leurs conversations lors de leur voyage itinérant le long de la côte californienne.

Ils s'étaient arrêtés à Big Sur. Assis au pied des pins tordus par le vent, ils avaient contemplé en silence le spectacle magnifique des vagues tumultueuses jetant des gerbes d'écume sur les rochers.

— J'adore la mer, avait tout à coup murmuré Luc, mais j'ai besoin de la ville pour me sentir bien. Et pour moi, il n'y a qu'une seule ville au monde : Rome...

— Tu n'y vis pas, pourtant ! s'était étonnée Gabrielle.

— Non, parce que mes bureaux sont à Paris. Mais j'y séjourne dès que je peux. Là-bas, je me sens chez moi.

\*\*\*

Le choix s'était donc imposé à elle : c'est à Rome qu'elle commencerait sa quête.

Pensive, elle regarda les deux bagues qu'elle portait à l'annulaire, son alliance et le magnifique diamant offert par Luc qui brillait de tous ses feux.

Plus elle réfléchissait à ce qui s'était passé, à l'incompréhension, puis l'hostilité qui s'étaient

instaurées entre eux, plus elle devinait la véritable personnalité de Luc, la fragilité qui se cachait sous son apparente insensibilité. En fait, il se protégeait...

Toute son existence, il s'était jeté à corps perdu dans le travail, au mépris de sa vie personnelle, s'isolant de plus en plus dans sa tour d'ivoire, refusant d'accorder sa confiance à quiconque.

Comment aurait-il pu en être autrement, alors qu'il avait été abandonné deux fois par ses parents, d'abord parce qu'ils ne s'étaient jamais intéressés à lui, ensuite du fait de leur décès prématuré ? Il avait grandi seul, sans amour, dans la méfiance et la suspicion, et s'était renfermé dans sa coquille. Personne ne lui avait appris à aimer, à se confier, à échanger.

Il avait tout à découvrir du monde des sentiments, et elle se faisait fort de le lui enseigner. Ce serait certainement long, peut-être douloureux, mais son amour pour lui était si intense qu'elle se sentait capable d'abattre des montagnes. Elle saurait se montrer patiente.

Mais avant d'en arriver là, encore fallait-il qu'elle le retrouve...

\*\*\*

Depuis la terrasse de son appartement, Luc contemplait les toits de Rome. Il n'avait jamais amené aucune de ses conquêtes dans ce lieu magnifique qui était devenu son refuge et qu'il n'avait pas eu le temps de faire connaître à Gabrielle.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle aurait adoré les vastes pièces lambrissées de ce bâtiment du xviii<sup>e</sup> siècle, les oliviers et les lauriers en pots autour du salon de jardin, la vue majestueuse sur la ville, ses églises, ses palais, la masse imposante de Saint-Pierre au loin. Le soleil déclinant jetait sur les tuiles anciennes des lueurs orangées, et dans l'air doux flottait la délicieuse odeur des pins.

Si elle avait été là, ç'aurait été le paradis...

Comment avait-il pu rester sourd et aveugle à ce qu'elle essayait de lui faire comprendre ? Elle n'était pas coupable ; il l'avait jugée sur la seule foi des paroles de Silvio, dont il connaissait pourtant la malhonnêteté !

Pourquoi ne lui avait-il pas fait confiance ? Pourquoi se méfiait-il toujours des autres ?

Il fallait que cela cesse. Il avait causé trop de mal, il avait trop souffert. Il était temps de se rendre compte qu'il avait un cœur et de le laisser parler.

L'évidence s'imposait à lui.

Il ne pouvait pas vivre sans Gabrielle.

Elle faisait désormais partie intégrante de lui-même, il avait besoin d'elle au même titre que l'air qu'il respirait, l'eau qu'il buvait pour éteindre sa soif.

La vie qu'il menait avant de la connaître lui paraissait désormais insipide, vaine. Certes, il avait développé un empire économique, amassé une fortune colossale, mais tout ça pour quoi ? Pour vivre tel un misanthrope, isolé des autres par les barrières infranchissables qu'il avait construites autour de lui ?

Il se leva, soudain fiévreux.

Il devait la retrouver, et vite, avant de la perdre à jamais.

Il perçut le bruit de l'ascenseur, entendit le portier crier à quelqu'un de redescendre, et s'immobilisa.

Occupant tout le dernier étage, il avait un accès privé à l'ascenseur qui donnait directement chez lui. Le gardien était supposé filtrer les visiteurs et le prévenir de leur arrivée avant de les laisser monter, mais pour une raison ou pour une autre sa surveillance avait été prise en défaut.

Luc vit la cabine s'arrêter, la porte s'ouvrir lentement, et crut être victime d'une hallucination quand Gabrielle apparut.

— Bonjour, Luc, dit-elle d'une voix étonnamment calme.

Dans un tailleur de lin dont la jupe courte mettait en valeur ses jambes au galbe parfait, ses cheveux blonds gracieusement répandus sur ses épaules, elle était plus ravissante que jamais, songea-t-il, la gorge nouée. Et elle était bien réelle. Il ne rêvait pas.

— Gabrielle, balbutia-t-il d'une voix sourde.

Elle l'observa longuement et il ne perçut aucune hostilité dans son regard. Lui aurait-elle pardonné ?

— Tu es parti si rapidement la dernière fois que nous nous sommes vus que je crois que tu as oublié quelque chose, déclara-t-elle sur le même ton posé.

— Quoi donc ? murmura-t-il, décontenancé.

— Ta femme, répondit-elle avec un sourire plein d'aplomb.

— Il faut que tu m'expliques ce qui s'est passé à Londres, ajouta-t-elle plus sérieusement. Je ne t'ai pas reconnu, si agressif, si violent...

Luc la scruta du regard, désarçonné. Était-elle venue régler des comptes, ou tenter une réconciliation ? Probablement la première hypothèse était-elle la bonne. Il n'imaginait pas comment elle pourrait jamais lui pardonner son inqualifiable conduite.

— Domenico avait réussi à me convaincre que tu lui avais vendu des clichés compromettants de nous deux, avoua-t-il, au supplice.

Elle le dévisagea avec une stupéfaction incrédule.

— Mais pas du tout ! protesta-t-elle, effarée. C'est le contraire qui s'est passé : je lui ai donné de l'argent pour éviter qu'il ne mette en ligne une vidéo de toi avec Rosalinda. Comment as-tu pu imaginer un instant que j'étais capable d'un acte aussi déloyal ? ajouta-t-elle, un éclat douloureux dans ses yeux vert émeraude.

Luc baissa la tête, au supplice. Il ne se pardonnerait jamais son aveuglement. Avec une habileté diabolique, Domenico avait tout manigancé pour le convaincre de la culpabilité de Gabrielle, les piégeant tous les deux, et il était tombé dans le panneau sans se poser la moindre question, sans accorder le moindre crédit aux protestations de la jeune femme.

S'il pouvait rattraper la situation, c'était maintenant, tout de suite, songea-t-il, le cœur battant à tout rompre.

Il devait faire comprendre à Gabrielle non seulement qu'il regrettait amèrement son erreur, mais que cette épreuve l'avait profondément changé en lui ouvrant les yeux sur lui-même. Il jouait son va-tout : de la réponse de la jeune femme dépendait son bonheur futur.

— Pardonne-moi, Gabrielle, commença-t-il d'une voix mal assurée. J'ai tellement honte de la façon ignoble dont je me suis comporté avec toi ! Depuis que j'ai compris que je t'avais accusée à tort, je n'en dors plus, je suis incapable de travailler, de faire autre chose que penser à toi. Tu hantes mes nuits, mes jours ! Je rêve de toi, je ne vis plus...

Bouleversée par cet aveu, Gabrielle s'efforça néanmoins de contrôler la vague de joie qui l'inondait. Il fallait mettre les choses au point définitivement, placer Luc face à ses contradictions. C'était la seule condition pour qu'ils puissent de nouveau envisager un avenir commun.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé des accusations de Domenico ? interrompit-elle en le scrutant du regard.

Luc baissa la tête, anéanti.

— Parce que j'ai cédé à un stupide réflexe d'orgueil, avoua-t-il dans un souffle. Je ne me pardonnerai jamais de ne pas t'avoir fait confiance.

Il avait prononcé le mot confiance, celui qu'elle attendait, songea Gabrielle en sentant l'espoir renaître.

— Pourquoi es-tu ici ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Pour t'empêcher de demander le divorce. Je me battrais bec et ongles, mais je veux rester ta

femme.

— Pourquoi ? balbutia-t-il d'une voix à peine audible.

— Parce que je t'aime...

Ils restèrent silencieux un long moment, tandis qu'une émotion presque insupportable les étreignait à l'unisson.

— Et tu m'aimes aussi, je le sais..., ajouta Gabrielle d'un ton grave en lui posant la main sur le bras.

Les traits de Luc se détendirent, la joie inonda son visage et des larmes brillèrent dans ses yeux.

Alors Gabrielle sut qu'elle avait gagné.

Luc laissait enfin cours à sa sensibilité, il acceptait de se mettre à nu. Peut-être pour la première fois de sa vie..., songea-t-elle, la gorge nouée.

— Oui, je t'aime, confirma-t-il d'une voix sourde. Je t'aime plus que tout au monde...

Il l'attira à lui et leurs lèvres s'unirent en un long baiser passionné, qui effaça d'un coup toutes les incompréhensions, tous les non-dits.

Puis Luc saisit Gabrielle dans ses bras et la porta dans le salon, sur le grand canapé de cuir.

La fièvre les enflamma, le désir déferla en eux, incandescent. Le cœur battant à tout rompre, ils s'étreignirent longuement, ivres d'émotion, puis se déshabillèrent mutuellement avec des gestes rendus maladroits par l'impatience. Enfin, nus dans les bras l'un de l'autre, ils restèrent quelques instants immobiles, conscients de la gravité du moment.

Alors, n'y tenant plus, Luc entra en Gabrielle qui l'accueillit au plus profond d'elle-même, et plus rien ne compta pour les deux amants que le bonheur de se retrouver enfin après cette insupportable séparation.

Ils étaient de nouveau réunis, et cette fois pour toujours. Le plaisir les saisit ensemble, dans une communion parfaite, incroyable moment de partage et d'échange.

Ensuite, épuisés et comblés, ils restèrent de longues minutes enlacés, incapables de se détacher l'un de l'autre, comme s'ils voulaient rattraper le temps perdu, ces journées terribles de solitude et de frustration.

— Tu as transformé ma vie. Avant de te connaître, je ne croyais pas en l'amour, murmura enfin Luc à l'oreille de Gabrielle.

— Parce que personne ne t'avait jamais vraiment aimé, enchaîna-t-elle avec une infinie tendresse. Tu sais, grâce à toi, j'ai compris aussi beaucoup de choses sur moi-même ces dernières semaines. D'abord, que l'amour n'est pas un enfermement, mais une ouverture à l'autre. J'ai passé mon enfance à chercher l'amour chez mon père, alors qu'il est tout simplement incapable d'aimer.

Elle lui sourit, apaisée, rassurée. Au creux de ses bras, l'avenir était radieux...

— Je suis prête à tout pour toi, Luc, assura-t-elle d'une voix tremblante d'émotion. Tu es l'âme sœur, celui que j'attendais depuis toujours sans même le savoir. L'homme qui m'a révélée à moi-même.

Trop bouleversé pour parler, Luc, les larmes aux yeux, se contenta de serrer Gabrielle contre lui

à l'étouffer.

\*\*\*

Plus tard dans la nuit, ils s'accoudèrent au balcon et se plongèrent dans la contemplation de Rome endormie.

Jamais elle n'aurait imaginé qu'un tel bonheur existait, songea Gabrielle en jetant un regard ébloui d'admiration à son mari.

La force de leur amour était telle qu'elle les savait déjà capables de surmonter toutes les difficultés d'une vie à deux, car il y en aurait peut-être.

Ils étaient liés par l'essentiel : la confiance, le respect, et la passion absolue qui brûlait en eux.

— Au fond, sans cet épouvantable Domenico, peut-être n'en serions-nous pas là aujourd'hui, fit observer Luc après un silence. Il nous a en quelque sorte obligés à abattre nos cartes. Qui sait combien de temps encore nous aurions ainsi joué au chat et à la souris ?

Gabrielle se tourna vers lui, infiniment désirable dans son peignoir qui soulignait la rondeur de ses seins généreux.

— Tu ne vas tout de même pas l'appeler pour le remercier ? rétorqua-t-elle en riant.

— Non, mais je vais lui faire rendre l'argent. Pour le principe. Et s'il se venge en écrivant des horreurs sur moi dans la presse à scandale, tant pis ! Désormais, cela m'est complètement égal !

Elle se lova contre lui, apaisée. S'il ne se souciait plus de ce qu'écrivaient les journalistes sur sa vie privée, c'est qu'il avait vraiment changé.

Il lui déposa un tendre baiser sur la tempe et inspira profondément pour se pénétrer de son parfum enivrant.

— Quand je pense que tu m'aimes, alors que je t'ai accusée des pires turpitudes sans même te laisser plaider ta cause, que j'ai exigé le divorce ! murmura-t-il alors comme s'il se parlait à lui-même. Comment peux-tu ?

Elle s'écarta de lui, les yeux brillants d'émotion, et lui effleura la joue d'un baiser.

— C'est vrai, je dois être folle ! s'exclama-t-elle en riant. Complètement folle de toi...